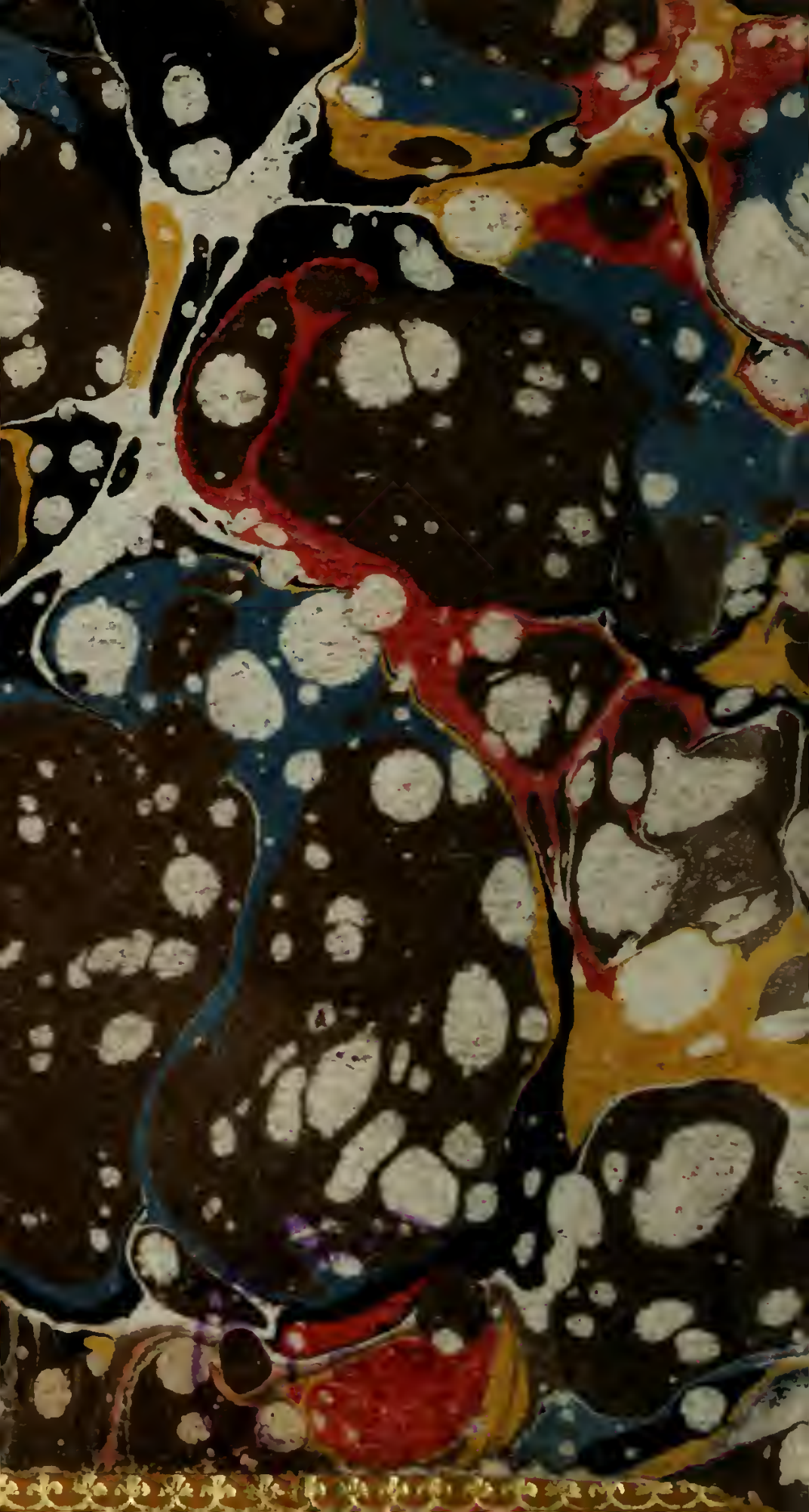
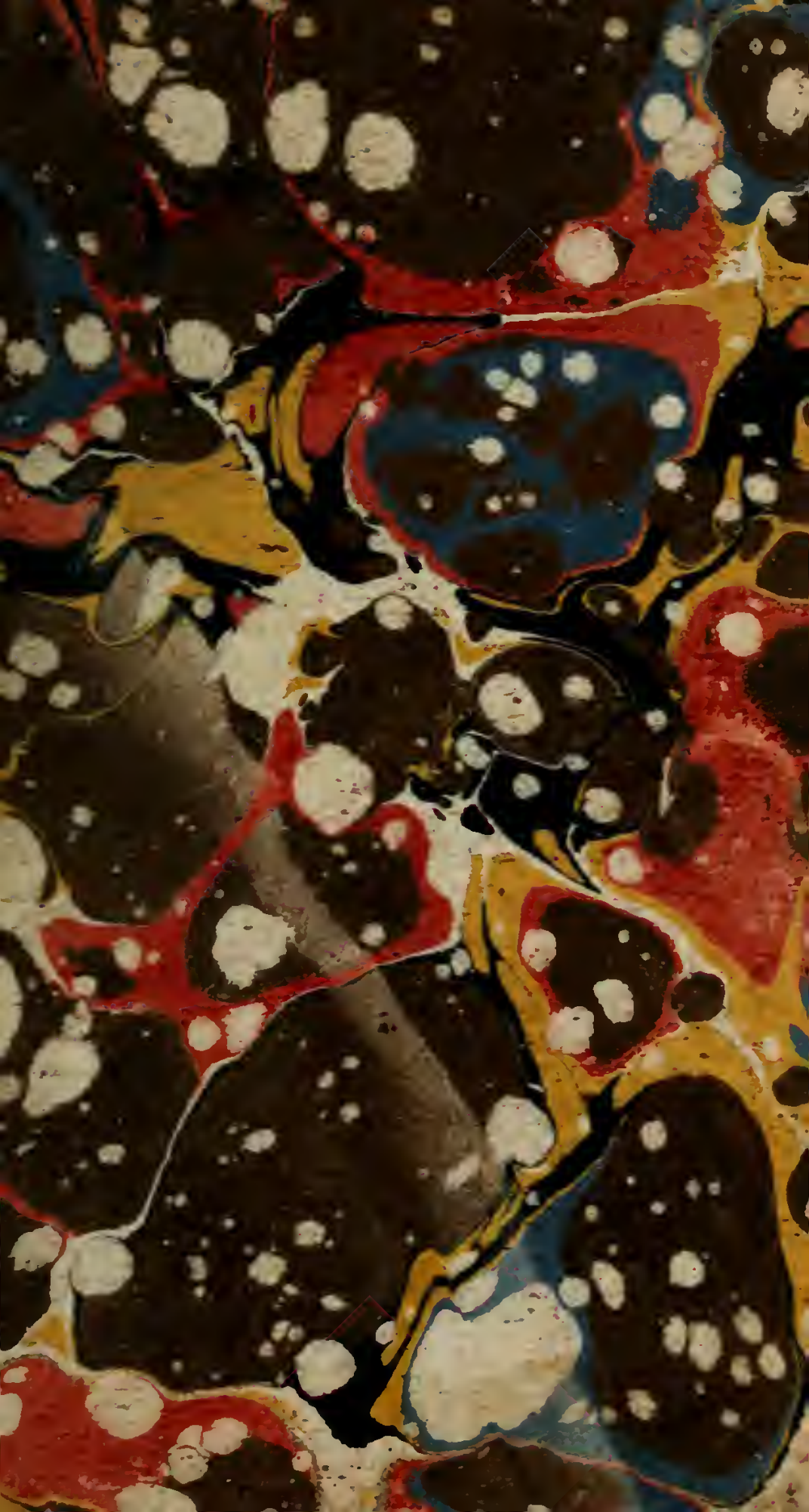




Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/p2petitebiblioth05baud

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

JÉROME

ET

FANCHONNETTE,

PASTORALE

DE LA GRENOUILLERE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ.

A PARIS

Au Bureau de la Petite Bibliothèque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

EX LIBRIS PETITES ANNALES

UNIVERSITAS B. M. L.

PQ
1211
.P4
1783
v.5/2
coll.

SUJET

DE JÉROME ET FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE, habitante de la Grenouillere, village attenant à Paris, au bord de la Seine, a résolu de ne point aimer, parce qu'elle craint de s'attacher à un inconstant. Cependant elle est fort aimée de Jérôme, maître Pêcheur du même village; mais elle refuse de l'écouter. Cadet, frere de Fanchonnette, l'engage à éprouver si Jérôme l'aime véritablement; et, pour s'en assurer, il revêt un habit de soldat, aborde Jérôme et se fait passer pour son rival. Jérôme veut se battre contre ce prétendu rival, et lui disputer Fanchonnette; mais elle accourt toute effrayée d'avoir été poursuivie par un serpent. Jérôme se saisit du sabre de Cadet, et vole au-devant du serpent, qu'il tue. Cette preuve de bravoure pour sauver Fanchonnette du danger qu'elle couroit, commence à la déter-

miner en faveur de Jérôme. Elle ne se rend pourtant pas encore, quoique Cadet l'en presse beaucoup. Voulant l'éprouver à son tour, Cadet et Jérôme conviennent ensemble que Cadet ira dire à Fanchonnette que Jérôme, désespéré de ses refus, s'est jetté dans la riviere, et Cadet vient en effet apprendre cette fâcheuse nouvelle à sa sœur, au moment où elle l'attendoit pour le prier d'aller chercher Jerôme, qu'elle se repentoit d'avoir si mal traité, après ce qu'il venoit de faire pour elle. Fanchonnette montre enfin tout son amour par le chagrin que lui cause la prétendue mort de Jérôme, qui reparoît et obtient l'aveu si long-tems desiré, après lequel on ne songe plus qu'au mariage des deux amans.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR JÉROME ET FANCHONNETTE.

CETTE Pastorale, qui est toute écrite en style poissard, est la Parodie de l'Opéra de *Daphnis et Alcimadure*, dont les paroles et la musique ont été composées par Mondonville, et qui étoit d'abord en langage Languedocien, mais qu'il remit ensuite en François. La Pastorale de Mondonville eut du succès au grand Théatre Liryque, et celle de Vadé en eut beaucoup aussi à celui de l'Opéra-Comique.

« Ce badinage a été universellement applaudi, et mérite de l'être, dit l'Auteur du *Mercure de France*, dans le volume du mois de Mars 1755. Il a ramené sur ce Théatre la gaieté folle qui lui convient. Il fait rire aux éclats. Il est vrai qu'il est très-bien rendu par les Acteurs, et

sur-tout par Mademoiselle Rosalie Astraudi, qui a saisi parfaitement toutes les graces du genre. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit ri de bonne-foi à aucun Spectacle. C'est un plaisir si doux qu'on doit franchement s'y livrer.... Nous avons l'obligation à Vadé de nous avoir donné une Pastorale qui n'est point une *moutonnade*. On ne lui reprochera point la fadeur, ni la vanité de vouloir être un émule sérieux du grand Opéra. Il a pris le ton convenable au Théatre pour lequel il travaille. Une charge plaisante y est toujours préférable à une prévention ridicule, sans être risible. »

« Cette Parodie, dans sa nouveauté, étoit suivie d'un Ballet de Matelots, de la composition de M. Noverre, et il finissoit par une contre-danse qui renvoyoit tous les Spectateurs contens, » ajoute encore l'Auteur du Mercure.

Mademoiselle Rosalie Astraudi qui joua d'original le rôle de Fanchonnette, avoit debuté au Théatre Italien par *Florine*, dans l'*Isle des Talens*. Elle joua pendant onze ans, avec succès, les Amoureuses et les Soubrettes, alternativement, tant dans les Pieces sans chant que dans

les Parodies. Elle quitta le Théatre à la clôture de 1755, et épousa un homme de qualité. Elle avoit une sœur qui dansoit dans les Ballets à ce même Théatre, et qui faisoit grand plaisir. C'est ce qui inspira le quatrain suivant, qu'un anonyme adressa aux deux sœurs :

« Que d'attraits et de gentillesse
» Brillent dans les sœurs Astraudis !
» On croit voir Flore et la jeunesse
» Des Grâces disputer le prix. »

JÉROME

ET

FANCHONNETTE,

PASTORALE

DE LA GRENOUILLERE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra Comique, le 18 *Février* 1755.

PERSONNAGES.

JÉROME, amant de Fanchonnette.

FANCHONNETTE.

CADET, frere de Fanchonnette.

La Scene est à la Grenouillere, au bord de la Seine.

JÉROME

ET

FANCHONNETTE,

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

JÉROME, *seul.*

AIR : *Quand tu battras la retraite*, &c.

TOUT à la bonne franquette,
Je ne sais pus que d'venir,
Du d'puis qu'la bell' Fanchonnette
M'fait desirer du plaisir.
Pour l'oublier j'ons beau boire,
Ça n'empêche pas qu' l'amour
N'fasse, en son honneur et gloire,
De mon pauvre cœur zun four.

AIR : *Rossignolet du bois*, &c.

Yamour, qui fais brûler
La fille la pus sage,
Yapprends-moi ton langage,

Apprends-moi t'à parler,
Afin qu' pour l' mariage
Je puissions l'enjoler.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'horloge !* &c.

Mais pour que ç't'amour m'achève,
Ne v'là-t'y pas qu'la voici !
M'est avis que l'soleil s'leve
Quand j'vois son minois genti.
All' pense à ce qu'alle rêve ...
Cachons-nous darriere ç't'âbre-ci.
(*Il se cache.*)

SCENE II.

FANCHONNETTE, *seule.*

AIR : *Ce ruisseau qui dans la plaine*, &c.

DRÈS l' matin, sous ce feurliage,
Je viens pour prendre le frais;
Des oisiaux le gazouillage
M'y fait r'venir tout exprès.
J'n'avons pas d'goût pour les hommes.
Pourquoi ça, dira queuqu'zurs ?
C'est qu'dans le tems toù que j'sommes
Les trompeux sont ben communs.

On est farm' , tant qu'on z'est libre;
Ça fait qu'on n'trebuche pas.
I'amour fait pardr' l'équilibre :
V'là d'où viennent les faux pas. *Bis.*

SCENE III.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je ne suis pas si diable*, &c.

Bon joux, Monsieu Jérôme.

JÉRÔME.

Bon joux, belle Fanchon.

FANCHONNETTE.

Ha ! mon Dieu ! vous v'là comme
Un matineux garçon.

JÉRÔME.

Je ne dors pus, ça m' scche.

FANCHONNETTE.

Pauvre petit mignon !
Quoi qui vous en empêche ?

JÉRÔME.

C'est Curpidon.

AIR : *Les regards d'Hélene*, &c.

Avec une fléche,
Qui par l' p'tit bout avoit le fil,
Y m'a fait une bréche
Qu'en vaut ben mil.
D'puis ç'tems-là j'endure
Un chien d'mal qui redoube encor;
Faut qu'j'ai la vie dure,
Pour n'en êtr' pas mort.

AIR : *Buvons à nous quatre*, &c.

Une mariniere,
D'un p'tit air malin,
Pour ahider son dessein,
Comm' ça, par darriere,
Ly poussoit la main. *Bis.*

AIR : *Par un beau jour de Pentecôte*, &c.

Avec tout ça, ma parsonniere
N'sait pas mon amiquié d'ardeur.

FANCHONNETTE.

Oubliez-la, c'est la magnere
D'avoir pus d'bonheur que d'malheur.

JÉRÔME.

Oh! quand on a vu les attraits d'ses appas,
On a beau vouloir l'oublier.
Ça n'se peut pas. *Bis.*

FANCHONNETTE.

AIR : *Tarare, ponpon*, &c.

Selon l'goût d'vot' façon, alle est donc ben gentille?

JÉRÔME.

Gentille comme un cœur : alle a les yeux si doux
Qu'drès qu'on la voit z'on grille
D'être son cher zépoux.

FANCHONNETTE.

Qui c'est donc que ç'te fille?

JÉRÔME.

C'est vous.

FANCHONNETTE.

AIR : *Qui veut savoir l'histoire*, &c.

Ha! vous gouayez, Monsieu Jérôme:
Je n'suis pas bell'.

JÉRÔME.

Si fait, foi d'honnête homme,
T'nez, la beauté zet ma Fanchon
Sont taillé's sur le mêm' patron.

AIR : *L'Amour est un chien de vaurien*, &c.

L'Amour pour me rendre amoureux
N'a besoin que de vos deux yeux.
Oui, pour ma Fanchonnette
Il met les fers au feu,
Rendez li ç'qu'il vous prête,
En me donnant beau jeu.

FANCHONNETTE.

AIR : *Gardez vos moutons*, &c.

Croyez-moi, Monsieu, zotez-vous
Tous mes appas d'la tête :
L'amour a toujoux d' l'aigre doux ;
Et pour que ça s'arrête,
Pêchez du goujon,
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

JÉRÔME.

AIR : *Le Curé monte en chaire*, &c.

Mais ya deux ans que j'vous aim' ben,
Et si j'vous aime encore.

FANCHONNETTE, *le raillant.*

Si ya deux ans que vous m'aimez,
Hé ! ben, t'nez, Monsieu, zentre nous,
Ça fait vingt-quat' mois ben comptés.

JERÔME.

AIR : *C'est dans la rue d'la Mortellerie*, &c.

Vous s'moquez d'moi, Mansell' Fanchon.
Pargué ! j'avons ben du guignon !

FANCHONNETTE.

Aimez putôt queuqu'autr' tendron.

JÉRÔME.

Queu réponse ! j'endève !
Vous voulez donc que j'crève ?

FANCHONNETTE.

AIR : *C'ti-là qu'a pincé Berg op-zoom*, &c.

Faut-y vous l'dire encore un coup ?
Monsieu, vous m'ostinez beaucoup ;
On n'gangne rien par violicence.

JÉRÔME.

J'm'absente donc de vot' présence.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

FANCHONNETTE, *seule.*

AIR : *Du Cantique de S. Hubert*, &c.

VRAMENT, de ç't'amour-là,
J'nous serions ben passée !

SCENE V.

CADET, FANCHONNETTE.

CADET.

Suite de l'air ci-dessus.

HÉ ! ma p'tit' sœur, te v'là !
Tu m'sembe embarrassée ?

FANCHONNETTE.

Je suis fort z'en colere.

CADET.

Ya cause de pourquoi ?

FANCHONNETTE.

C'est qu'Jérôm', mon cher frere,
Est z'amoureux de moi.

CADET,

AIR : *En mistico*, &c.

Tiens, j'te conseille de le prendre,
En mistico, zen dardillon,
En dar, dar, dar, dar, dar:
S'y t'épousoit, zon verroit pendre
Clavier d'argent à ton
Mistificoté,
Côté.

FANCHONNETTE.

AIR : *Va, va, Manon*, &c.

Quoi donc, Cadet, est-ce tu veux qu'y m'enjeole ?

CADET.

Mais gn'a pas d'mal à recharcher son bien;
Tu n'es pas vieille, et Jérôme est zun drôle
Qu'est jeune assez pour ne t'épargner rien.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je le veux de toute mon ame*, &c., ou *des Insulaires*.

Ah ! j'aimons mieux, foi d'honnêt' fille,
Le ragoût de la libarté

Que d'avoir de la famille :
Car, en verté d'Guieu ça vous abbat vot'e gaieté.
Toujours sautant,
Toujours chantant,
Fillette trouve en tout tems,
Le printems ;
Mais dans l'mariag' femme qui brille,
Brille toujours à ses dépens.

CADET.

AIR : *Si t'en magnes*, &c.

Tiens, ma pauvr' sœur, tu n'as pas de raison,
De rencarter zun aussi bon luron.

FANCHONNETTE.

Crois tu donc pas que j'vas lâcher mon cœur,
Et qu'tout brandi zy va t'êtr' mon vainqueur ?

CADET.

Tiens, moi j'te l'dis, j'vois ben que ça viendra.

FANCHONNETTE.

Ha ! s'il en tâte, s'il en goûte, s'il en a !

CADET.

S'y t'aimoit ben faudroit passer par-là.

FANCHONNETTE.

AIR : *Recevez donc ce beau bouquet*, &c.

Lui, m'aimer ! je n'donn' pas là-d'dans.

CADET.

Hé sarpejeu ! fais-en l'épreuve,
Ou ben moi, tiens, par queuqu'godans,

J'son amiquié j'aurons la preuve;
En façon d'rival je l'attends.

FANCHONNETTE.

Ça n'me f'ra pas mordre à la grappe.

CADET.

Mais s'y m'juroit...,

FANCHONNETTE.

Bon ! les sermens
Des amans,
C'est d'la graine d'attrappe.

CADET.

AIR : *C'ti-là qu'a pincé Berg-op-zoom*, &c.

Viens-t'en. Jérom' n'sait pas mon nom;
Pour le startagême ça s'ra bon;
A l'hameçon si je l'vois morde,
J'li baill'rons du fil à retorde.

(*Ils sortent.*)

SCENE VI.

JÉROME, *seul.*

AIR : *La jeune beauté de nos bois*, &c.

MAIS d'mandez-moi pourquoi qu' je r'viens?
Car je n'peux pus me traîner presque.
Hormis d'aimer, j'nons l'cœur à rien:
Voyez pourtant ç'que c'est que l'sesque!

Faudra-t'y

Faudra-t'y donc que je succumbe,
Moi qu'étoit fort comme un Samson ?
Si j'veux pêcher c'est que l'bras m'tumbe ;
Je n'vois qu'l'amour zau lieu d'poisson.

SCENE VII.

CADET, *déguisé en Grassin ;* JEROME.

CADET.

AIR : *En passant sur le Pont Neuf*, &c.

HÉ ! vivant, quoi qu'tu fais-là ?

JÉRÔME.

Queuqu'ça t'fait ?

CADET.

Queu drôle est-ça ?
Pour répondre de la sorte
Faut z'être ben incivil.
M'connois-tu ?

JÉRÔME.

Non, l'diabl' m'emporte !

CADET.

J'suis brave.

JÉRÔME.

Hé ! ben, qu'en est-il ?

CADET.

AIR : *Tredam, Monsieur Thomas*, &c.

J'm'appell' Cadet l'ostiné.

JÉRÔME.

Bon! moi, j'm'appell' Taquin l'aîné.
Tiens, n'échauffe point z'un luron
A qui l'amour fiche guignon.

CADET.

Hé! ben, voyons; conte-nous ça:
Ça t'soulag'ra.

JÉRÔME.

V'là c'qui s'appell' ben penser:
Quand on zaime on n'peut se r'fuser
Ya l'avantage d'en jaser.

AIR : *Babet, que t'es gentille*, &c.

Premiérement, d'abord,
C'tella pour qui j'soupire
C'est zeune parle d'or.

CADET.

Parle d'or, c'est tout dire....
C'te parle?

JÉRÔME.

Morgué!
M'fait sécher sur pied.

CADET.

Qu'eu fin dénicheux d'marles!
Tiens, faut la brusquer sans façon.

JÉRÔME.

La douceur amorce un tendron.

CADET.

Hé! mais ici tu restes donc
Pour enfiler des parles! *Bis.*

JÉRÔME.

AIR : *Va, va, Fanchon, ne pleure pas*, &c.

C'pendant, pourtant, ça m'fait souffrir.

CADET.

Hé! sarpejeu! pour te guérir
Faut z'aller d'Paris tà Pontoise,
D'Pontoise r'venir zà Paris.
L'amour ne nous charche plus noise
Quand on li fait voir du pays.

JÉRÔME.

AIR : *Vous faites les jours de fête*, &c.

Hé! quand j'courrois comme un Basque,
L'Dieu d'amour court zaussi bien.
Tout ç'qu'on fait contre c'p'tit masque
N' sart de rien.
L'autre jour, croyant qu'y m'quitt'roit,
J'm'enfonçis cheux un cabaret.
N'v'là-t-i pas que l'p'tit sorcier
Entre jusqu' dans mon d'misquier?

CADET.

AIR : *Ah! ça, v'là qu'est donc baclé*, &c.

Hé! ben, zau bruit du canon
Y gn'a pas d'amour qui tienne.
As-tu jamais vu ça?

JÉRÔME.

Non.

CADET.

Hé! ben, faut que l'desir t'en vienne;
Mais pour faire un bon Seuldar,
Faut mett' ta tendresse au rencart. *Bis.*

AIR : *C'est la femme à tretous*, &c.

Oh! dam', c'est qu'une armée
Est zeune bell' chose, entre nous.
Quand all' est zanimée
C'est pire qu'un courroux.
On attaque tertin,
On les saboul' tertì,
On les fait fuir tertous.

AIR : *De la Touriere*, &c.

Le Roi vous marche en avant,
Comm' s'il alloit à queuqu'fête:
Tout' l'armée en fait autant,
Et puis tout d'suite on entend,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.
Sus les bras et sus la tête,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

AIR : *De la Contredanse du Ballet Chinois.*

Tout en culbutant,
Tout en culbutant
Les ennemis pêle
Mêle,
Les uns en pestant,
Les autres boîtant,
Ne s'en vont pas trop contens.

AIR : *Chantons à tour de bras*, &c.

Et tout en ch'min faisant,
Pour les rachever d' peindre,
Une ville a beau feindre
De s'défendre ch'nument,
Le Seigneur de Versailles
Yentre pour s'amuser,
Nous y donnant ripailles,
Fait servir ses murailles
De pierre à réguiser.

JÉRÔME.

AIR : *De M. de Catinat*, &c.

Si j'nons pas servi l'Roi, je n'l'en zaimons pas moins;
Tout François ta pour lui des bras, ten cas d'besoins.
Il a d'quoi vivre, on l'sait; mais s'il n'avoit pas d'bien,
Morgué! je m'pass'rois de tout, pour qu'y n'manquît de rien.

CADET.

AIR : *Adieu donc, cher la Tulipe*, &c.

C'est ben dit.

JÉRÔME.

Sus ç'te matiere
Y auroit d'quoi n'jamais finir.

CADET.

C'est vrai.

JÉRÔME.

Mais, pour revenir
A ç'qui r'garde not' affaire,
A ton tour, quoi qu'tu viens faire?

CADET.

Me marier,
Afin d'm'égayer.

JÉRÔME.

AIR : *On dit que vous aimez les fleurs*, &c.

Ta maîtresse....

CADET.

M'donne du r'tour;
Et pour plaire à la belle,
Je fais la tour,
Je fais la tour,
Je fais la tourterelle.

AIR : *Ç'ont les enfans du Port au bled*, &c.

Fanchonnette a mon amiquié.

JÉRÔME, *à part.*

O ! saquerguié !

(*Haut.*)

Dans ç't'allure, est-elle d'moiquié ?

CADET.

Vante-t-en, luron, lurette,
Flatte-t-en, luron, luré.

AIR : *Va, va, Fanchon, j'irons en salle,* &c.

On m'a dit qu'certain fareau l'aime ;
J'voudrois ben l'trouver, par ma foi !

JÉRÔME.

Oh ! tiens n'charch' pas tant, c'est moi-même.

CADET.

Toi ?

JÉRÔME.

Moi.

CADET.

Toi ?

JÉRÔME.

Moi.

CADET.

Qui, toi ?

JÉRÔME.

Oui, moi.

CADET, *tirant son sabre recourbé.*

AIR : *Aisément cela se peut croire,* &c.

Sais-tu que je suis t'un ch'napant,
Qui va te mettre l'ame au vent ?

JÉRÔME.

Vaisément cela n'peut pas s'croire :
Quand ton sabre auroit l'fil comme un canon,
Je m'f'rois hacher pour ma Fanchon.

Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaine ton zarc-en-ciel de fer, et ne me fais pas tôter ma veste; car, moi, j'te l'dis d'un sang chaud....

J'veux t'être un chien,
A coups d'pied, zà coups d'poing,
J'te cass'rai la gueule et la mâchoire.

SCENE VIII.

FANCHONNETTE, CADET, JEROME.

FANCHONNETTE, *arrivant avec effroi.*

AIR : *Mariez-moi, maman, avec ce militaire*, &c., ou *Marche ancienne des Gardes Françoises.*

YAU s'cours, yau s'cours, yau s'cours!

JÉRÔME.

Quoi donc! bell' Fanchonnette?

FANCHONNETTE.

Yau s'cours, yau s'cours, yau s'cours!

JÉRÔME.

Quoi qu'y gn'a, mes amours?

FANCHONNETTE.

Un gros vilain sarpent
Me suit.... T'nez, v'là qui m'guette.

JÉRÔME, *prenant le sabre de Cadet.*

Tiens, prête-moi ça, prête;
J'm'en vas dans l'moment
Lui parler ch'nument.

(*Cadet voyant le serpent fuit, et Jérôme court pour le tuer.*)

SCENE IX.

FANCHONNETTE, *seule.*

AIR : *D'une brune j'ai fait choix, &c.*, ou *Cantique de Saint Louis.*

S'y zest mordu par ç't'animal,
Ça l'f'ra mourir.... Ha! mon Dieu je m'trouv' mal.
Oui, tout douc'ment mon cœur décampe
Tout comm' la finition d'une lampe.

(*Elle s'évanouit.*)

SCENE X.

JEROME, FANCHONNETTE, *évanouie.*

JÉRÔME.

AIR : *De nécessité nécessitante, &c.*

D'TOUS côtés me v'là donc misérable!
Et je tumbe de scribe en syllabe.
Oui, morgué! j'vois ben, sans mistrocope,
Que v'là ma maîtresse en saintecope.

AIR : *De Manon Girou, &c.*

Mais pourtant comme un Jocrisse
Je n'dois pas m'tenir;
Si j'li faisois queuqu'malice
Pour la fair' r'venir....
Mais non, j'suis trop z'honnête homme
Pour agir comm' ça....
(*Il tire de sa poche une petite bouteille d'osier.*)
Baillons li z'un peu d'rogomme:
P'têtr' qu'all' reviendra.

AIR : *Eh! riez donc, &c.*

(*Il la fait boire.*)
Youvrez l'z'yeux, ma Fanchon,
L'sarpant n'est pu de ç'monde.

(*Il la fait boire encore.*)
J'l'avons j'té par tronçon
Dans la rivier' de l'onde :
Hé ! r'venez, r'venez donc ;
C'est Jérom' qui vous s'gonde.
(*Il la fait boire une troisieme fois.*)
Hé ! r'venez, r'venez donc.

FANCHONNETTE, *se léchant les levres.*
Mais ça m'semb' ben bon !

AIR : *Un soir que je chantions*, &c.

Monsieu, zen vous r'marciant ;
J'vous dois beaucoup, vrament.

JÉRÔME.

Si vous m'devez,
Payez-moi : vous l'pouvez,
En m'aimant drès ce jour.

FANCHONNETTE.

J'suis fort er'connoissante ;
Mais pour d'amour,
J'suis vot' très-humb' servante.

JÉRÔME.

AIR : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere*, &c.

Après ce que j'avons fait,
Sans r'proche, et pour vous plaire,

FANCHONNETTE.

J'vous plains !

JÉRÔME.

Encore un paquet !
T'nez, je n'vis plus, si j'n'espere,
Et je m'en vas de ce pas.

FANCHONNETTE.

Hé ! quoi donc ? qu'allez-vous faire ?

JÉRÔME.

M'arranger aveuc l'trépas.

FANCHONNETTE.

Jérôm', n'badinez pas.

AIR : *Car c'est comm' ci*, &c.

Ce que vous avez fait pour moi,
Tout zun chacun l'saura, j'v'assure.
Ben obligée....

JÉRÔME, *dépité*.

Ho ! gn'a pas d'quoi.

FANCHONNETTE.

Mais t'nez, n'pensez pus t'à ma figure :
Car c'est comm' ci, car c'est comm' ça,
Entendez-vous, Jérôme ?
Qu'on fait lan la, farlarira,
Connoître qu'on est z'homme.

JÉRÔME.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir*, &c.

Et moi, j'vous dis qu'on n'est z'homme
Qu'en pensant zà vos appas ;
Car moi, t'nez, sans ça j's'rois comme
Un homme qui ne l'est pas.

Au bout d'tout ça, quoiqu'j'enrage,
J'n'ai pas t'à m'plaindre d'l'Amour,
Puisque j'li dois l'avantage
De vous avoir sauvé l'jour.

FANCHONNETTE.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer*, &c.

Yha! vot' bravour', brav' marignier,
Est zeune chos' qu'on n'peut z'oublier;
Yallez dir' ça.

JÉRÔME.

Qui, moi!

FANCHONNETTE.

Je l'veux.

JÉRÔME.

Quoique ç't'ordr'-là m'rachève,
En l'suivant je m'crois plus heureux
Que si j'étois l'Roi d'la fève.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

FANCHONNETTE, *seule.*

AIR : *A notre bonheur l'amour préside*, &c.

Y AMOUR, tu voudrois que j't'écoutisse;
Oui, j'sens ben déja qu'tu t'fais sentir.
Ç'que j'en dis, ç'n'est pas que j'm'en soucisse;

Car cheux toi la pein' passe l'plaisir.
Dans l'abord c'qu'un amant vient vous dire,
N'sart qu'à vous fair' rire,
Et c'est ben l'meyeur.
Par après il a l'himeur si douce
Qu'à la fin ça l'pousse
Dans l'fin fond d'not' cœur.

SCENE XII.

CADET, FANCHONNETTE.

CADET.

AIR : *Ça n'se fait pas*, &c.

HÉ ! ben, sœur, comment ça va-t-y ?

FANCHONNETTE.

Ben, Dieu marci.

CADET.

Ça, voyons tà quand la noce ?
C'jour-là comm' des bourgeois, jarni !
Faudra t'aller z'en carosse.

FANCHONNETTE.

T'iras donc za pied zen ç'cas-là.

CADET.

J'danse déja,
J'danse déja.

AIR : *De la Contre-danse du Curé*, &c.

Yaprès l'Pass'pied, l'All'mande,
L'Cotillon s'demande.
(*Il danse grotesquement.*)
Balancez, la, la, la, la, la;
L'pas d'gricotton, tla, tre, la, tra, la,
Et puis, de bonn' grace,

Le violon dit comm' ça : baisez, baisez. Queu gaud !

Ensuit' tout l'mond' s'embrasse.

FANCHONNETTE.

AIR : *Je n'en dirai pas davantage*, &c.

Ho ! tiens, d'tout ça t'as beau parler.

CADET.

Mais, mi! z'yeux, tu n'peux pus r'culer.

FANCHONNETTE.

J'te dis, Cadet, que c'est zenutile;
J'aim' mieux rester dans mon tranquille.

CADET.

AIR : *Ça n'vous va brin*, &c.

Quoi donc qu'y t'faut pour l'mariage ?
Jérôm' n'est-y pas courageux ?
Ça f'roit zun bon assortissage.
Sais-tu ben qu'y zest Maîtr' Pêcheux ?
Son onque est commis d'la Patache :
Dam', ça fait zeune famill sans tache.

FANCHONNETTE.

Ho ! mais j'crains trop l'amour.

CADET.

Tu l'crain,
Mais ça n'te va brin,
Ca n'te va brin.

AIR : *Tourelouribo*, &c.

Quand l'amour zest zen colere....

FANCHONNETTE, *avec dérision.*

Ho ! ho ! tourelouribo.

CADET.

Y met tout sans d'vant derriere.

FANCHONNETTE.

Ho ! ho ! tourelouribo.

CADET.

Il renvarse la plus fiere.

FANCHONNETTE.

Et ho ! ho ! ho ! ho ! tourelouribo.

CADET.

AIR : *De la Saint Barnabé*, &c.

Avec ton zair, t'as beau fair' la gouayeuse;
P'têtr' que bentôt tu seras t'amoureuse.

FANCHONNETTE.

Va, va, Cadet, tant qu'on z'a d'la raison,
Une fille tient tête à Curpidon.

CADET.

AIR : *Te voilà revenu, mon ami la Feuillade*, &c.

Garre le pot au noir !
V'là Jérôme qu'arrive.
Ha ! ça, jusqu'au revoir.

FANCHONNETTE.

Reste-là.

CADET.

Non, j'm'esquive.

FANCHONNETTE.

Si tu me laiss' tout' seule,
Je ne réponds pus d'moi.

CADET, *sortant.*

Tu fais trop la bégueule ;
Parguienn' accommod' toi.

SCENE XIII.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

AIR : *Hélas ! tu t'en vas*, &c.

CADET, tu t'en vas !

JÉRÔME.

Quoi ! vous ap'lez Cadet ?

FANCHONNETTE.

Y m'laiss'-là dans d'beaux draps.
Cadet, tu t'en vas !

JÉRÔME.

Hé ! mais n' l'ap'lez donc pas.

AIR : *Etant à l'Hôpital*, &c.

C'est moi qui suis l'suspect ;
Aussi, sus vot' respect,
J'v'nons prend' congé d'la vie.

FANCHONNETTE.

Vot' bon sens test donc rabêti ?
Quand on s'porte ben ça convient-i
D'avoir c'te fantaisie ?

JÉRÔME.

AIR : *Hélas ! mon pere, confessez-moi*, &c.

Quand on fait l'grand voyage
Ca n'fait d'mal qu'un p'tit brin,
Et dans ç'moment-ci j'gage
Qu'ça n'me f'roit pas d'chagrin.
Je n'peux pus vivre avec d'l'amour
Qui m'fait mourir cent fois par jour.

FANCHONNETTE.

AIR : *Fanchon est bien malade*, &c.

(*A part.*)
V'là t'y pas qu'y va m'plaire !
J' voudrois qu'y m' déplaisit.

JÉRÔME.

Mais vous n'm'écoutez guere :
Ça suffit.
Adieu, bell' marigniere ;
Tout est dit.

FANCHONNÉTTE.

AIR : *Vous avez raison, la Plante*, &c.

N'vous en allez pas ; queu magniere !
Vous n'm'aimez donc pas tout d'bon ?

JÉRÔME.

Queu raison !

AIR : *C'est Mlle. Manon*, &c. *Ménuet.*

La preuv' que j'vous aim' ben, c'est que mon argentrie,
Mes blouques, mes boutons,
D'abord j'vous les donnons ;
D's'éperviers, des filets,
Deux p'tits bachots peinturés qui n'sont pas laids,
Six vestes de guernat, comm' gn'en a pas, j'parie,
Une tass' d'argent,
Dans quoi qu'jons bu t'a vot' santé souvent.
Tout ça vous s'ra baillié,
Mais que j'soyons dég'lé.

FANCHONNETTE.

AIR : *Reçois dans ton galetas*, &c.

(*A part.*)

Écoutez donc... Ça m'fend l'cœur.

JÉRÔME.

Hé ! ben, parlez, j'vous écoute.

FANCHONNETTE.

Soyez putôt d'bonne himeur.

JÉRÔME.

La vie n'a pus rien qui m'ragoûte.

FANCHONNETTE.

Vivez, marignier libéral....

(*Appelant.*)

Cadet, Cadet, hé ! Cadet.

JÉRÔME.

Quoi donc ! vous ap'lez mon rival !

AIR : *Ah ! mon Dieu*, &c.

Ho ! pour le coup, j'me r'tire.

FANCHONNETTE.

Jérôme....

JÉRÔME.

Ha ! j'vois tout.

FANCHONNETTE, *à part.*

Ha ! j'n'en peux pus, j'soupire....

(*Appelant.*)

Cadet !

JÉRÔME.

Vous m'poussez t'à bout.

Mon rival vous plaît ; ça veut dire

Qu'je n'suis pas d'vot' goût.

FANCHONNETTE.

AIR : *Il est tout d'travers*, &c.

Mais vous prenez ça tout d'travers.

JÉRÔME.

Ho ! je l'prends

Comme j' l'entends.

FANCHONNETTE.

Mais vous entendez tout d'travers.
Écoutez.

JÉRÔME, *s'en allant avec dépit.*

Ho ! j'nai pas l'tems.

SCENE XIV.

FANCHONNETTE, *seule.*

AIR : *Va, va, perfide, volage,* &c.

HA ! ha !
V'là qu'y m'abandonne.
C'départ-là m'chiffonne :
Queu souleur ça m'donne
Déja !
Quoi donc !
Dans l'tems que j'l'écoute,
Y m'fait banqueroute !
J'crois que mon cœur a l'frisson.

AIR : *De Saint Alexis,* &c.

Mais, mais, où ç'qu'est mon frere,
Où ç'qu'est mon frer' Cadet ?

SCENE XV.

CADET, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

AIR : *C'est la belle Amarante*, &c.

VIENS donc : tu n'te press' guere.

CADET.

J'suis tout sturpéfait.

FANCHONNETTE.

Ratourne en erriere :
Cours vîte.

CADET.

Quoi qu'cest ?

FANCHONNETTE.

Cours taprès Jérôme ;
Va, j'ons ben du r'gret.

CADET.

Ba ! ton r'gret sert comme
D'un clou tà soufflet.

AIR : *La mort de mon cher pere*, &c.

Voyant qu'y n'peut pas t'plaire,
Y mont' sur son bachieau ;
La tête la premiere,
Paff !.... y s'jette dans l'ieau.

FANCHONNETTE.

Quoi ! l'soutien de ma vie
S'ra mangé des poissons ?
Ha ! tout mon sang charrie,
Car j'y sens des glaçons.

CADET.

AIR : *Zéphire me connoît, je crois*, &c.

Va, laiss' ça là.

FANCHONNETTE.

Est-ç'que je l'peux ?
Si l'on n'rapport' mon amoureux,
J'suis prête, j'suis prête,
Prête à m'arracher tous les ch'veux
D'la tête.

AIR : *Savez-vous bien, jeune tendron*, &c.

Mais, mais j'veux l'voir.

CADET.

L'Roi dit, j'voulons.

FANCHONNETTE.

Ha ! j't'en supplie avec priere.

CADET.

Y n'est pus tems.

FANCHONNETTE.

Cadet, allons.

CADET.

V'là ç'que c'est que d'fair' trop la fiere.
Falloit pas li bailler du r'goût.

FANCHONNETTE.

Mais, moi j'veux l'voir encore un coup,
Encore un coup,
Encore un coup.

CADET.

Va donc l'voir aux filets d'Saint-Cloûd.

FANCHONNETTE.

AIR : *En été comme en hiver*, &c.

J'ai donc perdu mon amant!
Ha! queu peine de tourment!
V'là qu'ma dureté devient tendre:
A quoi sert ç'te tenderté?
Pour tout d'bon je n'peux li rendre
C'que mon sembiant zy a t'ôté.

AIR : *Tourelouribo*, &c.

J'm'en vas l'suivre dans ç'voyage.

CADET, *la raillant.*

Ho! ho! tourelouribo!

FANCHONNETTE.

Quoi! chien, tu ris, quand j'enrage?

CADET, *riant.*

Ho! ho! tourelouribo!

FANCHONNETTE, *furieuse.*

Y faut que j'te dévisage.

CADET.

Ho! ho! tourelouribo!

SCENE XVI et derniere.

JÉROME, FANCHONNETTE, CADET.

FANCHONNETTE, *voyant revenir Jérôme,*

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman,* &c.

AH ! Jérôme n'est pas mort !

JÉRÔME.

Peut-on mourir, quand on v's aime ?

FANCHONNETTE.

Ah ! Jérôme n est pas mort !
Mais. mais, c'est pire qu'un sort ?
Qui donc qui vous a r'pêché ?

JÉRÔME.

Bon ! ç'n'étoit qu'un startagême.
Cadet, d'mon amour touché,
A, parbleu ! ben joué son thême !

FANCHONNETTE, *a Cadet.*

Cadet, tu m'attrapois donc ?
Attrapp'-moi toujoux de d'même.
Cadet, tu m'attrapois donc ?
Ah ! j't'accord' ben ton pardon.

JÉRÔME.

AIR : *Ç'ont les filles du Gros-Caillou,* &c.

Ç'pardon-là m'annonce, morgué !

Que vous v'là d'moiquié
Dans mon amiquié ?

FANCHONNETTE.

Ah ! pour ça, vantez !

JÉRÔME.

Vous m'ressurcitez !

FANCHONNETTE.

C'est à moi qu'c'est ben doux ;
Car, tenez, entre nous,
J'étois pus morte que vous.

AIR : *Fanchon la belle*, &c.

Y faut, mon frere,
Aller tout de ce pas,
Dire à ma ch'mere....

CADET.

All' n'l'ignor' pas,
Alle consent à tout.

FANCHONNETTE, *transportée.*

Ah ! mon cher p'tit frere,
Faut que j'te saute au cou !
(Elle embrasse Cadet.)

JÉRÔME.

Parguienne ! et moi zitou.
(Il embrasse aussi Cadet.)

AIR : *Accompagné de plusieurs autres*, &c.

(Au Parterre.)

Messieurs, j'allons nous réjouir ;
Mais c'est à l'ombre d'vot' plaisir :
Des vôtres dépendent les nôtres.

FANCHONNETTE, *au Parterre.*

Si j'ons pu vous plaire un p'tit brin,
Lâchez-nous un pauvr' p'tit coup d'main.
Yaccompagné de plusieurs autres.

DUO.

JÉRÔME et FANCHONNETTE.

AIR : *Ah! Pierre, j'étois morte sans vous*, &c.

Quand l'amour fait d'l'ouvrage,
Dam' c'est d'l'ouvrag' ben fait:
S'y commenç' par l'orage,
Y finit par l'bienfait.

JÉRÔME.

Hé! Cadet, il y a pied là au moins!

Je nage dans un plaisir parfait. *Bis.*

RONDE.

FANCHONNETTE.

L'amour za sur la riviere,
Ben des droits, comm' de raison;
Mais c'est zà la Guernouvere
Qu'y za pus de r'venant bon.
Il y montre la magniere
Comm' faut zamorcer l'poisson.

JÉRÔME.

Avec sa jeun' parsonniere
L'autre jour zeun vieux barbon
Fut zeune journée entiere
Sans pouvoir prend'e un gouion.

Y n'savoit pas la magniere
Comm' faut zamorcer l'poisson.

CADET.

Un brav' guerrier, zà la guerre,
Est sûr de son mousqueton;
Et de r'tour sur la riviere,
Y zest sûr de son ham'çon.
Dam' y zentend la magniere
Comm' faut zamorcer l'poisson.

JÉRÔME,

On ne pêche dans l'ieau claire,
Qu'du fretin, du barbillon;
C'est c'qui fait qu'les gens d'affaire
Pêch' en ieau troub'e, et v'là l'bon.
Il attrapont la magniere
D'endormir le gros poisson.

CADET.

Une beauté riche et fiere,
N'trouvant aucun parti bon,
Tumbit toute la premiere
Dans les filets d'un Gascon.
La Garonne est zeun' riviere
Où se prend l'meyeur poisson.

FANCHONNETTE.

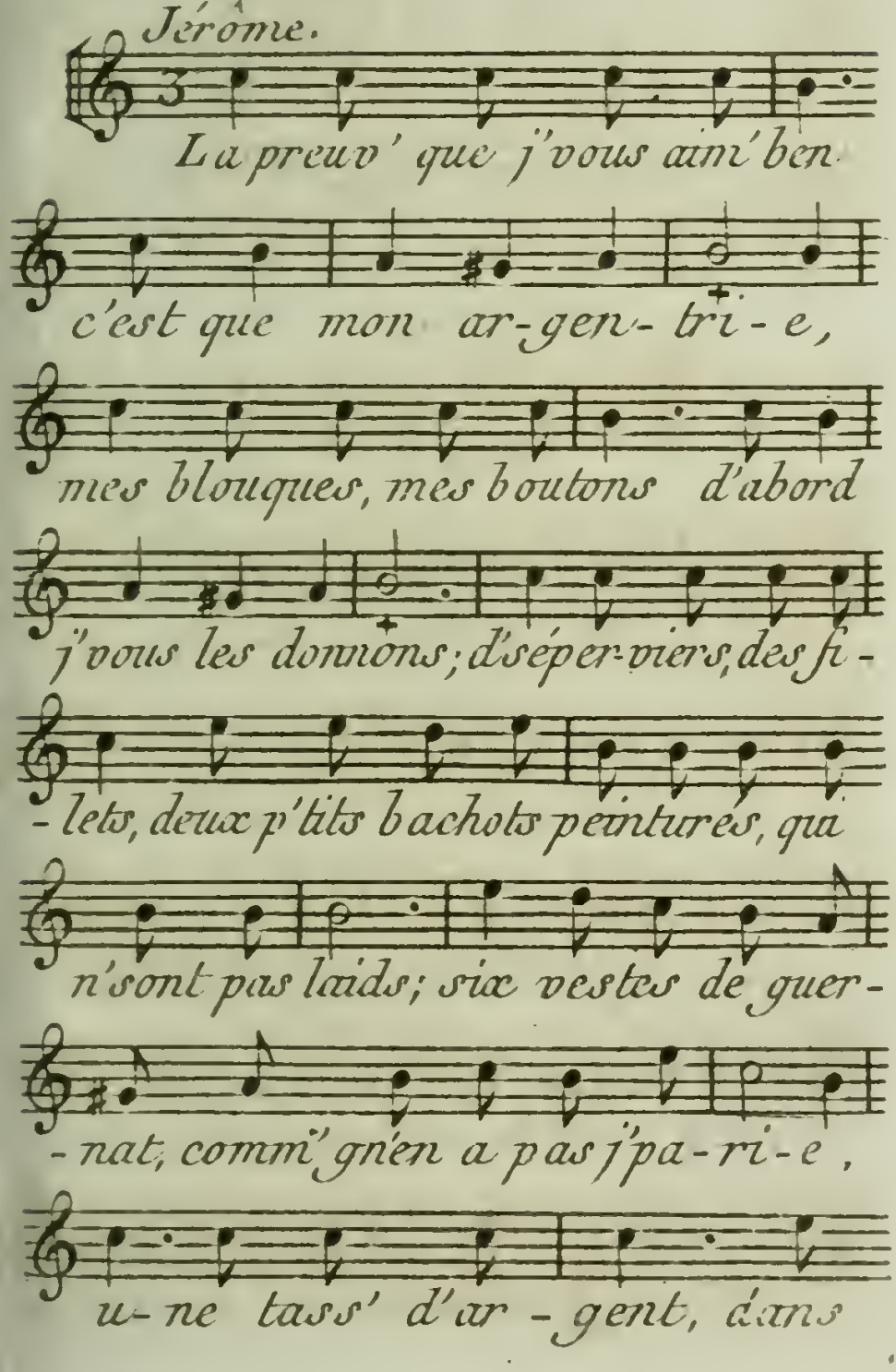
Lise autrefois marigniere,
Est grosse Dame, dit-on:
Ç'qui d'vroit la rendr' la darniere
Li donn' du bien et du r'nom:
Ça s'appell' dans teune orniere
Savoir zattirer l'poisson.

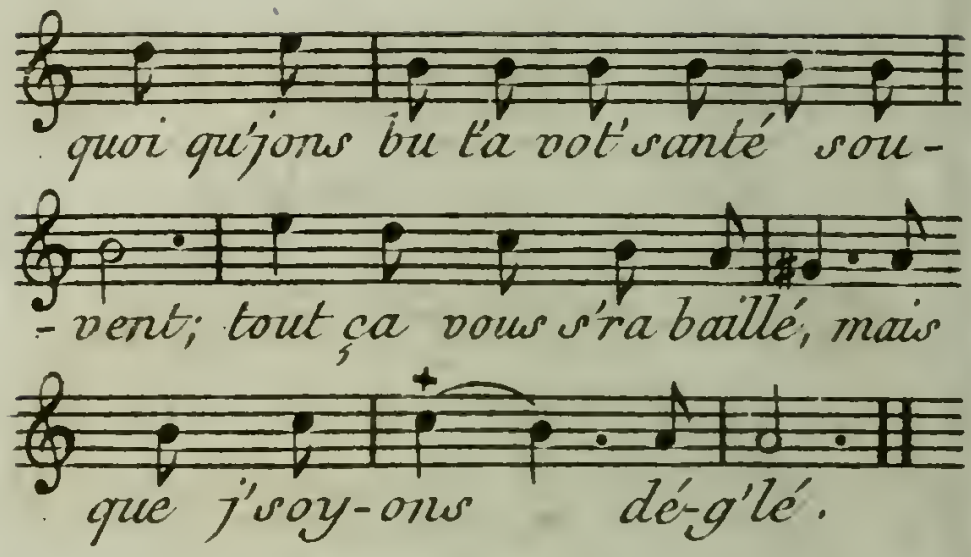
(*Au Parterre.*)

Heureux qui peut satisfaire
Vot' goût de toute façon !
Vot' bonn' graç' nous est plus chere
Qu'un bateau plein d'esturgeon :
Le seul desir de vous plaire
S'ra toujours not'e aviron.

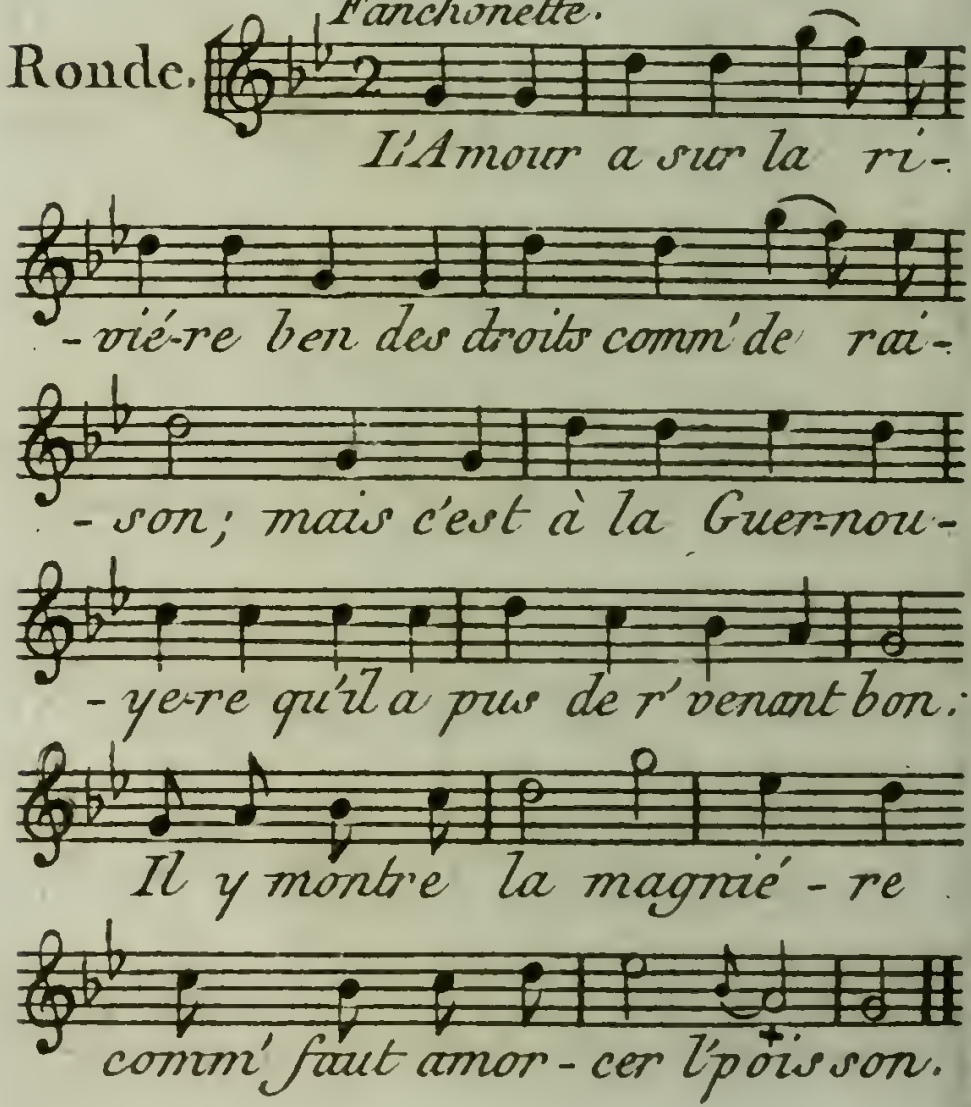
FIN.

AIRS DÉTACHÉS
de Jérôme et Fanchonette.





Ronde. *Fanchonette.*



NICAISE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE EN PROSE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DE NICAISE.

MONSIEUR et Madame Clément prétendent marier leur niece Angélique, chacun selon son goût. M Clément veut qu'elle épouse Nicaise; Madame Clément la destine à un Fermier des environs, nommé Julien. Angélique ne connoît point ce dernier, et ne sait si elle doit s'en rapporter au choix de sa tante; mais elle connoît trop bien Nicaise pour un imbécille, et elle sent qu'elle ne pourra jamais l'aimer. Cependant elle est l'amie de Nicole, sœur de Nicaise, et elle ne voudroit point la désobliger en refusant son frere. Nicole donne des leçons de galanterie à Nicaise, et fait tout ce qu'elle peut pour qu'il tâche à se rendre agréable à Angélique, en le prévenant qu'il a un rival, protégé par Madame Clément, laquelle est dans l'usage de faire faire ce qu'elle veut à son mari. Nicaise

exécute ridiculement auprès d'Angélique ce que Nicole lui a prescrit. Mais Julien arrive, et Nicole essaie à le dégoûter d'Angélique. Indépendamment du service que Nicole cherche ainsi à rendre à son frere, elle ne seroit pas fâchée de s'attacher à elle-même Julien. M. Clément, voyant qu'il n'est pas le maître devant sa femme, et voulant pourtant donner sa niece à Nicaise, lui conseille de la déterminer à le suivre au village prochain de celui où ils sont, et lui promet d'y aller les marier. Nicaise fait part de cette bonne nouvelle à Angélique, qui se laisse persuader et est prête à partir ; mais Nicaise, tourmenté par une précaution à contre-tems, ne peut consentir à se mettre en chemin sans avoir été chercher un tapis dont il veut couvrir Angélique, pour la garantir du serein pendant le voyage qui doit se faire à la brune. Cette derniere preuve d'imbécillité, qui fait perdre un moment précieux et décisif, indispose enfin Angélique contre Nicaise, et elle renonce tout-de-bon à se donner à lui. Elle rencontre Julien, et bientôt, sans se connoître, ils se plaisent mutuellement, et desirent d'être l'un à l'autre.

Nicole, qui survient, est témoin de leur penchant, et voit l'espoir de son frere et le sien détruits. Nicaise reparoît, avec son tapis ; mais tout le monde se moque de lui, même sa sœur et M. Clément, et l'on unit Angélique et Julien.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
NICAISE.

LE sujet de cette Piece est pris d'un Conte de La Fontaine, portant le même titre.

« Cet acte a beaucoup réussi, dit l'Auteur du *Mercure de France*, du mois de Mars 1756. L'Acteur qui joua Nicaise, le sieur Bouret, paroissoit être fait pour le rôle, et il y mérita les applaudissemens qu'il y reçut. »

Bouret étoit entré au Théatre de l'Opéra-Comique en 1754, et il y fut toujours fort applaudi. Il debuta au Théatre François le 2 Décembre 1762, par le rôle de *Sosie*, dans *Amphitrion*, et pendant vingt-deux ans il remplit avec beaucoup de succès les rôles de Niais. Il avoit une sorte de comique tout à-fait originale, et qui faisoit grand plaisir Il est mort en 1784, généralement regretté, et de ceux qui connois-

soient ses qualités personnelles et de ceux qui ne l'avoient vu qu'au Théatre.

Le 15 Juillet 1767 on donna au Théatre Italien une reprise de *Nicaise*, avec des changemens faits par M. Framery. Ces changemens consistent en quelques retranchemens dans la prose, et en des additions d'ariettes, dont la musique est de M. Bambini.

M. Framery fit imprimer la Piece de cette nouvelle maniere. Il la dédia à l'ombre de Vadé, par une Epître en prose, et qui est fort plaisante.

NICAISE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE EN PROSE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR VADÉ;

Représenté sur le Théatre de l'Opéra Comique, à la Foire Saint Germain, le 7 Février 1756.

PERSONNAGES.

M. CLÉMENT, oncle d'Angélique.

Madame CLÉMENT.

ANGÉLIQUE.

NICAISE, amant d'Angélique.

NICOLE, sœur de Nicaise.

JULIEN, paysan.

La Scene est dans un Village.

NICAISE,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. CLÉMENT, Madame CLÉMENT, ANGÉLIQUE.

Madame CLÉMENT, *à Angélique.*

OUI, ma Niece, il faut suivre mes volontés, vous vous en trouverez bien de toutes façons.

M. CLÉMENT, *à Angélique.*

Ce sont les miennes, ma Niece, qu'il faut exécuter. Vous ne vous en trouverez pas mal de toutes manieres.

ANGÉLIQUE.

AIR : *Mariez, mariez-moi,* &c.

A remplir vos volontés
Vous savez que tout m'engage;
Vos débats de deux côtés
M'annoncent le mariage.
Mariez, mariez, mariez-moi,
Obéir est mon partage:
Mariez, mariez, mariez-moi.

M. CLÉMENT.

Nicaise sera pour toi.

Madame CLÉMENT, *à M. Clément.*

Non pas, mon cher mari, non pas. Je lui destine un époux qu'elle n'a jamais vu à la vérité, mais qu'elle aimera sur ma parole.... (*A Angélique.*) N'est-ce pas, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Comme il vous plaira, ma tante.

M. CLÉMENT, *à Madame Clément.*

Allez, allez, elle est déja au fait de l'humeur de Nicaise : et je suis persuadé qu'il ne lui dép aît point... (*A Angélique.*) N'est-il pas vrai, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Comme il vous plaira, mon oncle.

AIR : *Hé ! palsambleu, j'en suis bien-aise*, &c.

Je ne méprise point Nicaise.

M. CLÉMENT.

Hé ! palsambleu, j'en suis bien-aise....

Madame CLÉMENT.

Ah ! vous êtes bien-aise ! Et moi je lui défends d'y penser. Il est aussi sot que sa sœur Nicole est rusée. Et, puisqu'il faut vous le dire enfin, c'est Julien, le fils d'un riche Fermier des environs, qui l'épousera.

M. CLÉMENT.

C'est Nicaise.

Madame CLÉMENT.

C'est Julien.

M. CLÉMENT.

Madame Clément, prenez garde de m'échauffer.

Madame CLÉMENT.

Vraiment, M. Clément, il y a bien du risque !

M. CLÉMENT.

AIR : *Ton humeur est, Catherine,* &c.

Morbleu ! je ne suis pas tendre !
Madame CLÉMENT.
J'en ai des preuves, vraiment !
M. CLÉMENT.
Que voulez-vous faire entendre ?
Madame CLÉMENT.
Oh ! point d'éclaircissement :
A m'obéir qu'on s'apprête.
M. CLÉMENT.
Je n'en aurai point l'affront ;
Car ce que j'ai dans la tête....
Madame CLÉMENT.
Pourroit nuire à votre front.

M. CLÉMENT.

Vous voilà toujours, ma digne épouse, avec vos sottes réparties.

Madame CLÉMENT.

Vous ne méritez pas que je m'en tienne-là ; mais je sais ce que je me dois. Cependant,

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette,* &c.

Quoique la vertu m'accompagne,
Craignez de me mortifier ;
Car vous verriez ce que l'on gagne
A vouloir me contrarier.

M. CLÉMENT.

Diable ! votre vertu ne laisse pas que de me rassurer ; je n'aurois qu'à m'endormir là-dessus, je ferois de beaux rêves !

Madame CLÉMENT.

Je ne vous écoute pas.... (*A Angélique.*) Ma niece, songe que Julien doit avoir ta main.

M CLÉMENT.

Angélique, apprête-toi à recevoir celle de Nicaise.

ANGÉLIQUE, *les arrêtant.*

Mon onc'e.... Ma tante.... Mais écoutez donc. Vous voulez chacun me donner un époux. Je cours risque de n'en point avoir si j'obéis à l'un et à l'autre, et si je n'obéis pas la même chose.

AIR : *Du Confiteor*, &c.

J'accepterai donc le parti
Que chacun de vous me propose,
Et d'un mutuel démenti
Je ne veux point être la cause :
Au contraire, j'aimerois mieux,
Par respect, les prendre tous deux.

M. CLÉMENT.

La pauvre enfant ! Ta réponse marque ta soumission, et si tu déplais à l'un de nous ce ne sera pas ta faute.

Madame CLÉMENT.

Je ne crains pas que ce soit à moi qu'elle déplaise... (*A Angélique.*) Julien doit arriver ici, muni d'une

lettre dont son pere et moi sommes convenus. Va, mon enfant, tu seras satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Je ne demande pas mieux, ma tante.

M CLÉMENT, *à Angélique.*

Tu posséderas un garçon fort doux, crois-moi.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, je ne refuse pas cela.

M. et Madame CLÉMENT, *ensemble et l'un à l'autre, en s'en allant.*

Si vous croyez { M. Clément / Mad. Clément } que l'on suivra vos ordres, vous vous trompez. Je suis { le maître. / la maîtresse. } Vous en aurez menti, et je vous ferai voir de quel bois se chauffe { un homme / une femme } comme moi, entendez-vous?

(*Ils sortent en se menaçant.*)

SCENE II.

ANGÉLIQUE, *seule.*

AIR : *Comment faire ! &c.*

Si pour moi le cas est pressant,
Il n'est pas moins embarrassant;
Vit-on jamais pareille affaire ?
Je connois l'un pour un benêt,
J'ignore si l'autre est mon fait:
Comment faire ?

Nicole, sœur de Nicaise, sait ma situation. Elle vient; je souhaite qu'elle puisse me déterminer.

SCENE III.

NICOLE, ANGÉLIQUE.

NICOLE.

Je suis au fait du beau projet de Madame Clément; mais, ma chere Angélique, j'espere qu'en faveur de notre amitié, tu donneras la préférence à mon frere.

ANGÉLIQUE.

Notre amitié est vive, j'en conviens.

AIR : *Entre l'amour et la raison*, &c.

Entre filles, pareil lien,
Nicole, est sans doute un grand bien :
Il peut beaucoup nous satisfaire,
En attendant un sort plus doux ;
Mais des petits soins d'un époux
La sœur n'acquitte pas le frere.

NICOLE.

Peut-être que l'envie de voir celui dont on t'a parlé, te refroidit sur le compte de Nicaise. Pourquoi hésiter? Mon frere te convient à merveille.

AIR : *De tous les Capucins du monde*, &c.

Avec lui tu seras maîtresse,
Tu pourras commander sans cesse.

ANGÉLIQUE.

Un époux maître est plus actif :
Il conduit tout, agit, vous aime ;
Au lieu qu'un mari trop craintif
Ne fait jamais rien de lui-même.

En un mot, je voudrois voir l'autre.

NICOLE.

AIR : *Que chacun de nous se livre*, &c.

Mais c'est à l'incertitude
Sacrifier le certain.

ANGÉLIQUE.

Malgré ton inquiétude,
Je veux le connoître enfin.

NICOLE.

Feignant ce qu'il devroit être,
Souvent un nouveau venu
Gagne en se faisant connoître
Ce qu'il perd étant connu.

Ainsi, amant pour amant, il vaut mieux s'en tenir au premier choix. Le plaisir passager de faire une nouvelle inclination ne dédommage pas toujours de la peine qu'on sent par la suite d'avoir rompu une douce habitude.

ANGÉLIQUE.

Je trouve que tu as raison, et je vais faire part à mon oncle de la disposition où je suis d'accepter Nicaise.

NICOLE.

Je suis ta plus sincere amie.

ANGÉLIQUE.

Je ne te cacherai pas que je souhaiterois que ton frere fût plus instruit.

NICOLE.

Va, l'Amour y pourvoira.

(*Angélique sort.*)

SCENE IV.

NICOLE, *seule.*

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer, &c.*

JE crains qu'un frere aussi niais
Ne détruise ce que je fais.
Si quelqu'époux, comme il le faut,
Se présentoit, je pense
Qu'il verroit bien que mon défaut
N'est pas l'ignorance.

Mais le voici, voyez la belle dégaîne!

SCENE V.

NICAIS, NICOLE.

NICAISE.

BON JOUR, ma sœur; te voilà donc?

NICOLE.

Oui, me voilà.

NICAISE.

Tant mieux. Hé! ben, je m'marie t'y, ou je m'marie t'y pas? Sais-tu ça, toi? Quoi? dis.

NICOLE, *le contrefaisant.*

Sais-tu ça, toi? Quoi? dis. Qui est-ce qui doit le savoir de nous deux, beau mâle?

NICAISE, *riant.*

Oh! dame, moi, c'est moi; mais je n'en sais rien.

NICOLE.

La belle réponse!... Oui, ris, va, on t'en prépare le sujet.

NICAISE.

Bon!

NICOLE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands*, &c.

Apprend qu'un obstacle fort grand....

NICAISE.

Fort grand!

NICOLE.

Pourra dans un moment....

NICAISE.

Dans un moment!

NICOLE.

T'être nuisible.

NICAISE.

M'être nuisible!

NICOLE.

Un autre amant....

NICAISE.

Un autre amant!

NICOLE.

Vif et sensible,

Sera content.

NICAISE.

Sera content!

NICOLE.

Oui, content à ton préjudice. C'est un époux que Madame Clément veut donner à Angélique.

NICAISE.

Ah! ah!

NICOLE.

Il va bientôt venir.

NICAISE.

Oui-dà!

NICOLE.

C'est, dit-on, un garçon fort aimable,

NICAISE.

Peste!

NICOLE.

Riche, et de bonne humeur.

NICAISE.

Voyez-vous ça!

NICOLE.

Et qui ne manquera pas de plaire à ta maîtresse.

NICAISE.

Diantre!

NICOLE.

Et toi, tu soufleras dans tes doigts.

NICAISE.

C'est drôle!

NICOLE, *le contrefaisant.*

Ah! ah! oui-dà! peste! voyez-vous ça! diantre! c'est drôle. Voilà ce qui s'appelle un galant bien en état de s'opposer au triomphe d'un rival.

NICAISE.

D'un rival! Oh! nous serons deux.

NICOLE.

Et vraiment oui, nigaud! Il faudroit pour n'être qu'un, commencer par t'assurer du cœur d'Angélique.

NICAISE.

C'est ben dit, c'est ben dit. Hé! ben, voyons que je m'en assure. Dépêche-toi. Oui, oui, je veux m'en assurer; car.... Hé! ben, dis-moi donc comment?

NICOLE.

AIR: *Des Fleurettes*, &c.

Il faut près de sa belle
Etre tendre et pressant,
Et par ses soins pour elle
Se rendre intéressant:
Par de douces chansonnettes
Tâcher de flatter son goût;
En un mot, employer tout,
Jusqu'aux fleurettes.

NICAISE.

Oui, c'est bon, c'est bon. T'as raison; oui, des bouquets, j'en marchanderai: va, elle n'en man-

quera pas, et puis je lui dirai de bout en bout tout ce qu'il faut. Oh ! je la tiens, dès que ç'n'est qu'ça.

NICOLE.

A l'autre ! Qui est-ce qui te parle de bouquets ? On entend par fleurettes, des discours galans, des paroles insinuantes.

NICAISE, *s'en allant.*

Ça suffit, ça suffit.

NICOLE.

Mais, écoute-moi donc.

NICAISE, *revenant.*

C'n'est donc pas-là tout ?

NICOLE.

AIR : *L'autre jour étant assis, &c.*

On affirme ce qu'on dit
Par un baiser plein de flamme :
Elle tremble, on s'enhardit ;
Un soupir parle à son ame.
Sensible par degré,
Souvent la plus sévere
Tout bas vous sait bon gré
D'être un peu téméraire.

NICAISE.

Téméraire ! Ah ! que d'reste. Je suis son fait. Elle n'a qu'à se ben tenir. Je suis un grivois là-dessus. T'embarrasse pas, la vache est à nous. J'acheterai des barbeaux et puis de la jonquille ; et puis je viendrai lui plaire, comme tu dis.

NICOLE.

Que veux-tu faire de barbeaux et de jonquilles ? Il faut des attentions et de la douceur.

NICAISE.

Oh ! je sais, je sais... Laisse-moi me ressouvenir. Des chansons, des bouquets, des fleurettes, des soins, des baisers, être téméraire. (*Il saute.*) Oh ! que c'est bon ! Comme je vous comprends tout ça, moi ! (*Il s'en va et revient.*) Téméraire... ça veut-il pas dire hardi ?

NICOLE.

Oui ; mais l'être avec circonspection.

NICAISE, *s'en allant.*

Voyez pourtant combien il faut de choses pour plaire ! N'importe ; aussi quand je lui aurai plu, je resterai tranquille, car s'il falloit plaire comme ça tous les jours ça vous useroit l'esprit.

NICOLE.

Ce seroit bien dommage !

SCENE VI.

NICOLE, *seule.*

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde*, &c.

En vain à lui je m'intéresse
S'il s'écarte de mes avis ;
Mais j'espere, par mon adresse,
Qu'ils seront à la fin suivis.

Les airs galans, la politesse,
Sont les doux fruits de nos leçons.
Que ne nous doit point la jeunesse,
Puisque c'est nous qui la formons ?

Il faut avouer que notre sexe est d'un grand secours à l'autre.

SCENE VII.

JULIEN, NICOLE.

JULIEN, *à part.*

VOILA une Lettre en façon de Lettre-de-change qu'on a tirée sur l'amour d'une fille de ce canton, et c'est moi qui en est l'endosseur. Cherchons Madame Clément, qui doit la rendre payable.

NICOLE, *à part.*

A qui en veut cet homme-là ? sa vue effarouche mon innocence.

JULIEN, *à Nicole.*

AIR : *Ça n'se fait pas*, &c.

Mamzelle, je suis votre serviteur,
(*Nicole feint d'être timide.*)
N'ayez pas peur. *Bis.*
Je suis vraiment un bon drille.

NICOLE.

Qui conduit en ce lieu vos pas ?
(*A part.*)
En lui la gaîté pétille.

JULIEN, *badinant avec elle.*

J'viens pour dénicher des appas.

NICOLE, *minaudant, à Julien.*

N'badinez pas. *Bis.*

JULIEN.

Ne seriez-vous pas par hasard la meilleure piece du contrat de mariage que je viens dresser ici ?

NICOLE, *à part*

C'est sans doute le rival de mon frere. (*A Julien.*) Non, je vois à votre question que c'est Angélique, niece de Madame Clément, que vous cherchez.

JULIEN.

Tout juste. J'm'appelle Julien Ma future et moi, 'nous sommes convenus par la poste. Apparemment que le mariage ira le même train.

AIR : *Est-ce que ç'a se demande ?* &c.

Est-elle, comme on me l'a dit,
Jeune, gentille et sage ?

NICOLE.

Sage ?

JULIEN.

Oui, sage ?

NICOLE.

Sans contredit.

JULIEN.

Il faut d'ça dans l'ménage :
Ell' n'f'ra donc pas paroître en rien
Ce qu'un époux appréhende ?

NICOLE.

Fi donc, Julien,
Pensez-y bien ;
Est-ce que ça se demande ?

JULIEN.

Hé ! pargué ! oui, ça s'demande.

NICOLE.

Oh ! mais ça n'se dit pas ; et d'ailleurs cela ne doit pas vous inquiéter beaucoup, car Angélique est presque mariée avec un autre.

JULIEN.

Presque mariée, dites-vous ?

NICOLE.

Oui.

JULIEN.

Hé ! bien, moi, je l'épouserai tout-à-fait.

AIR : *Ah ! Corine, quelle victoire !* &c.

Loin que de contr'elle ça m'irrite,
Ça m'donn' l'desir d'êtr' son épouseux.
On voit qu'une fille a du mérite
Par le grand nombre d'amoureux ;
Même je veux,
Je veux l'aller trouver bien vîte.
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

NICOLE.

Ah! que le sort d'Angélique est heureux!

(*A part.*) Un tel époux seroit bien mon fait. (*A Julien.*) Écoutez donc, M. Julien.

JULIEN, *revenant.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, Mamzelle?

NICOLE.

Vous me paroissez un digne garçon.

JULIEN.

Oh! très digne, déja.

NICOLE.

Et qui devriez posséder une femme convenable à votre mérite.

JULIEN.

Voyez comme le mérite perce. Vous devinez donc ça tout de suite, vous?

NICOLE.

Rien n'est plus aisé à voir.

JULIEN.

Une fille a d'bons yeux en cas de ça. Mais, s'il vous plaît, venons un petit brin au fait. Est-ce qu'Angélique auroit quelques défauts?

NICOLE.

Non, mais....

JULIEN.

Quoi! mais....

AIR : *Dormir est un tems perdu*, &c.

De donner dans l'pot au noir
Je n'ai point envie.
Tout bonn'ment faites-moi voir....

NICOLE.

Dispensez-moi ...

JULIEN.

Je vous en prie :
Je r'connoîtrons ça queuq'jour.

NICOLE.

Non, pour lui jouer ce tour,
Elle est trop mon amie.

JULIEN

Hé ! morguenne ! avez-vous pas peur que je lui redise ça ?

NICOLE.

Ce que j'en dirois n'est pas de conséquence.

JULIEN.

C'est à cause de ça.

NICOLE.

Ce ne seroit d'ailleurs que par intérêt pour vous ; car je ne veux pas lui nuire.

JULIEN.

Ho ! vraiment non, c'est pour m'obliger. Hé ! bien, sachons donc.

NICOLE.

AIR : *Menuet d'Exaudet.*

Cet objet,
En effet,
Est aimable ;
Mais il est aisé pourtant
De trouver à l'instant
Pour le moins son semblable.

Entre nous,
Son air doux
Pourroit plaire;
Mais au fond son petit cœur
Souvent marque une humeur
Contraire.
Je conviens qu'elle est bien faite,
Mais elle est un peu coquette.
Sa pudeur
Fuit l'ardeur
Trop directe;
Mais son air trop affecté
Rend sa sincérité
Suspecte.
Son esprit
Éblouit
Moins fin qu'elle;
Mais il est un peu méchant,
Et même son penchant
Est assez la querelle.
Ce n'est point
Qu'en tout point
Je la blâme :
Chacun a ses défauts; mais
Je n'en ferois jamais
Ma femme.

JULIEN.

Mais, mais.... voilà un tas de mais qui donnent diablement le croc en jambe à la louange que vous faites d'elle. Comme vous équipez votre amie! Ce-

pendant, si c'est comme ça, Madame Clément peut garder sa niece.

NICOLE, *le regardant.*

Vous trouverez que de reste de quoi vous en dédommager.

JULIEN.

Morguenne! à vous entendre, il sembleroit que vous ne seriez pas fâchée de me voir content.

NICOLE.

La confidence que je viens de vous faire en est une preuve; croyez-en Nicole. (*A part.*) Il me plaît on ne peut davantage.

JULIEN.

Mamzelle Nicole, vous êtes bien obligeante, au sujet de mon intention; ça me touche, vrai.

NICOLE, *à Julien.*

AIR: *De Manon Giroux.*

De votre reconnoissance
Mon cœur sent le prix.

JULIEN.

Le mien vous doit ça, je pense.

NICOLE, *à part.*

Seroit-il épris?
(*A Julien.*)
Quoi! pour si peu je vous touche.

JULIEN.

Ça ne peut manquer.
(*A part.*)
Sa douceur à l'air d'un' mouche
Qui veut vous piquer.

NICOLE, *à part.*

Si j'avois autant de bien qu'Angélique, je m'expliquerois plus clairement.

JULIEN, *à part.*

Tatigué ! quelle allumette ! ça vous prend feu d'un rien. Ce n'est pas là ce que je cherche.

NICOLE, *à Julien.*

Que dites-vous ?

JULIEN.

Je dis que je vous entends bien, et que je vous trouve fort avenante...

NICOLE, *à part.*

Il commence à m'aimer : quel bonheur !

JULIEN.

Fort agréable.

AIR : *De tous les Capucins du monde*, &c.

Par là-d'ssus si vous n'êt' pas fine,
C'n'est pas manqu' d'en avoir la mine :
Vous me menacez d'un rival,
D'Angélique vous dites rage.
Quand on sait si bien dir' du mal
On en fait quelqu'fois davantage.

NICOLE, *à Julien.*

Vous n'auriez point ce reproche à me faire si vous me connoissiez ; mais pour vous en convaincre par vous-même, je veux bien vous donner les moyens de parler à Madame Clément dès qu'elle sera de retour.

JULIEN

Oh ! pour le coup, vous s'rez une brave personne,

et

et je vous.... Je vous retrouverai donc dans le village, quand elle sera revenue.

NICOLE.

Oui, sous l'ormeau, à droite.

JULIEN.

Sans adieu, Mamzelle Nicole. (*A part.*) Queu commere! (*A Nicole.*) Je me fierai volontiers à vos soins. (*A part.*) Mais à son amour, ça ne presse pas. Queu dessalée! (*A Nicole.*) Votre serviteur, Mamzelle Nicole.

NICOLE.

Au revoir, M. Julien. (*A part.*) Il est aimable.

JULIEN, *à part, en s'en allant.*

Ah! si t'en tâtes, &c.

SCENE VIII.

NICOLE, *seule.*

En l'éloignant ainsi, je gagne du tems pour conclure le mariage de mon frere et d'Angélique : ensuite je pourrai amener Julien à m'épouser.

AIR : *N'y a pas d'mal à ça, &c.*

Quand fille à mon âge
N'a pas de cela,
(*Elle compte dans sa main.*)

Qu'un bon mariage
Lui vienne de là,
(*Elle touche à son front.*)
N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, *seule.*

JE suis aussi indécise qu'auparavant. Julien n'arrive pas : Nicaise me plaît foiblement ; quel parti prendre ? Différerai-je encore de m'unir avec Nicaise ?

AIR : *Savez-vous bien, jeune tendron !* &c.

Prenons-le, puisqu'en ce moment
Il ne tient qu'à moi de le prendre :
L'autre, dit-on, est plus charmant ;
Mais il se fait long-tems attendre,
Et, selon mon empressement,
Je m'aperçois bien que l'amant
Que l'on attend *Bis.*
Tarde beaucoup quand on l'attend.

Oui, oui, m'y voilà déterminée. Nicaise sera mon époux... Mais le voici : que veut-il faire de ce bouquet énorme ?

SCENE X.

NICAISE, *portant un bouquet qu'il peut à peine embrasser ;*
ANGÉLIQUE.

NICAISE.

ANGÉLIQUE, votre oncle m'a dit comme ça que vous seriez ma femme, et pis moi que je serois votre mari. J'en suis ben-aise, et vous aussi, pas vrai ? Tenez, v'là un bouquet que je vous apporte, par-dessus le marché.

ANGÉLIQUE.

Il est d'une belle taille.

NICAISE.

Oui, le trouvez-vous genti ? Il y en a très-ben au moins ; ça fait un gros bouquet, ça, ou je n'm'y connois pas. Vous êtes ben contente ?... Quoi ?

ANGÉLIQUE.

AIR : *Tout consiste dans la maniere*, &c.

D'une fleur donnée avec grace
Souvent notre cœur est flatté ;
L'art d'un joli bouquet efface
Un gros mal fait, mal présenté :
Tout consiste dans la maniere,
Dans le goût ;
Et s'est la façon de le faire
Qui fait tout.

NICAISE.

Prenez, prenez toujours. Ça n'm'est pas encore arrivé de faire de si belles choses qu'un bouquet. J'l'ai acheté. Savez-vous ben qu'il me coûte plus cher qu'un petit comme vous le voulez. J'nai pas épargné l'argent, j'm'en vante! Oh! dame, moi, je ne parois pas pour la dépense. Devinez combien qu'il me coûte.

ANGÉLIQUE.

AIR : *Vaudeville d'Epicure.*

Quelque chose qu'un amant donne,
Il faut qu'il donne noblement,
Et qu'un air généreux couronne
Et le mystere et le présent.
De notre cœur un don s'approche,
Quand il est modeste et secret;
Le trop vanter est un reproche,
Dire le prix est un regret.

NICAISE.

Oh! je ne vous le reproche pas déja; et t'nez, marque de ça, c'est que j'ai encore quelque chose de pus meilleur à vous dire, que le bouquet.

ANGÉLIQUE.

Ah! voyons, Nicaise : vous me ferez plaisir.

NICAISE.

J'ai ruminé ça dans mon génie. Écoutez-ben.

ANGÉLIQUE.

Je vous écoute.

NICAISE.

C'est que je cherche... attendez.... oui, m'y voilà.

AIR : *De Jeconde.*

Vous voyez ben ce bouquet-ci?
N'est-il pas vrai, la belle?....

La belle.... la belle.... Que diantre! j'avois ça sur le bord de ma langue, et je l'ai oublié en chemin. C'étoit ben joli pourtant.... Ah! si, si.... écoutez.

ANGÉLIQUE.

J'écoute on ne peut pas plus.

NICAISE.

Vous voyez ben ce bouquet-ci?
N'est-il pas vrai, la belle?
Faut convenir que ces fleurs-là
N'sont pas des fleurs pour rire.
Regardez ben tous ces barbeaux
Et toute c'te bell' jonquille;
Hé! ben, ça ne vaut pas le teint
Que votr' visage possede.

Hem! comment trouvez-vous ça?

ANGÉLIQUE.

Fort galant! Vous me faites bien de la grace de comparer mon teint à des barbeaux et à de la jonquille.

NICAISE.

C'est pourtant de mon invention. (*A part.*) C'est pas le tout, faut être téméraire, à c't'heure. (*A Angélique.*) Ah! ça, Angélique, je suis hardi, moi: si j'allois vous prendre la main de mon chef?

ANGÉLIQUE.

J'vous trouverois bien hardi, en effet.

NICAISE, *a part.*

C'est bon, v'là qui va ben; prenons-la. (*Il lui prend la main malgré elle.*)

ANGÉLIQUE.

Finissez, j'vous prie.

NICAISE.

Oh! je la baiserai, coûte qui coûte!

ANGÉLIQUE, *criant.*

Aie! aie! vous me tordez le bras.

NICAISE.

N'y a pas d'mal, n'y a pas d'mal. Faut ben venir à bout de vous plaire, comme dit ma sœur.

ANGÉLIQUE.

AIR : *Pour voir un peu comment ça f'ra*, &c.

Si c'est ainsi que vous plaisez,
De grace! soyez moins aimable.

NICAISE.

Aimable, c'est m'en dire assez.
Vous allez voir d'quoi j'suis capable.

ANGÉLIQUE.

Finirez-vous.

NICAISE, *à part.*

Embrassons-la,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

ANGÉLIQUE.

J'vous le défends.

NICAISE.

Bon! je sais ben ce que je dois faire, peut-être.

Vous vous troublez ; moi j'ai de la hardiesse... Allons, vous m'en savez gré : j'ai bonne mémoire, moi. (*Il l'embrasse malgré elle.*)

ANGÉLIQUE.

AIR : *Vraiment, ma commere, oui*, &c.

Quoi donc, me forcer ainsi !

NICAISE.

Vraiment, ma commere, oui.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un téméraire.

NICAISE.

Vraiment, ma commere,
Voire,
Vraiment, ma commere, oui.

Tout justement, téméraire. N'est-ce pas que je m'en acquitte ben ? Vous n'auriez pas cru ça d'moi, j'parie?

ANGÉLIQUE, *fachée.*

Non, certainement, Monsieur Nicaise.

NICAISE.

Oh ! dame, quand il s'agit de m'assurer de votre cœur, je ne badine pas, moi ; c'est que j'vous entends ça.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas plus mal. Cette façon de vous en assurer est précisément ce qui vous le fait perdre tout-à-fait.

NICAISE.

Brrrr! comme je crois ça! Vous croyez parler à quelque claude.

ANGÉLIQUE.

Je suis fâchée, j'vous dis.

NICAISE.

Ça n'se peut pas, puisque c'est par amitié.

ANGÉLIQUE.

L'amitié doit montrer de l'empressement, et non de la témérité.

NICAISE.

Est-ce que ce n'est pas la même chose?

ANGÈLIQUE.

C'est tout le contraire.

NICAISE.

Ha! ha!... Hé! ben, expliquez-moi donc ça.

ANGÉLIQUE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour*, &c.

L'Amour, enfant de la douceur,
Prend la force pour une injure;
La témérité lui fait peur,
Et l'empressement le rassure.

NICAISE.

L'empressement? tant mieux. Oh! je suis fort pressé, déja. Ça doit vous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Point du tout, vous dis-je : cela m'offense, et je vous aurois aimé, si vous vous fussiez rendu digne de l'être, par les soins et par la soumission.

NICAISE.

La soumission, dà! Faut pas disputer des goûts. Ha! qu'à ça ne tienne. Oui, Angélique, tenez, je serai soumis, et puis j'aurai des soins .. et puis... Oh! je retiendrai ben ça. Allez, laissez-moi faire; c'est étonnant comme j'conçois tout ç'qu'on m'dit!

ANGÉLIQUE.

AIR : *Dormir est un tems perdu*, &c.

Vous serez donc désormais
Plus sage à ma vue?

NICAISE.

Oh! pour ça, je vous l'promets.

ANGÉLIQUE.

Ma colere diminue.

NICAISE.

Quand j'verrois tous vos attraits,
Auprès d'eux je resterois
Tout comme une estatue.

Vous m'aimez ben à présent, n'est-ce pas?

ANGÉLIQUE.

Vous donnez d'une extrémité dans une autre, (*A part.*) Qu'il est neuf! je n'en ferai jamais rien. (*A Nicaise.*) Nicaise, on peut accorder l'amour avec la bienséance : il y a un milieu dans tout.

NICAISE.

Oh! dame : ajustez donc ça. Vous voulez des soins, des attentions, d'la soumission, et puis voilà encore du milieu que vous me demandez.

SCENE XI.

M. CLÉMENT, Madame CLÉMENT, ANGÉLIQUE, NICAISE.

Madame CLÉMENT, *à Angélique et à Nicaise.*

AIR : *C'est un enfant*, &c.

COMMENT donc, après ma défense,
Oser ensemble vous trouver !
M. CLÉMENT, *à Madame Clément.*
Puisque leur amour vous offense
Il m'est bien doux de l'approuver.
ANGÉLIQUE.
Calmez-vous, ma tante,
Je suis trop prudente.
Madame CLÉMENT.
Oui, mais ce grand drôle....
ANGÉLIQUE.
Lui, grand !
C'est un enfant,
C'est un enfant.
Madame CLÉMENT.

En un mot, je ne veux plus vous voir avec ce nigaud.

NICAISE.

Nigaud ! on lui en donnera des nigauds comme moi ! Dans un an j'aurai vingt-trois ans et demi.

M. CLÉMENT.

Ne t'embarrasse pas, mon garçon, laisse-là dire.

Madame CLÉMENT.

Allez-vous encore recommencer votre obstination.

M. CLÉMENT.

C'est vous qui êtes une entêtée et une criarde. Nicaise sera mon neveu.

NICAISE, *à Madame Clément.*

Oui, et pas le vôtre; entendez-vous, ma tante future?

Madame CLÉMENT.

Mort de ma vie! ne me faites pas mettre en colere...

ANGÉLIQUE.

Eh! ma tante...

M. CLÉMENT, *à Madame Clément.*

Jour de Dieu! si j'en croyois mon courage....

ANGÉLIQUE.

Eh! mon oncle.

NICAISE, *riant.*

C'est plaisant.

Madame CLÉMENT.

Je l'emporterai.

M. CLÉMENT.

Je ne vous passerai pas celui-là : c'est bien assez que votre indocilité me rappelle....

Madame CLÉMENT.

Quoi! vous rappelle.... Que voulez-vous dire, visionnaire?

NICAISE, *riant.*

Visionnaire! en voilà un bon.

M. CLÉMENT.

J'ai toujours sur le cœur la décision favorable du Bailli sur le Procès que nous avons terminé avantageusement, grace à vos bons soins.

Madame CLÉMENT.

AIR : *Ma raison s'en va bon train*, &c.

Vous n'êtes qu'un vieux jaloux.

M. CLÉMENT.

Mais chez lui que fesiez-vous?

Madame CLÉMENT.

Le presser d'agir,
Ou le prévenir
Étoit la moindre chose:
Aurions-nous jamais sans cela
Pu gagner notre cause,
Lon la,
Pu gagner notre cause?

NICAISE, *à part.*

C'est malin, ça!

M. CLÉMENT.

Belle conclusion! un mari perd trop à faire ces sortes de gains-là. Morbleu! Madame Clément, laissez-moi dorénavant le soin de solliciter un Procès, et mêlez-vous de vous bien conduire.

NICAISE, *à part.*

Ben conduire!...

Madame CLÉMENT.

Et je ne vous arracherai pas les yeux!

M. CLÉMINT

M. CLÉMENT.

On ne peut vous dire un mot sans que....

Madame CLÉMENT.

Comment! sans que.... Une femme d'honneur que l'on attaque par cet endroit!

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, vous dites aussi des vérités trop dures.

Madame CLÉMENT.

Taisez-vous, sotte, et laissez-moi le dévisager.

M. CLÉMENT, *à part.*

C'est un diable. (*A Madame Clément.*) Je ne vous dis rien.

NICAISE, *à Madame Clément.*

Nous ne disons rien.

Madame CLÉMENT, *à M. Clément et à Nicaise.*

C'est votre plus court. (*A Angélique.*) Et vous, Mademoiselle, pour lui faire voir qu'il n'est qu'un sot, suivez-moi; je me charge de vous pourvoir. Le bel homme pour conduire un mariage ou une procédure! Ces magots-là sont trop heureux qu'une femme entendue soutienne leurs droits. (*Elle va pour sortir.*)

M. CLÉMENT, *à Angélique.*

Ma nicce.

Madame CLÉMENT, *à M. Clément.*

Qu'est-ce que vous lui voulez à votre niece?

M. CLÉMENT, *à Madame Clément.*

Je ne parle pas.

NICAISE, *à Madame Clément.*

Nous ne parlons pas.

Madame CLÉMENT.

Vous faites bien.

M. CLÉMENT, *à Angélique.*

Ma Niece, tâche de t'échapper.

(*Angélique fait signe qu'oui, et sort avec Madame Clément.*)

SCENE XII.

M. CLÉMENT, NICAISE.

M. CLÉMENT.

ELLE a fait sagement de s'en aller.

NICAISE.

Oui, car vous commenciez à avoir peur, M. Clément.

M. CLÉMENT.

Oh! que nenni.

AIR : *Des Proverbes*, &c.

Comme je veux, parbleu! je vous la mene,
Je ne suis pas de ces maris aisés.
Lorsque je parle, elle cede sans peine.

NICAISE.

C'est par maliç' qu'vous vous taisez.

M CLÉMENT.

Tu l'as dit, mon enfant.

NICAISE, *à part.*

Comme je me forme!

M. CLÉMENT.

Oh! ça, Nicaise, pour rompre les mesures de ma femme, il faut enlever Angélique, si tôt que tu la verras.

NICAISE.

Oui, l'enlever, c'est bien dit. N'vous mettez pas en peine, j'suis fort, moi.

M. CLÉMENT.

Il n'est pas question de l'emporter; mais de la déterminer à aller avec toi au plus prochain village, où j'irai vous joindre, pour vous marier ensemble.

NICAISE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands*, &c.

Oui; mais si Madame Clément
Nous démarioit.

M. CLÉMENT.

Pauvre ignorant!
Si l'on pouvoit rompre la chaîne
Que l'hymen nous fait contracter
J'aurois vingt fois rompu la mienne;
Car je suis bien las d'en porter.

Songe à ce que je t'ai dit, et n'y manque pas; car cette occasion ci perdue, je ne me mêlerois plus de rien.

NICAISE.

Tuchoux! que je suis trop fin pour y manquer! (*Il le reconduit.*) Bien obligé d'avance.

M. CLÉMENT.

Que fais-tu?

NICAISE.

J'vous r'conduis. Dame ! faut des soins ; ma maîtresse aime ça, et j'm'y accoutume.

(*M. Clément sort.*)

SCENE XIII.

NICAISE, *seul.*

JE vais donc l'épouser.

AIR : *Que j'aime mon cher Arlequin*, &c.

L'un le veut, l'autre ne l'veut pas,
Ah ! que c'est drôle !
En dépit de tous leurs débats,
Angélique de moi fait cas ;
En vérité, c'est drôle.
Je posséderai ses appas,
C'est encor' ben plus drôle.

Allons la chercher pour lui faire part de c'te bonne nouvelle-là... Mais il semble qu'elle me devine, Jarnigoi ! que les filles ont bon nez !

SCENE XIV.

ANGÉLIQUE, NICAISE.

ANGÉLIQUE, *croyant d'abord parler à M. Clément.*

JE me suis pourtant échappée, mon oncle ; je viens comme vous me l'avez dit.... *(A Nicaise.)* Il n'y est pas.

NICAISE.

Vraiment non ; mais me voilà, moi, c'est encore pis.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, Nicaise, êtes-vous plus raisonnable que tantôt ?

NICAISE.

Oh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes donc fâché de m'avoir offensée ?

NICAISE.

Oh ! pour ça, oui.

ANGÉLIQUE.

J'en suis charmée. Vous ne me prendrez plus la main de force ?

NICAISE.

Oh ! non : je serai doux, moi.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, pour vous faire voir que l'on gagne

tout par des soins et par la douceur, je vous permets à présent de me baiser la main.

NICAISE.

Oui-dà ! queuqu'niais.... Vous voulez m'attrapper ?

ANGÉLIQUE.

Non, vous le pouvez, vous dis-je.

NICAISE.

Je suis soumis, voyez-vous ? je n'donne pas là-dedans, moi !

ANGÉLIQUE.

Mais quand je vous assure....

NICAISE.

A d'autres ! J'n'en ferai rien. Oh ! j'suis un dégourdi à c't'heure, qui en sais long.

ANGÉLIQUE.

Je l'exige.

NICAISE.

Allons donc, allons donc, vous n'm'en r'vendrez pas. Oh ! j'sais ben me tirer d'affaire : quand j'vous dis que c'est inutile. Je ne suis pas fait d'hier, moi.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle patience il faut avoir !

NICAISE.

Il s'agit d'autre chose.

ANGÉLIQUE.

De quoi s'agit-il ?

NICAISE.

Devinez.

ANGÉLIQUE.

Oh ! je ne sais pas deviner,

NICAISE.

Quoi ! vous ne vous en doutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Non, je vous assure.

NICAISE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous m'impatientez.

NICAISE.

J'm'en vais vous l'dire.

AIR : *Vantez-vous-en*, &c.

Ah ! qu'vous allez être ben-aise !

ANGÉLIQUE.

Mais comment donc cela, Nicaise ?

NICAISE.

C'est que je vais vous enlever.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! m'enlever !

NICAISE.

Vous enlever.

ANGÉLIQUE.

C'est vouloir de moi vous priver.

NICAISE.

Ben loin d'ça, ne vous en déplaise:
Pour épouser c'est le tran, tran;
Vantez-vous-en !

ANGÉLIQUE.

J'aimerois mieux rester fille toute ma vie que de devenir femme par un tel moyen.

NICAISE, *voulant s'en aller.*

Là! me v'là pas mal de tous les côtés. Ma sœur m'avoit conseillé tout à r'bours, et à c' t'heure me v'là encore reculé par la volonté de votre oncle. Le diable l'emporte! Il avoit ben affaire de me dire que j'vous mene au prochain village, où il nous joindroit pour faire notre mariage.

ANGÉLIQUE, *l'appelant.*

Nicaise, Nicaise, écoutez donc. Dès que c'est un ordre de mon oncle, la chose devient différente : que ne dites-vous?

NICAISE, *revenant.*

Vous allez donc venir?

ANGÉLIQUE.

AIR : *Nanon dormoit,* &c.

Oui, oui, partons,
Puisqu'un oncle l'ordonne;
A ses raisons
La mienne s'abandonne.

NICAISE.

C'est bien dit, détalons.

ENSEMBLE.

Allons, allons,
Allons nous marier, allons.

(*Ils vont pour sortir.*)

NICAISE, *ramenant Angélique.*

A propos, ma future, je vous aime ben, moi.

ANGÉLIQUE.

J'en suis persuadée.

NICAISE.

Mais je pense une chose ; car j'suis devenu un garçon soigneux.

ANGÉLIQUE.

Dites-donc vîte ce que c'est.

NICAISE.

C'est que le jour va bentôt être nuit ; et, comme le serein pourroit vous incommoder, j'suis d'avis d'aller chercher quelque chose pour vous couvrir.

ANGÉLIQUE.

En voilà bien d'un autre.

AIR : *Au milieu du cours*, &c.

Pour d'autres instans
Gardez la délicaresse ;
Mais le tems nous presse,
Profitons du tems.

NICAISE.

Il faut que mon soin....

ANGÉLIQUE.

Vous êtes incorrigible ;
Un soin est nuisible
Donné sans besoin.

NICAISE.

Tout ça n'y fait rien.

ANGÉLIQUE.

Mais songez donc bien
Qu'un plus long entretien
Peut nous devenir contraire.

NICAISE.

Dans l'moment je r'vien.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous voulez donc me déplaire?

NICAISE.

Oh! laissez-moi faire,
C'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

C'est pour notre mal.

NICAISE.

Bon! bon! vous avez beau dire,
Vous dit' ça pour rire.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Le sot animal!

NICAISE.

C'est que j'suis poli.

ANGÉLIQUE, *à Nicaise.*

Quoi! vous balancez encore?
C'en est fait, pécore!
Je prends mon parti.

Vous ne voulez donc pas venir?

NICAISE.

J'en serois, pargué! ben fâché. J'm'en vais vous faire voir que j'sais ç'que c'est que d'avoir des soins. N'faut pas m'dire deux fois la même chose. Attendez-moi.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez que faire de revenir.

NICAISE.

Oh ! j'veux vous plaire par toutes sortes d'endroits... c'est çà qui s'appelle entendre à demi-mot.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, *seule.*

QU'IL est bête ! quel enchaînement d'imbécillités ! Cette derniere acheve de m'en dégoûter.

AIR : *Quand on parle de Lucifer,* &c.

Trop différer nuit en aimant,
Cette aventure le prouve.
Pour nous vaincre il est un moment
Que tout bas le cœur approuve :
Il faut l'saisir ; car rarement
Le moment perdu se retrouve.

Retournons au logis, et attendons de ma tante et de l'avenir ce qu'il me faut.

(*Elle veut sortir, et voit arriver Julien qu'elle écoute d'abord, sans le connoître.*)

SCENE XVI.

JULIEN, ANGÉLIQUE.

JULIEN.

AIR : *Il n'a pas pu*, &c.

PARGUÉ ! j'ai beau
Dessous l'ormeau
Attendr' Manzell' Nicole.
A présent je n'donn'rions pas ça
(*Faisant un signe dédaigneux qui signifie, je ne donnerois pas un zeste.*)
D'un' fille aussi trompeus' que ça,
Qui manque à sa,
Qui n'tient pas sa,
Qui manque à sa parole.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Voilà un garçon de bonne mine : il parle de Nicole.

JULIEN, *à part, en apercevant Angélique.*

Jarni ! la jolie enfant ! elle m'interdit.

(*A Angélique.*)

AIR : *Palsangué, M. le Curé*, &c.

Bell', peut-on, sans vous offenser,
Approcher de votre personne ?

ANGÉLIQUE, *à Julien.*

Très-volontiers.

JULIEN.

JULIEN.

Je n'ose m'avancer,
Sans qu' vot' volonté n'l'ordonne.

ANGÉLIQUE.

Qui êtes-vous ? que demandez-vous ?

JULIEN.

AIR : *Vive un bon luron*, &c.

Je suis un garçon
Que l'amour amene
Dans votre canton
Chercher quelqu'aubaine,
Bon,
La faritadondaine,
Gué !
La faritadondé.

Si celle que j'obtiendrai vous ressemble, je n'aurai pas de malheur.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien poli.

JULIEN.

Pas trop ; mais je sens que vous me feriez aimer la politesse, pour peu que cela vous plaise.

ANGÉLIQUE, *a part*.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir*, &c.

En secret j'aime à l'entendre.
(*A Julien.*)
Vous êtes trop complaisant.

JULIEN.

T'nez, si j'osois être tendre,
Ça s'roit bien mieux.

ANGÉLIQUE.

Doucement.

JULIEN.

Si ç'que j'vous dis vous chagreine,
Je vous cach'rai mon desir.

ANGÉLIQUE.

Il ne me fait pas de peine.

JULIEN.

Que ne vous fait-il plaisir?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Que Nicaise ou Julien ne lui ressemblent-ils?

JULIEN, *a part.*

Si Angélique étoit comme-ça.

ANGÉLIQUE, *à Julien.*

Il me semble qu'en arrivant vous parliez de Nicole.

JULIEN.

Ça est vrai. Est-ce que vous la connoissez?

ANGÉLIQUE.

Oui. (*A part.*) Il l'aime.

JULIEN.

Dites-moi un peu quelle espece de fille c'est, pour raison.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il l'aime, je n'en puis plus douter.

(A Julien.)

AIR : *Hélas ! maman, pardonnez, je vous prie*, &c.

Elle est aimable, amusante, sincere ;
A son esprit son cœur ne cede en rien :
Douce, sensée, en un mot faite pour plaire :
Qui la connoît, n'en peut dire assez de bien.

JULIEN.

Vous m'ravissez : on voit vot' caractere
Dans le portrait que vous faites du sien.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes trop obligeant.

JULIEN, *à part.*

Queu différence de c't'enfant-là à Nicole ! Tatiguenne ! le cœur me débat comme la pendule de not' paroisse.

ANGÉLIQUE.

Vous pensez à elle. Je n'ai pas besoin de vous demander si elle vous intéresse.

JULIEN, *a Angélique.*

J'm'en vais vous dire à quelle occasion je me plaignois d'elle.... Mais la voici.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Mon espoir n'a pas duré long tems.

SCENE XVII.

NICOLE, ANGÉLIQUE, JULIEN.

JULIEN, *à Nicole.*

AIR : *Nous autres bons Villageois*, &c.

PALSANGUÉ ! de d'puis tantôt,
Ça n'convient pas Manzell' Nicole,
De m'faire croquer l'marmot.

NICOLE.

Ce tête à tête vous console.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je n'me trompois pas.

JULIEN, *à Nicole.*

Sachez que si j'avons ç'bonneur,
Que c'est en tout bien, tout honneur.

NICOLE.

Que n'allez-vous, tout uniment,
Trouver Madame Clément?

Elle vous y conduira mieux que moi, M. Julien.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Lui, Julien!

JULIEN.

Je ne me soucie plus d'y aller à c't'heure.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je le voyois bien. Comment a-t-elle fait pour s'en emparer si-tôt ? Que je suis malheureuse !

AIR : *Je vois tout, je ne dis rien,* &c.

Un tour aussi cruel me pique.

NICOLE, *à Julien.*

D'Angélique soyez l'époux.

JULIEN.

Moi, d'Angélique, dites-vous ?
Oh ! je ne veux plus d'Angélique.

NICOLE, *à part.*

Je vois tout, je ne dis rien ;
Mais pour moi, tout va fort bien.

JULIEN.

J'ai à quoi m'en tenir.

NICOLE, *à part.*

Ce que je lui en ai dit tantôt aura sans doute opéré. Achevons.

(*A Julien.*)

AIR : *Comme v'là qu'est fait,* &c.

Mais quel objet vous en empêche ?

JULIEN.

Pargué ! vous d'vez vous en douter.
Si c't'objet-là n'étoit point r'vêche,
J's'rois trop heureux.

NICOLE.

C'est me flatter.
A-t-on si fort l'air d'une ingrate ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Hélas ! mon malheur est complet.

NICOLE, *à Julien.*

Oui, pour peu qu'un aveu vous flatte,
Vous serez bientôt satisfait.

ANGÉLIQUE, *à part.*

C'en est donc fait. *Bis.*

JULIEN, *à Nicole.*

AIR : *On vous en ratissera*, &c.

Je ne demand'rois pas mieux,
Car je suis fort amoureux.

NICOLE.

Allez, je vous suis propice;
Mon cœur vous couronnera.

JULIEN.

On vous en ratisse, tisse, tisse,
On vous en ratissera.

Tatiguenne ! il n'faut que vous en montrer. Comme vous y allez ! Vous en savez trop long pour moi.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'entends-je !

NICOLE, *à Julien.*

Quoi ! ce n'est donc pas à moi que s'adresse votre amour ?

JULIEN.

Nennin, nennin; ç'n'est pas pour vous que le four chauffe; c'est pour c'te belle enfant-là que je suis, morgué ! tout bouillant.

ANGÉLIQUE, *a part.*

Quel retour !

NICOLE, *à part.*

J'enrage ! Que je suis confuse !

ANGELIQUE, *a Julien.*

AIR : *Riez, riez donc*, &c.

Je n'osois l'espérer.

JULIEN.

Quand d'si bon cœur j'vous aime,
M'laiss'rez-vous soupirer ?

ANGÉLIQUE.

Je soupire moi-même,

JULIEN, *à Nicole.*

Et riez, riez donc.

NICOLE, *a part.*

Mon chagrin est extrême.

JULIEN.

Et riez, riez donc.
Pargué ! l'tour est bon.

ANGÉLIQUE, à *Julien.*

Ne l'affligez pas.

JULIEN.

Oh ! t'nez, ma charmante petite Reine, c'est que toute peine vaut salaire... Ce qu'elle m'a dit de son amie....

NICOLE.

Oh ! nous verrons ; mon frere a déja l'agrément d'une partie de sa famille.

JULIEN.

Votre frere ! Tatiguenne ! qu'il ne se frotte pas à moi non plus qu'a des orties ; car j'vous ly f'rois venir des ampoulles sur la face qui ne s'en iroient pas si-tôt, j'vous en avertis.

ANGÉLIQUE, *à Nicole.*

Vous n'avez rien à craindre.

SCENE XVIII.

NICAISE, *apportant un tapis ;* ANGÉLIQUE, NICOLE, JULIEN.

NICAISE, *à Angélique, voulant lui donner le tapis.*

ALLONS vîte, dépêchons ; t'nez, mettez ça. J'n'ai pas été long-tems, comme vous voyez.

JULIEN.

Quoi qu'c'est donc que c't'olibrius-là ? Tatigué ! qu'il a l'air dégourdi !

NICAISE, *à Julien.*

Vous me connoissez donc ?... (*A Nicole.*) Ma sœur, j'my suis pris ben adroitement, au moins.

NICOLE.

Tais-toi, nigaud !

JULIEN, *à Nicole.*

C'est donc là ce frere ? Quel avaleux de pois gris !

NICAISE, *à Angélique, lui offrant encore le tapis.*

Allons, mettez donc ça, et puis partons.

JULIEN, *à Nicaise.*

Quoi! partons?

ANGÉLIQUE, *à Nicaise.*

AIR : *L'enfant malin*, &c.

Quand de son nid
Le coucou se sépare,
Un moineau qui s'en empare
En fait son profit.
Quoique l'autre fasse,
Il perd sa place;
Un amant absent
En éprouve autant.

NICAISE.

Allons, allons, vous nous conterez-ça en chemin. Est-ce qu'il vient avec nous, lui?

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment.

NICAISE.

Tant mieux, tant mieux; nous n'aurons pas peur.

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez à présent vous dispenser de venir.

NICAISE.

Hé! pardi! ç'rila ne seroit pas mauvais. Est-ce que vous pouvez vous marier sans moi, donc?

JULIEN.

Par la tatigueune! que voilà un fin merle!

NICAISE.

J'savons ça ; mais quoi donc qu'nous attendons pour nous en aller ? (*Julien et Angélique éclatent de rire.*)

NICAISE.

Ils me font rire aussi.

NICOLE.

Ris donc, grand niais ; on se mocque de toi, et l'on fait bien.

AIR : *A la façon de Barbari*, &c.

Enfin ta sottise a produit
Leur bonheur et ma honte ;
Au logis retournons sans bruit.

NICAISE.

Ce n'est pas là mon compte ;
De son cœur elle m'a fait don.

JULIEN.

La faridondaine, la faridondon.

NIGAISE.

Et j'm'en vais être son mari.

ANGÉLIQUE.

Béribi ;
A la façon de barbari
Mon ami.

NICOLE, *à Nicaise.*

Quand je t'avois dit, butord ! de prévenir ton rival.

NICAISE.

Rival ! C'est donc ça qu'est un rival ? Ah ! voyons

donc que je le voie pour voir. (*Il se hausse.*) Je suis quasiment presque aussi grand qu'lui.

JULIEN, *à Angélique.*

Il se leve sur ses argots comme un coq d'inde. Pargué ! j'suis d'avis qu'il soit des nôtres. C'te figure-là divertira les gens d'la nece. Qu'en dites-vous, ma chere future ?

NICAISE, *à Angélique.*

Sa future ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

NICAISE.

Tout de bon ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

NICAISE.

Allons donc, allons donc ; vous badinez. Quoi ! vraiment ?

ANGÉLIQUE.

Oui, oui, oui, et encore une fois oui.

NICAISE.

Oh ! mais, moi, j'me fâcherai, au moins.

JULIEN.

La, la, méchant, ne vous emportez pas.

ANGÉLIQUE, *à Nicaise.*

AIR : *Gentille Pélerine*, &c.

Qu'en ma faveur, Nicaise,
Votre courroux s'apaise.

NICOLE, *à Angélique.*

Vous pouvez à votre aise
Railler ce nigaud-là.

ANGÉLIQUE, *à Nicaise.*

Fuyez le mariage.

JULIEN.

Oui ; car il y f'roit, j'gage,
Un vilain personnage

NICAISE, *à Angélique.*

Oui dà, demanzell' oui dà.
Hé! ben dans l'moment votre oncle le saura,
La.

Et vous aurez froid si vous voulez ; vous n'aurez pas ce tapis-là, toujours J'm'envais le remporter. Ce grand escogrife-là n'a qu'à vous t'nir chaud, s'i veut, entendez-vous? Ça vous apprendra à vivre. Nous allons voir. (*Il sort en murmurant.*)

SCENE XIX.

ANGÉLIQUE, JULIEN, NICOLE.

NICOLE.

Je suis au désespoir : je ne vous reverrai de ma vie ni l'un, ni l'autre, et je vais vous rendre le service de vous envoyer M. Clément.

(*Elle sort.*)

SCENE XX.

SCENE XX.

ANGÉLIQUE, JULIEN.

JULIEN, *à Nicole qui s'en va.*

N'Y a ni M. Clément, ni Madame Clément qui tienne : ne vous donnez pas cette peine-là ; qu'ils gardent leur niece.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il ne sait pas que je suis Angélique. Quel bonheur d'être aimée d'avance de l'époux qui nous est destiné ! Jouissons un moment de son erreur.

JULIEN, *à Angélique.*

AIR : *Le joli, belle Meuniere, &c.*

De ce pas, allons, ma chere,
Trouver vos parens.
ANGÉLIQUE.
Mais de votre amour sincere
Quels sont les garans ?
Vous attendez d'Angélique
Le sort le plus doux.
JULIEN.
A moins d'un sortilég' magique,
Rien n'me plaira qu'vous.
ANGÉLIQUE.

Mais quand vous la connoîtrez, vous l'aimerez autant que moi.

JULIEN.

AIR : *Contre-danse de la Fontaine de Jouvence.*

Non, je n'aimerai jamais que vous.
Qu'un pareil aveu pour mon cœur seroit doux!

ANGÉLIQUE.

Non, je n'aimerai jamais que vous.

JULIEN.

Des amans, je suis le plus heureux de tous.
Si vous ne faites jamais de partage,
Vous regnerez seule au fond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Si votre feu pour moi n'est point volage,
Soyez certain d'être toujours vainqueur.

ENSEMBLE.

Non, je n'aimerai jamais que vous.
Qu'un pareil aveu doit faire de jaloux!
Non, je n'aimerai jamais que vous:
Nous allons jouir du dessin le plus doux.

JULIEN.

Un beau lien,
Tel que le mien,
M'est bien plus cher qu'une couronne.

ANGÉLIQUE.

Ni les honneurs,
Ni les grandeurs,
Ne valent nos vives ardeurs.

JULIEN.

Je le crois.

ANGÉLIQUE.

Je le vois.

JULIEN.

Tout me le dit.

ANGELIQUE.

Tout le prédit.

JULIEN.

J'en fais serment.

ANGÉLIQUE.

J'en fais autant.

L'Amour me donne
Un doux pressentiment.

JULIEN.

Un beau lien,
Tel que le mien,
M'est bien plus cher qu'une couronne.

ANGÉLIQUE.

Ni les honneurs,
Ni les grandeurs,
Ne valent nos vives ardeurs.

ENSEMBLE.

Non, je n'aimerai jamais que vous, &c.

ANGÈLIQUE.

Je vais de ce pas vous présenter à ceux dont je dépends. (*Ils vont pour sortir, et en sont empêchés par les survenans.*)

SCENE XXI et derniere.

M. CLÉMENT, Madame CLÉMENT, NICAISE, ANGÉLIQUE, JULIEN.

JULIEN, *à Angélique.*

J'ARNONCE ! v'là Madame Clément qui arrive ici bien mal à propos.

NICAISE, *à M. Clément.*

T'nez, voyez, le voilà.

M. CLÉMENT.

Je te dis que tu es un sot. Je ne veux point bannir la paix de mon ménage, en te rendant toi-même fort à plaindre. Laisse-moi tranquille ; il falloit faire ce que je t'avois conseillé.

NICAISE.

Hé! ben, demain, si vous voulez.

M. CLÉMENT.

Il n'est plus tems.

Madame CLÉMENT, *à Julien.*

Hé ! bien, mon pauvre Julien, vous voilà arrivé.

JULIEN, *froidement.*

Oui, Madame Clément, arrivé comme vous dites. J'suis vot' serviteur.

Madame CLÉMENT, *à part.*

Ouais ! quelle froideur ! Que signifie donc un accueil pareil ?

(*A Angélique.*)

AIR : *Du Confiteor.*

Pourquoi m'aborde-t-on ainsi?
Répondez-moi, Mademoiselle.
Est ce vous qui causez ceci?

JULIEN.

Oui, Madame Clément, c'est elle.
Vot' nièce peut garder sa foi.

NICAISE.

Oh! j'savois ben qu'el' n'aimoit qu'moi.

M. CLÉMENT.

Vous voyez, ma femme, qu'on peut maintenant vous représenter que vos soins ...

Madame CLÉMENT.

Me représenter. Voilà qui est bien, Monsieur mon époux, mais si après ce tour-là elle paroît à mes yeux...

JULIEN, *à Madame Clément.*

Hé! pasargué! qu'est qu'ça vous fait? Vous ne me ferez peut être pas prendre votre niece malgré moi?

Madame CLÉMENT.

Vous la croyez donc bien peu aimable?

JULIEN.

Je ne sais ce qu'elle est, mais je n'en voudrois pas, quand ce seroit une Reine.

M. CLÉMENT.

Il a raison, chacun est libre.

NICAISE, *sautant.*

Je n'aurai pas perdu pour attendre, vantez!

Madame CLÉMENT.

AIR : *Ma petite cher' mere*, &c.

Mais sachons donc....

JULIEN.

Bernique!
J'aime c't'objet charmant.

NICAISE, *à Angélique.*

Ça! Manzell' Angélique....

JULIEN, *étonné.*

Angélique!

ANGÉLIQUE.

Oui, vraiment.

JULIEN, *à Madame Clément.*

Ma p'tit' maman,
Madam' Clément,
(*A M. Clément.*)
Monsieur Clément,
(*A Angélique.*)
Je n'sais qu'eu caress' vous faire,
Ma chere;
Mais t'nez, v'là qu'est charmant.

Madame CLÉMENT, *à Julien.*

Mettez-nous donc au fait.

JULIEN.

J'vous conterons tout ça chez vous, notre bonne chere tante.... (*A Angélique.*) C'étoit donc pour me faire bonne bouche que vous ne me disiez pas votre nom.

ANGÉLIQUE.

Etes-vous fâché de l'aventure?

JULIEN.

Au contraire, ça me charme. Vous savez redoubler le plaisir, mais vous n'aurez pas affaire à un ingrat: laissez-moi faire.

NICAISE.

Mais, mais, queu diantre! est-ce qu'on se mocque de moi, donc?

Madame CLÉMENT.

Allons, mes enfans, tout sera bientôt préparé pour terminer votre bonheur.

M. CLÉMENT.

J'y consens volontiers.

NICAISE.

Mais, mais, je crois que c'est tout de bon?

M. CLÉMENT.

Viens, mon pauvre Nicaise, tu seras du festin.

NICAISE.

Oh! je n'ai pas faim, moi.

JULIEN.

Eh! venez toujours, gros papa; l'appetit vient en mangeant, et puis ça vous dissipera.

NICAISE.

Y aura-t-il des violons?

JULIEN.

Sans doute.

NICAISE.

Hé! ben, c'est bon. J'aime encore mieux danser que de me marier, moi; car je n'ai pas appris le mariage comme la danse. Oh! que j'vais ben m'réjouir!

ANGÉLIQUE et JULIEN.

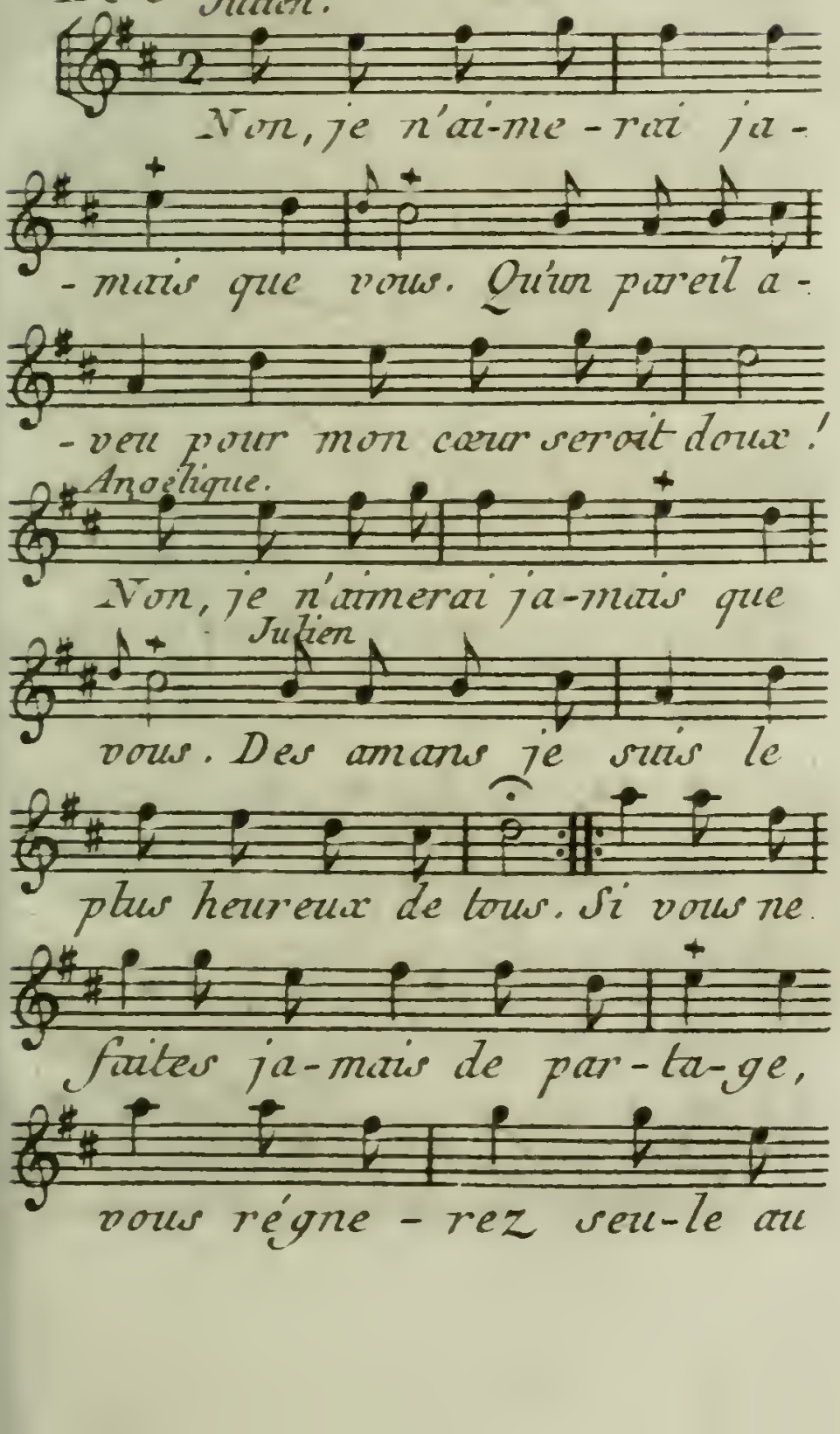
AIR : *C'est Mademoiselle Manon*, &c. Fanfare.

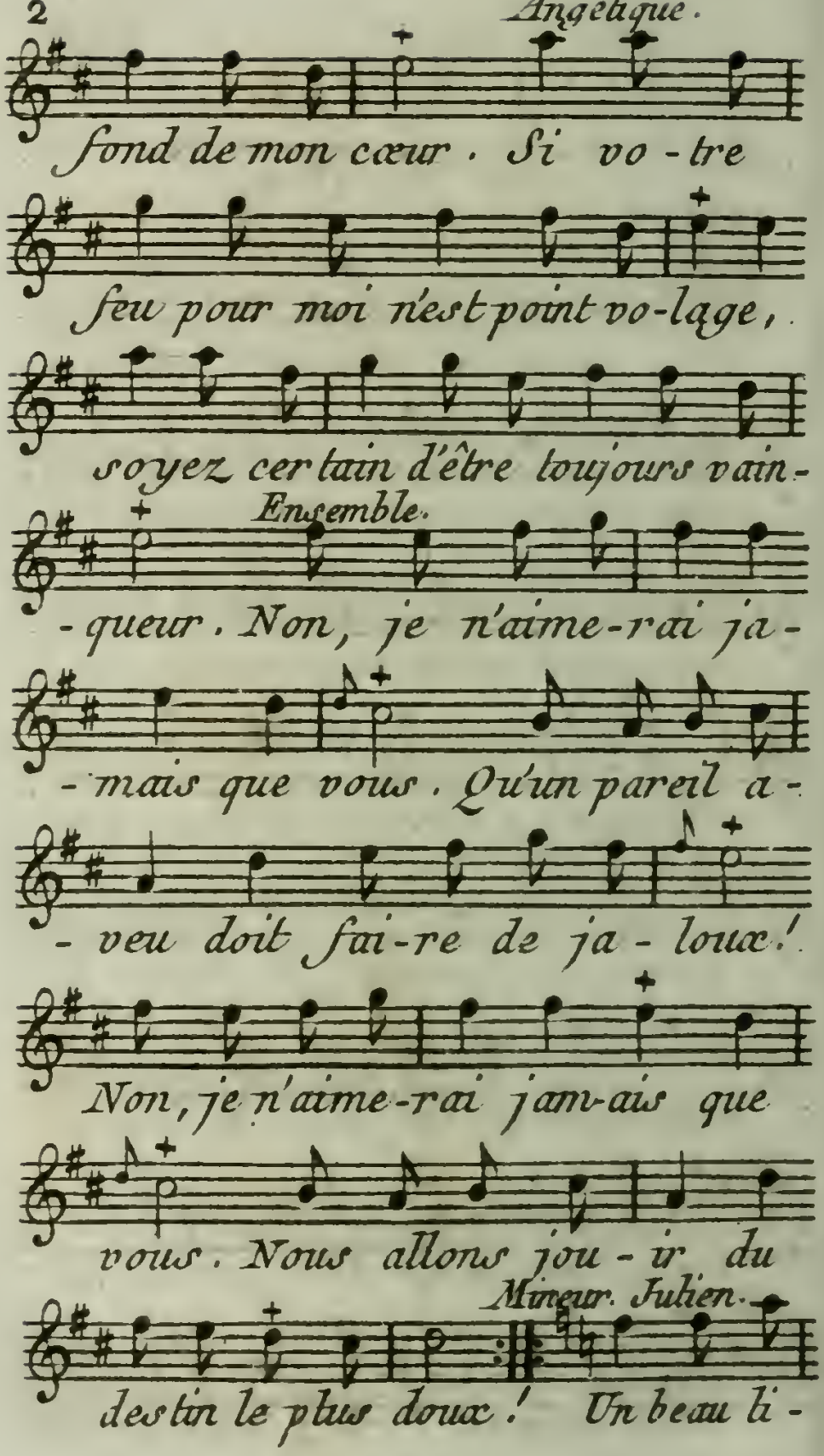
Jurons-nous en ce jour
Le plus constant amour :
Sans ses charmans bienfaits
Est-il des plaisirs parfaits ?
Par le sincere retour,
A ce Dieu l'on fait sa cour.
Jurons-nous en ce jour
Le plus constant amour !
Sans ses charmans bienfaits
Est-il des plaisirs parfaits ?

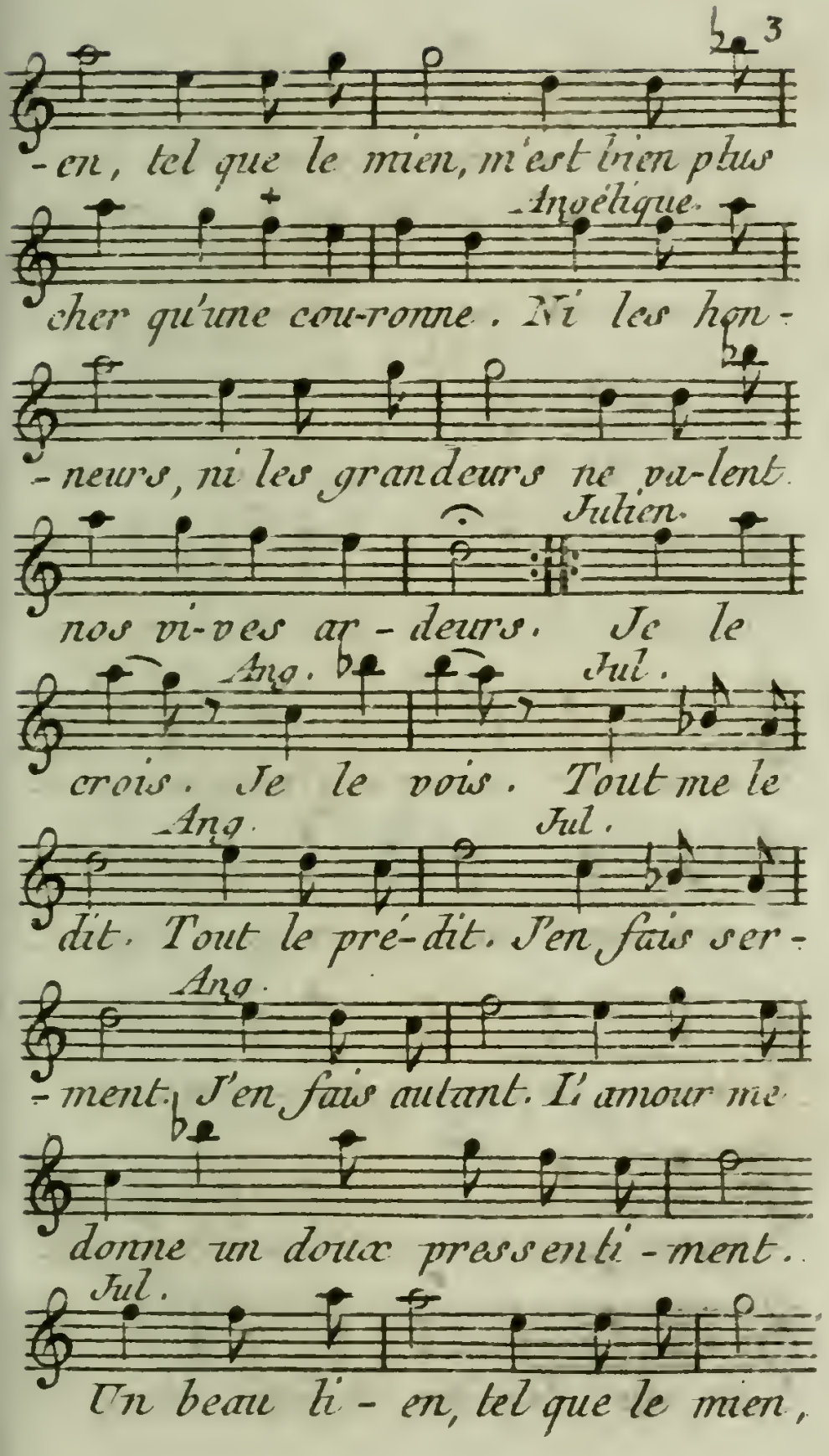
FIN.

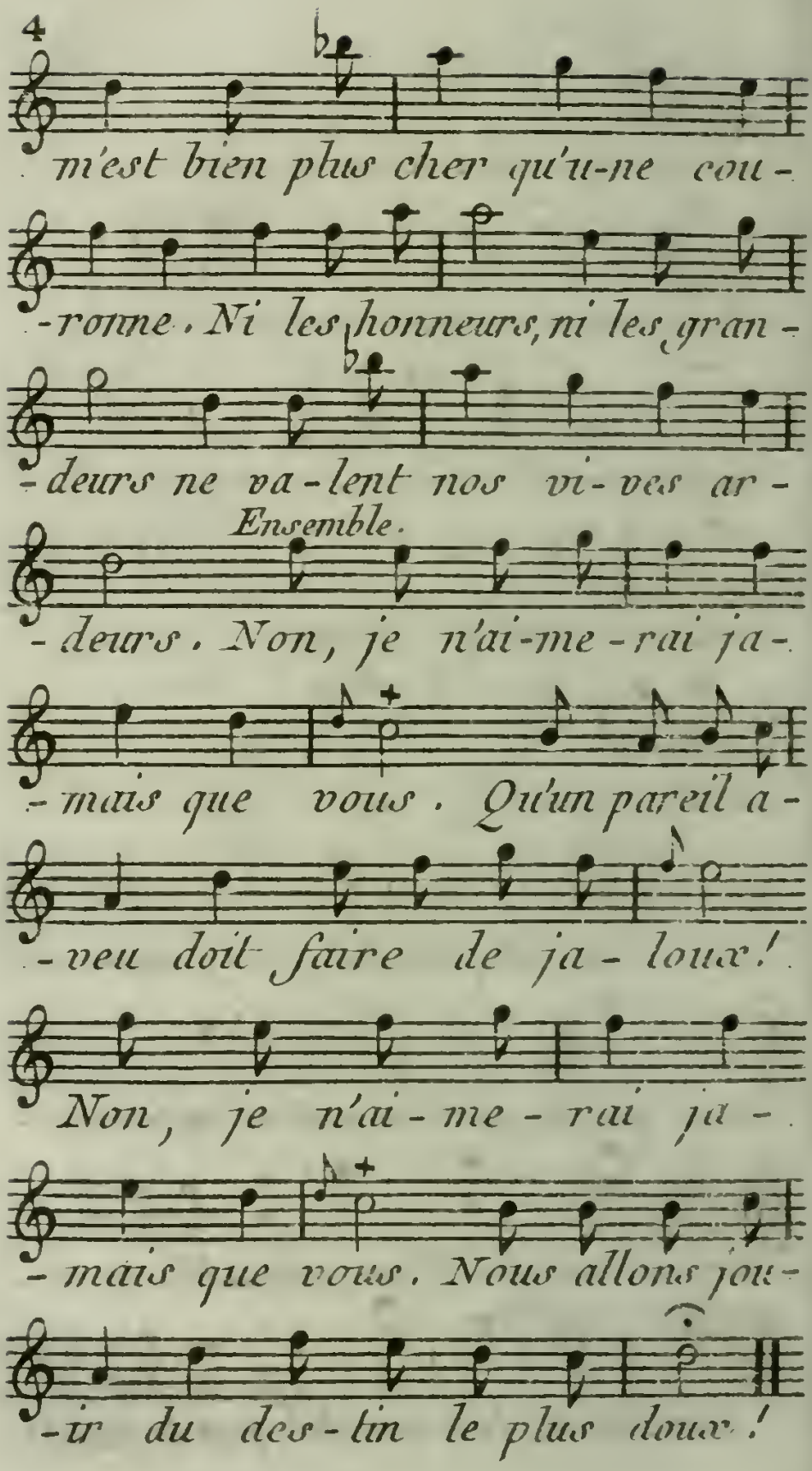
AIR DÉTACHÉ
de Nicaise.

DUO. Julien.




Angélique.
fond de mon cœur. Si vo-tre
feu pour moi n'est point vo-lage,
soyez certain d'être toujours vain-
Ensemble.
-queur. Non, je n'aime-rai ja-
-mais que vous. Qu'un pareil a-
-veu doit fai-re de ja-loux!
Non, je n'aime-rai jam-ais que
vous. Nous allons jou-ir du
Monsieur Julien.
destin le plus doux! Un beau li-


3
-en, tel que le mien, m'est bien plus
Angélique.
cher qu'une cou-ronne. Ni les hon-
-neurs, ni les grandeurs ne va-lent
Julien.
nos vi-ves ar-deurs. Je le
Ang.
Jul.
crois. Je le vois. Tout me le
Ang.
Jul.
dit. Tout le pré-dit. J'en fais ser-
Ang.
-ment. J'en fais autant. L'amour me
donne un doux pressenti-ment.
Jul.
Un beau li-en, tel que le mien,


m'est bien plus cher qu'u-ne cou-
-ronne. Ni les honneurs, ni les gran-
-deurs ne va-lent nos vi-ves ar-
Ensemble.
-deurs. Non, je n'ai-me-rai ja-
-mais que vous. Qu'un pareil a-
-veu doit faire de ja-loux!
Non, je n'ai-me-rai ja-
-mais que vous. Nous allons jou-
-ir du des-tin le plus doux!

LES

RACCOLEURS,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DES RACCOLEURS.

TOUPET, garçon Perruquier, Gascon, a demandé en mariage Javotte, fille de Madame Saumon, qui vend du poisson dans l'un des marchés de Paris; mais il ne cherche à épouser Javotte que parce qu'elle aura une bonne dot, car il ne l'aime pas et il méprise même son ton poissard. Javotte, de son côté, n'aime pas davantage Toupet. Elle lui préfere un M. de la Brêche, Sergent d'Infanterie, qui lui fait la cour, à l'insu de Madame Saumon. Voulant empêcher que Toupet n'épouse Javotte, Joli-Bois, la Ramée et Sans-Regret, soldats du même Régiment que M. de la Brêche, imaginent d'engager ce frater; et, pour y parvenir, ils l'invitent à boire avec eux, ainsi que Javotte, sa jeune sœur Tonton et Marie-Jeanne, niece de Madame Saumon. Joli-Bois se déguise en Mar-

chand de billets de lotterie ; et, sous prétexte d'en vendre un en société aux soldats et aux poissardes, qui disent ne savoir point écrire, il fait signer un papier blanc à Toupet, afin d'avoir le nom d'une des personnes de la société. Toupet ne se défie point de cette formalité, qu'il croit une précaution nécessaire, et bientôt le blanc-seing se trouve rempli de son engagement. Tout le monde se moque de lui ensuite ; et il se répand en invectives contre les poissardes, sans en excepter Madame Saumon, qui arrive, et qui, l'entendant, l'accable, à son tour, d'injures, et ne veut plus de lui pour gendre. Elle a appris que M. de la Brêche aime Javotte et qu'il en est aimé, et elle a même à ce Sergent l'obligation d'être sortie saine et sauve d'une querelle que lui ont faite des femmes du marché, des mains desquelles il l'a retirée en la préservant de leurs coups. Pour l'en récompenser, elle lui donne Javotte ; et Toupet, à qui le Sergent veut rendre son engagement, le refuse, et se détermine à joindre le Régiment, puisqu'il n'a pu avoir la fille et l'argent de Madame Saumon.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES RACCOLEURS.

« Cette Piece, dont tous les personnages s'expriment en langage poissard, excepté Toupet qui parle Gascon, est très-plaisante, dit des Boulmiers dans son *Histoire du Théatre de l'Opéra-Comique*. On peut pardonner à Vadé la bassesse du sujet, en faveur de la grande vérité avec laquelle elle est écrite. Elle eut beaucoup de succès, et est encore revue avec plaisir. »

« C'est le pendant de *Jérôme et Fanchonnette*, observe l'Auteur du *Mercure de France*, du mois d'Avril 1756, en parlant des *Raccoleurs*. Vadé y a épuisé toute l'éloquence des halles. Il a été jusqu'à la profusion. Un peu plus de sobriété dans le jargon poissard, dont le grand nombre des Spectateurs perd tout au

moins la moitié, faute d'en posséder les finesses comme lui, auroit rendu cet acte encore plus amusant. On auroit souvent besoin d'un Dictionnaire pour l'entendre. La continuité de ce langage fatigue d'autant plus, qu'il est en même-tems dans la bouche de quatre harengeres, qui ont exactement les mêmes tons et les mêmes gestes. La Piece est d'ailleurs bien faite pour le genre, et taillée pour réussir à ce Théatre. Parmi plusieurs scenes plaisantes, la meilleure nous a paru celle de la dispute académique qui s'éleve entre deux soldats, dont l'un est ivre... Le sieur Bouret, qui rend si bien le rôle de Nicaise, dans la Piece de ce nom, ne joue pas celui du soldat ivre, dans celle-ci, avec moins de vérité. »

LES RACCOLEURS,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR VADÉ;

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra Comique, à la Foire Saint-Germain, le 11 *Mars* 1756.

PERSONNAGES.

Madame SAUMON, Marchande de Poisson.

JAVOTTE, sa fille.

TONTON, petite sœur de Javotte.

MARIE-JEANNE, niece de Madame Saumon.

M. DE LA BRÊCHE, Sergent d'Infanterie et amant de Javotte.

TOUPET, Gascon, et garçon Frater, rival de M. de la Brêche.

LA RAMÉE, JOLI-BOIS, } Soldats.

SANS-REGRET, Soldat ivre.

UN GARÇON DU CABARET DE Madame PIQUETTE.

La Scene est à Paris, dans une Place publique, à la porte d'un cabaret.

LES RACCOLEURS, OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

TOUPET, *seul.*

L'OPULENCÉ n'est pas toujours lé côté par où vrillent les vourgeois dé mon billage.

AIR : *Du Prévôt des Marchands*, &c.

Mais l'industérie est un fond
Qui du rebénu mé répond :
Dé mon adresse jé profite,
Et j'en profite utilément,
Pour épouser une pétite
Qui m'aime médiocrément.

Jé l'aime fort pu aussi, elle est mal élévée : je méprise même assez la merc, quoique famuse Marchande dé Poisson. Cé sont dé périte gens mais il y a dé l'argent dans la maison, pu m'importe lé résté. Bibe les enfans dé mon climat, pour damer lé pion à ces

paubres pétits Parisiens ! Allons, puisque j'ai lé bent en pouppe,

Bogue la galere,
Lanlere, lanlere....

Ah ! boici la friponne en question.

SCENE II.

JAVOTTE, TOUPET.

TOUPET.

BENEZ, mon aimable.

JAVOTTE.

J'n'ai pas d'tems tà perde, Monsieu.

TOUPET.

La rencontre est trop faboravlé pour moi; un pétis mot.

JAVOTTE.

J'vous conseille de m'laisser zaller; on m'attend cheux nous, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Jé bous accompagnérai, et chémin fésant jé beux m'exprimer par les açens lés plus doux.

JAVOTTE.

Allez, belle figure propre à faire du sain-doux; si vous n'battez pas l'briquet mieux qu'ça, l'amadoue n'prendra pas; j'vous en avartis.

TOUPET.

AIR : *Lui m'aimer ! je n'donn' pas là-d'dans*, &c.

Au point où nous en somm's tous deux !....

JAVOTTE.

A queu point donc zest-ç'que j'en sommes ?

TOUPET.

L'hymen mé rendra par ses nœuds
Vientôt lé plus hurux dés hommes ;
Car botre maman, qué jé croi....

JAVOTTE.

Que j'croi ! Dites putôt que j'doute.

TOUPET.

Jé bois qué j'aurai botre foi.

JAVOTTE.

Et moi, j'voi,
Que Monsieu n'y voit goutte.

TOUPET.

Mais, écoutez donc, mon pétit cur.

JAVOTTE.

Quoi qu'c'est qu'vot' p'tit cœur ? Mais voyez donc ç'magot zéchappé de d'ssus la tabatiere du gros Thomas !.... Son p'tit cœur !

TOUPET.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour*, &c.

Quel mal bous fais-je, à botre abis ?

JAVOTTE.

N'me touchez pas ; t'nez j'suis peureuse.

TOUPET.

Mais bous abez tort, car jé suis
Portur d'une figure huruse.

JAVOTTE.

Ah ! oui, fort zheureuse, et si zheureuse qu'ma mere f'roit ben de vous pende à sa boutique zen magniere d'enseigne : zun merlan comm' vous s'verroit d'loin ; ça ly port'roit bonheur, ça y attireroit des pratiques.

TOUPET.

Né vadinez pas ; sans banité jé pense être d'une structute ...

JAVOTTE.

Oui, zil est ben campé, tavec ses deux jambes de flûte zà l'ognon. Adieu, bijou d'la foire Saint-Ovide... Oh ! j't'épouse, tu n'as qu'à v'nir : va, pain mollet d'la derniere fournée.

(*Elle s'en va, et parle bas à la Ramée, qu'elle rencontre au fond du théatre.*)

SCENE III.

TOUPET, *seul.*

Mons dé la Vrêché, Sergent dés pétits corps, lui tient, sans doute, en cervéllé ; mais jé présumé baloir miux abec rien que lui abec quelqué chosé. J'en ai fait accroire là-dessus à la mere : un air d possession en impose.

SCENE IV.

LA RAMÉE, TOUPET.

LA RAMÉE.

AIR : *C'est dans la rue de la Mortellerie*, &c.

SERVITEUR zà Monsieu Toupet.

TOUPET.

Ah ! mon ami, botre balet.

LA RAMÉE.

He ! ben, vot' mariage est donc fait ?

TOUPET.

Tout dé bon ?

LA RAMÉE.

J'vous l'annonce,
Car mon Sergent zy r'nonce.

TOUPET.

Capédébious ! il fait prudemment ; il n'est pas fait pour entrer abec moi en ribalité, et d'aillurs ma profession est conbenavle....

LA RAMÉE.

C'est ç'que j'y ai dit. Mais parlez-moi de r'bignoler des cheveux comme vous faites : c'est ça qu'est du prope, quant zà ç'qu'est d'la vacation ; car vous êtes des bons pour la colure, Monsieu Toupet, zhem ?

TOUPET.

AIR : *Savez-vous bien, jeune tendron !* &c.

Sans contrédit, oui, mais, mon cher,
Mon genre est plutôt la lancette.

LA RAMÉE.

C'est donc comm' qui diroit Frater ?
Pour l'Régiment queu bonne emplette !
En cas....

TOUPET.

Point, point.

LA RAMÉE.

Vous avez tort.
Savez-vous ben qu'vous seriez d'abord
Garçon Major,
Presque Major,
Et p't'être ben Chirurgien-Major.

Il est vrai qu'y faudroit commencer par zapprendre un p'tit brin l'exercice ; mais ça n'vous coût'roit gueres ; car vous êtes fait.... (*A part.*) Ah ! fait à plaindre.

TOUPET.

Non : j'aimé miux mé fiquécer à Paris.

LA RAMÉE

Au bout d'tout ça, vous avez raison ; et pis chacun za son goût. Pour moi, j'vous trouve du mien. Ben des gens seroient ben aises d'vous avoir, t'au moins.

TOUPET, *à part.*

J'aimé cé garçon. (*Haut.*) Hé ! donc, bous boyez

qué la pétite Jabotte séroit dans son tort dé valancer ; elle est sans doute moins rétibe aux ordrés dé sa méré.

LA RAMÉE.

Bon, c'est la douceur même ; ça n'a non pus d'volonté, ni d'entêtement.... (*A part.*) qu'une mule.

TOUPET.

AIR : *Je reviendrai demain au soir*, &c.

Si jé n'ai pas veaucoup d'argent,
Au moins j'ai du talent,
Et jé pense lur faire honnur.

LA RAMÉE, *à part.*

Oh ! comm' t'es dans l'erreur!

V'là tun p'tit chien d'carabin qu'est ben glorieux toujour ; six ans d'service seroient pour lui zeune bonne école.

TOUPET.

Qué dités-bous ?

LA RAMÉE.

Oh ! j'dis qu'all' s'roit zavec vous t'en bonne école.

TOUPET, *à part.*

Il a du jugément.

LA RAMÉE.

Et t'nez, rien qu'à vous voir, zon vous prendroit pour zeun esprit, zà cause de votre air revenant, zen vérité. J'ai fait zavertir Madame Saumon, vot' bell'-mere future, de venir pour l'y dire qu'vote rival baise les mains à sa fille.

TOUPET.

Comment! lui vaise lés mains?

LA RAMÉE.

Oui, y décampe, ça s'entend.

TOUPET, *riant.*

Ah! ah! j'y suis mainténant.

LA RAMÉE.

Ah! vous êtes malin, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Quelquéfois. Sans adiu, l'ami; bous êtes un von enfant; jé bous beux du vien. Jé m'en bas en billé ordonner dé la pétité centaurée. (*Il fait quelque pas pour sortir.*)

LA RAMÉE.

Un homme zaffairé comm' vous est toujoux t'en l'air comm' un volant. (*A part.*) Prends garde de tomber sur ma raquette, toujoux; car je t'enverrois t'eun peu loin.

TOUPET, *revenant.*

AIR: *Adieu, mon cher la Tulippe*, &c.

Lé Sergent, jé l'imagine,
M'en boudra.

LA RAMÉE.

Le bon michè!

TOUPET, *sortant.*

Mais enfin, j'en suis fâché.

LA RAMÉE.

Ah! faut pas qu'ça vous chagrine....

SCENE V.

LA RAMÉE, *seul. Suite de l'air.*

T'As ben l'air d'avoir la mine
D'être queuqu'jour
En pension dans un four.

Oh ! comm' j'vas parler pour toi ! Va, Monsieu Bistouri, n't'embarrasse pas.

SCENE VI.

Madame SAUMON, LA RAMÉE.

Madame SAUMON.

ON m'a dit comm'ça qu'un Monsieu m'demande : où c'qu'y zest donc ç'Monsieu ? J'n'en vois non pus que d'sus ma main.... Parlez donc, la Ramée, est-ce-ti vous qui pernez ç'te prétesse-là ?

LA RAMÉE.

Oui, la maman, c'est moi : la paix, t'espliquons-nous bellement. T'nez, la mere Saumon, vous avez tort de n'pas donner Manezelle Javotte, vot'e fille, à Monsieu d'la Brêche, not'e Sargent : c'est zeun brave homme, quand j'vous l'dis.

Madame SAUMON.

Quand j'vous dis t'et quand j'vous douze, moi, qu'vot'e Sargent n'y touchera pas, t'entendez-vous? Pargué! j'vous trouve zencore ben cocasse de m'déranger d'ma marchandise pour si peu.

AIR : *De Manon Giroux*, &c.

Je réservons not'e fille
Pour Monsieu Toupet.
Ça fait zeun garçon d famille,
Q'est ben mieux son fait.
Y s'distingu' dans la perruque,
En charge y sera.

LA RAMÉE.

J'aimerions mieux l'voir sans nuque
Que de souffrir ça.

Madame SAUMON.

Non, Monsieu l'beau conseilleux d'bal, j'n'voulons pas de ç'te charge-là; j'voulons t'eune charge en rapport, comme qui diroit pérutier, et zen boutique zencore.

LA RAMÉE.

AIR : *Cela me fait souffrir*, &c.

Quand mêm' ça s'roit, est ç'que c't'état
Vaut seulement sti-là d'Soldat?
L'un, tranquille dans son ouvrage,
Rase, sans craindre les péris;

Et

Et nous, au mitan du tapage,
J'faisons la barbe aux ennemis.

Y a d'l'honneur dans not'e métier.

Madame SAUMON.

Et zoù ç'qu'est l'profit ?.... Zen un mot, comme zen cent, je n'voulons pas d'Officier d'épée : ça coupe trop. Vot'e Sargent zest zun vivant qui za l'fil : ça mange trop, je n'voulons pas d'ça.

SCÈNE VII.

TONTON, Madame SAUMON, LA RAMÉE.

TONTON, *appelant.*

MA mere !

Madame SAUMON, *à la Ramée.*

Dites-z'i ben ça, zentendez-vous, la Ramée.

TONTON, *criant.*

Ma mere ! eh ! ma mere !

Madame SAUMON, *de même.*

Hé ! ben, zaprès, piaillarde?

TONTON.

T'nez, v'là t'encore Monsieu d'la Brêche qu'est cheux nous, qui zendort ma grand' sœur Javotte.

Madame SAUMON.

Ah ! le ch'napan ! c'est donc pour me t'nir le bec dans l'iau, qu'y m'envoie comm'ça des émispheres ?

LA RAMÉE, *riant.*

AIR : *Sur M. de Catinat*, &c.

Quoi donc ! vous avez l'air d'un queuqu'zun qu'est piqué ?

Madame SAUMON.

J'ai l'air de ç'que j'ai l'air, diab' d'invalid' manqué !
J'm'en vas les sabouler ; tu n'es qu'un zaffronteux,
Et ton Monsieu la Brêch' me l'paîra pour vous deux.

LA RAMÉE, *la retenant.*

La maman de Guieu, eh ! mais écoutez donc.

Madame SAUMON.

N'me retiens pas, crais-moi ; car j'c'mencerois par t'ac'moder la figure comme du jacques sanguin !

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LA RAMÉE, TONTON.

LA RAMÉE.

QUEUE tempête donc que ç'te femme-là !

TONTON.

C'est ben fait zaussi.

LA RAMÉE.

Pargué ! Tonton, vous êtes t'eune p'tite jaseuse ben mal apprise ; faut convenir d'ça.

TONTON.

Eh ! mais vrament, falloit-y pas l'laisser fair' donc ?

AIR : *Au s'cours, au s'cours, au s'cours*, &c.

A l'endroit de ma sœur,
Comme il y va le drôle !
A l'endroit de ma sœur,
Il se coule en douceur,
Sans m'dire vous v'là.
C'beau Monsieu vous l'enjole,
D'vant moi la cajole,
Et d'ces politess'-là,
Y m'en offre pas ça.

LA RAMÉE.

Mais, Man'zelle, sont pas là des politesses pour zeun enfant.

TONTON.

Eh ! mais, Monsieu Jean l'Blanc, tien.... zallez, quand zon s'habille et qu'on s'déshabille toute seule, z'on n'est pus t'enfant. A douze ans l'honnêteté des grandes personnes fait plaisir, zentendez-vous ?

LA RAMÉE.

Hé ! ben, ma petite Tonton, vous êtes ben gentille, là. Dites-moi zeun peu des nouvelles de ma maîtresse zà moi, de vot'e cousine ?

TONTON.

Marie-Jeanne ?

LA RAMÉE.

Oui, l'a-vous vue zaujourd'hui ?

TONTON.

Pauv'e petit ! dites-ly donc ça.

AIR : *Il étoit un petit homme*, &c.

Ma cousine est zeune folle.

LA RAMÉE.

M'aime-t-elle tout de bon ?

TONTON.

Ho ! j'perds là-d'ssus la parole.

LA RAMÉE.

Dites-moi ça, ma petite Tonton.

TONTON, *se moquant de lui.*

Éléphant, vole, vole, vole;
Limaçon,
Vole, vole donc.

J'n'ai pas de compte à vous rendre là-d'ssus, mouche à miel d'étape ! est-c' qu'y m'prend pour sa confidenteuse donc ?

SCENE IX.

DE LA BRÊCHE, LA RAMÉE, TONTON.

DE LA BRÊCHE, *d'un air échauffé.*

AIR : *Ton humeur est, Catherine*, &c.

HA ! mon pauvre la Raméc,
Mes amours sont confondus !

LA RAMÉE.

De vous Javotte est charmée.

DE LA BRÊCHE.

Elle et moi j'sommes perdus !
Son cœur me la donnoit belle,
Quand sa mere que je voi,
S'avance à grands coups sur elle,
Et m'en sangle autant zà moi.

TONTON.

Porte ça zà ta chapelle.

DE LA BRÊCHE.

C'est zeun diable que c'te femme-là, zeune harangere.

TONTON, *les poings sur les hanches.*

Parle donc, moule zà chandelle des vingt-quat'e zà la liv'e ! quoi qu'c'est qu'une zharengere ? Avec son plumet d'un blanc jaune, tirant sur l'sagouin.... Zon voit ben que vous souflez l'feu t'avec vot'e castor, car la chicorée qu'est d'ssus t'est fumée comme un jambon, Monsieu, d'Mayence.... Mais c'est vrai, t'nez, ç'minois d'tambour ed basque ! dire qu'ma mere est zeune zharengere, zeune femme qu'éleve ses enfans comme des Dusseches.

LA RAMÉE.

Queue manufacture de dégoisement donc que ç'te p'tite chienne de langue-là !

DE LA BRÊCHE.

Laissons c'te morveuse. Écoute, la Ramée. Y faut, de concert zavec Sans-Regret zet Joli'bois, qu'tu tâches d'engager Toupet.

TONTON.

Quoi qu'vous parlez-là d'Monsieu Toupet ?

DE LA BRÊCHE, *emmene la Ramée.*

Viens prend'e zailleurs nos mesures. (*Ils sortent.*)

TONTON.

Adieu donc, Monsieu la Politesse.

SCENE X.

TONTON, *seule.*

AIR : *Tout à la bonne franquette*, &c.

VOYEZ seul'ment s'y me r'garde ;
J'en vaux ben la pein' pourtant :
Même y sembe qu'y se garde
De moi, comm' d'un p'tit sarpent.
Y suffit qu'on soyc une fille
Pour qu'on doiv' s'en soucier.

Ç'nest qu'un Sargent, ça n'en sait pas pus long ; mais....

Suite de l'air.

Pour plaire à toute eun' famille,
Parlez-moi d'un Zofficier.

Ctenpandant j'aime zencore mieux qu'y soit mon beau-frere que ç'p'tit vilain M. Toupet ; je n'mangerois pas cheux lui la soupe de bon cœur : la properté zest la moitié d'la vie.... Quoi qu'c'est que ces autres-là, z'à c't'heure ?

SCENE XI.

JOLI-BOIS, SANS-REGRET, TONTON, *à l'écart.*

SANS-REGRET, *ivre, s'appuyant sur Joli-Bois.*

AIR : *Je crois que toute la terre*, &c.

C'est Bacchus, le Dieu de la treille,
Qui fait la pluie et le beau tems.

JOLI-BOIS.

Allons, allons, tâche toujours de t'soutenir : zest-c'qu'tu m'prends pour une brouette, zà la fin !

SANS-REGRET.

C'est jusse.

AIR : *On m'a dit qu'certain fareau l'aime*, &c.

On ne craint pas le Commissaire,
Quand on n'fait pas d'mal sans sujet.

Qu'est-ce que c'est que c'te p'tite fille-là ?

TONTON, *à part.*

Y n'est pas collé sti-là, voyez donc !

JOLI-BOIS.

C'est la p'tite sœur d'la Maîtresse d'not'e Sargent.

SANS-REGRET.

Ah ! faut faire politesse zà la parenté !.... (*Appelant.*) La femme, donnez-nous tà boire.... Monsieu l'garçon.

(*On répond en dedans.*)

Allons, allons.

TONTON, *à part.*

Oui, zapportez vîtement; car y zest zà jeun.

SANS-REGRET.

AIR : *Quoi donc, Cadet, est-ce que tu veux qu'y m'en-jole !* &c.

Quand zun zamant zaime ben sa maîtresse,
C'est la raison qu'y soit son favori.

JOLI-BOIS.

Madame Piquette, dépêchez-nous; chopine à huit, et du bon.

SCENE XII.

UN GARÇON DE CABARET, *apportant du vin et des verres, et les mettant sur une table sans nappe, près de la porte du cabaret;* JOLI-BOIS, SANS-REGRET, TONTON, *à l'écart.*

JOLI-BOIS, *au Garçon.*

SI on vous emporte vot'e nappe, y aura ben du malheur.

(*Le Garçon sort.*)

SCENE XIII.

JOLI-BOIS, SANS-REGRET, *à table*; TONTON, *à l'écart.*

SANS-REGRET, *chantant.*

LA femme est zun embarras....

TONTON, *à part.*

Y za t'avalé zune mouche, car y za l'cœur ben gai.

SANS-REGRET, *prenant du tabac.*

J'aurois chargé l'amour
De vous dire que j't'aime....

TONTON, *a part.*

Y zy auroit donné-là t'eune belle commission zà l'amour!

JOLI-BOIS.

Allons, passe. (*Sans-Regret éternue, Joli-Bois ôte son chapeau.*)

SANS-REGRET.

N'te dérange pas, c'est l'tabac.

TONTON, *à part.*

Y zest sans gêne.

JOLI-BOIS.

Hé! sarpejeu! Sans-Regret, t'a donc déja ben ribotté, drès l'matin?

SANS-REGRET.

J'm'en vante ! j'avons remouché trois garçons tailleurs et puis t'un abbé. C't'abbé za fait des façons ; mais, par la circonférence .. de l'occasion.... j'avons si ben paraphrasé la signature de ç'que sa plume.... zétoit disposée dans la prévention d'la chose que ç't'abbé, qu'étoit.... pour ainsi dire, dans les.... encolumens.... des intérêts, a tioqué son rabat noir contre zeune cocarde blanche.

JOLI-BOIS.

Allons, t'assis-toi zet buvons.

SANS-REGRET, *s'asseyant, en chantant.*

Chacun son écot, le vin n'est pas cher.
Chacun son écot.... Zéchos, dites-lui que je l'aime....
(*A Joli-Bois.*)
A ta santé.

JOLI-BOIS, *à Sans-Regret.*

A toi.... (*A Tonton.*) Man'zelle, voulez-vous vous rafraîchir d'un doigt d'vin zavec nous ? (*Il boit.*)

TONTON.

Au ch'ni, zau ch'ni ! je n'bois pas t'avec des Raccoleurs.

JOLI-BOIS.

J'en aurons pus d'reste.

SANS-REGRET.

Qu'est-ce qu'on dit de nouveau ? car moi je suis t'un militaire dont zauquel ... zon peut ben dire.... que, sans m'vanter, j'peux ben....

JOLI-BOIS.

Hé ! allons, te v'là déja zassez t'imprimé dans la

boisson : tiens, n'parle pas davantage, ç'a t'grisera t'encore.

SANS-REGRET.

C'est jusse; tu parles t'en ami.... Te souviens-tu d'la derniere campagne?

JOLI-BOIS.

Hé! oui ; zacheve seulement ton vin... (*A Tonton.*) Hé! ben, Man'zelle, si vous n'voulez pas boire, quoi qu'vous faites donc là?

TONTON.

J'veux t'y rester, moi J'suis sus l'pavé du Roi, p't'être. Ça m'divartit d'vous voir.

SANS-REGRET, *chantant.*

Un soir que je chantions,
Venant des Porcherons....

C'te campagne-là faisoit zeune belle campagne! Je m'souviendrai toujoux d'eune bombe, pesant zenviron... beaucoup, parce qu'une bombe... ce n'est pas t'eune chose comme qui pourroit dire zeune comparaison, zà cause de la défaillance qu'on zemprunte dans t'eun besoin ; mais qui za terme ne doit rien.

TONTON, *riant, a part.*

Y n'est pas mal bête comme ça!

JOLI-BOIS.

Ho! tiens, v'là qu'tu bats la campagne, zen voulant nous en parler. Gn'a pus d'plaisir, drès qu'tu n'sais pus ce que tu dis.

SANS-REGRET, *revenant comme d'un assoupissement.*

AIR : *Tarare, ponpon,* &c.

J'avons pourtant zété dedans d'la compagnie.

JOLI-BOIS.

On n'dit pas, j'avons.

SANS-REGRET.

Bon!

On n'dit pas, j'avons?

JOLI-BOIS.

Non.

SANS-REGRET.

Ç'te chopin', j'te parie.

JOLI-BOIS.

Va, chopine!

SANS-REGRET.

Hé! ben donc!

Comment, dis-moi, je te prie,

Dit-on?

TONTON, *à part.*

Ah! voyons donc ç't'autre Zastorlogue!

JOLI-BOIS.

On dit : j'ons été là et là.

SANS-REGRET.

J'ons été?

JOLI-BOIS.

Oui.

SANS-REGRET.

T'as menti.... Tiens, v'là la Ramée qui vient : c'est

c'est zun r'tort dans la parole; veux-tu t'en rapporter zà sa justiciaire ?

JOLI-BOIS.

Va, je l'veux ben.

TONTON, *à part, en s'en allant.*

Je n'veux pas que c'grand vaurien-là m'voie.

SCENE XIV.

LA RAMÉE, JOLI-BOIS, SANS-REGRET, *à table.*

LA RAMÉE.

AIR : *Quand je partis de la Rochelle*, &c.

QUOI QUE vous faites donc là, vous autres ?

SANS-REGRET.

Tiens, la Ramée, zécoute; y dit qu'y faut dire, j'ons été dans un endrait.

JOLI-BOIS.

Apparemment.

LA RAMÉE, *s'asseyant.*

J'ons ? Fi donc ! ça n'vaut rien.

SANS-REGRET, *enchanté.*

Sarpegué ! c'est ben fait; quand j't'l'avois dit, n'est-y pas vrai qu'il faut dire, j'avons tété dans du monde ?

LA RAMÉE.

J'avons ! tu gn'es pas non pus, toi, zavec ton j'avons. On dit, nous ont été queuqu'part.

JOLI-BOIS.

C'est jusse.

SANS-REGRET.

En ç'cas-là, distingo marjolaine ; j'pairons chacun d'mistier.

LA RAMÉE, *prenant la chopine, et buvant à même.*

Que j'vous rattrape.

JOLI-BOIS.

N'te gêne pas.

LA RAMÉE.

AIR : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer*, &c.

Ça, ç'n'est pas ça.... Tiens, toi, Sans-R'gret,
T'es déja dans les brindezingues.

SANS-REGRET.

Y n's'en manqu' que cinq ou six lett',
Qui n'sach' par cœur son zalphabet.

JOLI-BOIS.

Pargué ! t'as l'vin diablement mugicien : laisse-nous donc parler zun moment.

SANS-REGRET.

Hé ! ben, voyons.

LA RAMÉE.

Y s'agit de r'bouiser dans l'enrôlement Monsieu Toupet, rival d'not'e Sargent.

SANS-REGRET.

Volontiers.

AIR : *Reçois dans ton galetas*, &c.

Milzieux ! je veux l'dégnaiser !
Laiss' faire ma fantaisie.

LA RAMÉE.

Joli-Bois, faut t'déguiser
Zen Marchand d'billets d'lot'rie.

JOLI-BOIS.

J't'entends, je n'suis pas manchot.
J'saurai l'y fair' gagner zun lot. *Bis.*

SANS-REGRET.

C'est ben dit.

LA RAMÉE.

Tiens, v'là trois liv'es que Monsieu d'la Brêche m'a données pour ça.

AIR : *Ç'pardon-là m'annonce, morgué !* &c.

Prends deux billets sans t'arrêter,
Et puis gard'-nous l'reste pour pinter.

JOLI-BOIS.

Ha ! ça,
Vous s'rez-là ?

LA RAMÉE.

Hé ! oui,
Dans ç'coin-ci.
Prends gard' d'être t'connu,
Not' tems s'roit perdu.

JOLI-BOIS, *s'en allant.*

Ho ! c'est zentendu.

SCENE XV.

LA RAMÉE, SANS-REGRET.

LA RAMÉE, *aidant Sans-Regret à marcher.*

ALLONS, viens; te v'là joli garçon!

SANS-REGRET, *chantant en marchant.*

Le guet le prit tout zen courroux.
Lui, d'eune audace sans seconde :
S'il s'agit d'être gai, pour zarrêter le monde,
Par ma foi! leur dit-il, j'vais vous arrêter tous!
Car, par ma foi! je suis pus gai que vous,
Je suis pus gai que vous,
Je suis pus gai que vous.

LA RAMÉE.

Le diable te chante, va!.... Allons, assis toi, zet reste zun moment tranquille.

SANS-REGRET.

C'est zà sa place. (*Ils se remettent à table.*)

LA RAMÉE, *appelant.*

La mere! donnez-nous du même; mais qu'y sait meyeur.

SCENE XVI.

LE GARÇON DE CABARET, *rapportant du vin;* LA RAMÉE, SANS-REGRET, *à table.*

SANS-REGRET, *chantant.*

DANS la cuisine,
Un bon petit moinillon....

(*Le Garçon sort.*)

SCENE XVII.

LA RAMÉE, SANS-REGRET, *à table.*

LA RAMÉE.

SI tu chantes davantage; tu n'boiras pus, j't'en zavartis.

SANS-REGRET.

Allons, verse, zet je m'tais.

LA RAMÉE.

Dors t'eun peu; ça t'f'ra du bien.... Paix! v'là queuqu'zun.

SCENE XVIII.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TOUPET; LA RAMÉE, SANS-REGRET, *à table.*

TOUPET, *à Madame Saumon.*

NON, Madamé Saumon, jé né bous en imposé pas, quand jé bous dis qu'à quelques lieus de Pézénas jé posséde un pétit château qui mé rapportera, après liquidation, trenté-cinq écus dé rente.

Madame SAUMON, *à Javotte.*

Entends-tu ?

MARIE-JEANNE.

Hé ! mais, il a tout l'air d'un homme zà maison d'campagne ! oui, zà une demi-lieue des Gob'lins.

Madame SAUMON.

On n'parle pas t'à toi, langue de satyre !.... (*A Javotte.*) Va, Javotte, rapporte-toi-zen zà Monsieu.

JAVOTTE.

AIR : *O reguingué, ô lonlanla !* &c.

Pargué ! qu'est-c' qui n'croiroit pas ça ?
Dès qu'Monsieu l'dit, faut s'en t'nir là,
O reguingué, zô lonlanla !
Rien qu'à l'voir, je gag'rois que sa terre
Est dans l'cul d'sac de la misere.

TOUPET, *à part.*

Ellé n'est pas dupé. (*Haut.*) Laissons cet articlé,

et benons à l'agrément dé mon métier. Quand les pratiqués sont satisfaités, on put accommoder sa femmé.

Madame SAUMON.

Sans doute.

AIR : *En mistico*, &c.

C'est ben gracieux d'être r'tapé,
En mistico, zen dardillon,
Dar, dar, dar, dar,
Rien n'sied mieux quand zon zest nipé,
Qu'd'avoir zun biau chignon
Mistificoté,
R'levé.

JAVOTTE.

Ah! si Monsieu Toupet m'touche à mes cheveux, je l'sentirai ben, p't'être.

Madame SAUMON.

Te v'là donc zencore zavec ton r'fus, fille dénaturée?

AIR : *Ton humeur est, Catherine*, &c.

Va, tu m'fais mett'e en colere;
J'te conseille de finir.

JAVOTTE.

Ha! si j'conclusions l'affaire,
Monsieu n'a qu'à ben s'tenir.
J'l'epous'rai, n'pouvant mieux faire;
Mais j'l'avartis, d'vant témoin,
Qu'les enfans dont zy sera l'pere
Ly s'ront parens d'eun peu loin.

TOUPET.

Est-ce ainsi qué bous répondez à mon ardur ?

JAVOTTE.

D'l'ardeur ! Zallez, Monsieu l'ardent, prenez garde de fondre.... Tiens ! y za l'air d'eun dégel ! Pargué ! ça f'ra zeun bel homme zaprès la débacle !

Madame SAUMON.

Par la jarni ! trente millions d'cocrodilles, j'te vas t'érinter !

TOUPET.

Doucément, Madamé Saumon.

JAVOTTE.

Vous v'là toujoux, vous t'avec vos coups ; ha ! les belles magnieres !

Madame SAUMON.

Mais, guenon qu't'es, quand l'inducation n'y fait rien, zy faut ben qu'les coups t'y fassent.

MARIE-JEANNE.

Hé ! mais, j'vous dis, Madame Boniface, ça vous t'est ben aisé t'a dire.

Madame SAUMON.

Quoiqu'tu t'mêles, toi, buveuse de ratifiat de chiendent ?

MARIE-JEANNE.

Tant mieux, tant mieux, ma belle zet bonne tante ; zest-ce à cause qu'je n'nous rafraîchissons pas l'gosier comm' vous, tous les matins, t'avec trois chopines d'iau d'vie ?

JAVOTTE.

Et roquille,

Madame SAUMON.

Permettez, Monsieu Toupet, que j'ly torde zeun p'tit brin l'cou?

JAVOTTE.

Ah! vous n'tordrez rien, toujoux!

Madame SAUMON, *à Toupet, qui se met entre elles.*

AIR: *Il n'a pas pu*, &c.

Otez-vous d'là.

TOUPET.

Laissez céla.

Madame SAUMON.

Vengez-moi donc d'l'outiage.

TOUPET.

Oh! jé né descends point si bas.

MARIE-JEANNE.

Monsieu zà nous n'se frott'ra pas.
Je n'le crais pas;
Y n'en za pas l'courage.

TOUPET.

Jé né beux point m'abilir à disputer abec uné jé né sais qu'est-cé.

JAVOTTE, *à Madame Saumon.*

Ma mere, zentendez-vous? ma cousine, zeune je ne sais qu'est-ce!.... (*A Toupet.*) T'es t'eun je sais ben qui, moi.... Va, je n'veux pas l'dire, parce qu'eune fille zhonnête ne sait pas jurer.

Madame SAUMON, *à Toupet.*

Monsieu, quoiqu'ma gniéce soit zeun p'tit brin dé-

rangée, ça n'empêche pas qu'all' n'soit quequ' fois....

MARIE-JEANNE.

AIR : *Dame Charlotte*, &c.

Dérangée !
Dérangée !
C'est vot' çarvelle qui l'est.

Madame SAUMON, *à Marie-Jeanne.*

Mais, t'es donc zeune enragée ?

MARIE-JEANNE.

Dérangée !

Madame SAUMON.

Appatemment ; zest-ce qu'eune fille comme zy faut s'promet zen mariage t'a zeun Soldat des p'tits corps, comme la Ramée ?

MARIE-JEANNE.

D'où vient pas ?

AIR : *Ça n'vous va brin*, &c.

C'est zeun brave garçon dans l'ame,
Et v'là pourquoi c'est mon zamant.
Qui sert ben l'Roi, sert ben sa femme.

Madame SAUMON.

Moi, j'dis que ç'n'est qu'eun garniment.

LA RAMÉE.

La mer' Saumon, c'est zeune offense

D'noircir l'zabsens en leu présence;
Et j'm'en vas vous fair' voir zenfin
Qu'ça n'vous va brin,
Qu'ça n'vous va brin.

(*Il se leve de table.*)

MARIE-JEANNE.

C'est ben fait : j'suis ben zaise qu'y vous ait zentendu.

Madame SAUMON.

Ha ! zet moi zitou. Vois donc comm' je m'en zépouvante.

LA RAMÉE, *en colere.*

Quoi qu'vous voulez dire, Maame Saumon, avec vot' garniment ?

Madame SAUMON.

Ç'que j'veux dire ?

LA RAMÉE.

Oui.

Madame SAUMON.

J'veux dire ç'que j'veux dire, huissier-priseur d'la rue d'la Huchette !

TOUPET, *à la Ramée.*

Allons, mon ami, mons dé la Ramée, point dé vruit dé botré part.

JAVOTTE.

Hé ! mais vrament, Monsieu coq'-mar, n'vous mêlez pas d'ça, vous : pernez tant seulement garde zà la friture.

Madame SAUMON, *à la Ramée.*

Hé ! ben, voyons donc, mauvais.

LA RAMÉE.

Vous êtes ben zheureuse d'n'être qu'eune femme.

Madame SAUMON.

AIR : *C'ti-là qu'a pincé Berg-op-Zoom*, &c.

Qu'eune femme !

LA RAMÉE.

Oui, qu'eune femme.

Madame SAUMON.

Tais-toi,
Zet ne m'échauffe pas, crais-moi.
C'est qu'eune femme tell' que je sommes,
Quand zail' s'y met, vaut ben quatr' zhommes.

JAVOTTE.

Ha ! mon Guieu, la belle trouvaille ! vous avez d'l'esprit comme zun tableau mouvant !

TOUPET.

Allons, Madémoiséllé Jabotté, bous débez céder à Madame botré méré, par plusiurs raisons, et d'aillurs bous mé manquez.

JAVOTTE.

J'vous manque ? Zha ! laissez-moi zen r'pos ; car je n'vous manquerois pas, t'en vous appliquant zeune savonnette sur la mine, qui vous f'roit mousser l'grouin, sans l'tremper dans l'iau.

TOUPET.

Diou mé damne ! si la main né mé démangé.

JAVOTTE.

La main te démange ! tu veux donc t'faire gratter, biscuit d'amande zamere ?

LA RAMÉE,

LA RAMÉE.

Monsieu Toupet, on n'menace jamais t'eune Demoiselle qu'est fille du sesque férminin.

Madame SAUMON, *à Toupet.*

Acoutez donc, Monsieu, c'est zeune impertinente; mais c'est mon enfant, zet si queuqu'zun s'donnoit les airs d'la battre....

SCENE XIX.

TONTON, Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TOUPET, LA RAMÉE, SANS-REGRET, *à table.*

TONTON.

ALLEZ, v'là t'eun beau sabat qu'on fait zà vot'e place.

Madame SAUMON.

Comment! zeun sabat?

TONTON.

Hé! oui, zeun sabat. Ç'te Dame dont zà qui vous avez vendu ç'te grosse carpe zœuvée pour une laitée, fait zeun tapage de chien, zet veut renvarser tout vot'e baquet zau poisson. All' m'auroit battue, sans Monsieu d'la Brêche, qui s'tient-là crainte de malheur.

Madame SAUMON, *à Tonton.*

Air : *S'il est mordu par ç't'animal*, &c.

(*A Toupet.*)

J'm'en vas voir ça... Monsieu Toupet...
V'nez, accoutez. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

LA RAMÉE, *à Javotte.*

Faut que j'vous mette au fait....

TONTON, *l'interrompant.*

Monsieu d'la Brêche m'a donné queuqu'chose, et puis y m'a t'embrassée. Oh ! j'l'aime ben zà ç't'heure.

(*Elle retourne auprès de sa mere.*)

LA RAMÉE, *à Javotte, achevant l'air.*

Pour ahider zà not' finesse,
A Toupet faites politesse.

Pour un moment, comme par semblant d' l'aimer, zet n'vous embarrassez pas du reste,

JAVOTTE.

Oh ! drès que ç'n'est qu'par semblant, vous allez voir comm' j'vas vous le r'magner !

MARIE-JEANNE.

C'est bon, c'est bon.

Madame SAUMON, *haut, à Toupet.*

All' est bonne quoiqu'ça ; par ainsi tâchez d'vous ben faire v'nir d'elle : je n'veux pas qu'ma fille soye malheureuse.

TOUPET.

Laissez-moi faire, jé lui plairai qué dé resté, ou elle séroit vien difficile.

(*Madame Saumon s'en va.*)

SCENE XX.

JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, SANS-REGRET, TOUPET, LA RAMÉE.

LA RAMÉE, *à Marie-Jeanne.*

Air: *Amour qui fais brûler, &c.*

C'QUE vous avez dit d'moi,
Ma charmante maîtresse,
Prouve vot'e tendresse.

MARIE-JEANNE.

Pour sti-là qu'a not' foi
Faut parler, quand ça presse,
Tout d'même que pour soi.

TOUPET.

Boyez, Madémoiselle Jabotte, quel plaisir dé s'aimer: si bous bouliez profiter dé l'ézemplé.

TONTON, *à part, le contrefaisant.*

Dé l'ézemplé!... Y prononc'ra mieux, quand zy s'ra plus grand.

LA RAMÉE, *à Javotte.*

Allons, la p'tite cousine future, d'la zhardiesse. (*A Toupet.*) T'nez, c'est qu'all' n'ose pas. (*A Javotte.*) Allons, ouvrez vot' p'tit cœur, n'cachez rien zà Monsieu.

JAVOTTE.

Dame! c'est qu'ça coûte zà une jeunesse.

MARIE-JEANNE.

AIR : *Il faut, mon frere*, &c.

Va, va, Javotte,
Laisse-toi zenflammer :
Tu fais la sotte ;
Y faut zaimer.

JAVOTTE.

Oh ! mais, j'ai d'la pudeur.

TOUPET.

Madémoiséllé Jabotté :
L'amour....

JAVOTTE.

Fi ! ça fait peur,
Quand zon zest fille d'honneur.

TONTON, *à part.*

Ah ! comm' ma grand' sœur fait la p'tite bouche !

TOUPET, *à Javotte.*

Tâchez, tâchez dé m'aimer. Régardez-moi, pour bous faciliter lé réciproque.

JAVOTTE.

Qu'vous êtes genti !

TONTON, *à part.*

On n'en f'roit qu'une bouchée.

LA RAMÉE.

Efforcez-vous tous les deux. J'allons nous réjouir, là tertous t'en magnere des accords.... (*A Sans-Regret, qui s'est endormi sur la table.* Hé ! Sans-R'gret, réveille-toi.... Allons, d'la joie. (*Pendant ce qui suit*

la Ramée et Marie-Jeanne préparent ce qui leur est nécessaire.)

JAVOTTE, *à part.*

Faut ben s'prêter zeun peu.

TOUPET, *lui prenant la main.*

Allons, cadédis, animons-nous.

TONTON, *à part.*

Voyons donc comm' ça s'fait,

TOUPET.

AIR : *Nous nous marierons Dimanche*, &c.

J'aime un ovjet,
Parc' qu'il mé plaît.

JAVOTTE.

Hé ! ben, tenez, moi de d'même.

TOUPET.

Jé suis sa loi.

JAVOTTE.

Tenez, t'et moi
De d'même.

TOUPET.

Oui, c'est mon goût.

JAVOTTE.

Hé ! ben, moi tout
De d'même.

TOUPET.

Cet ovjet, c'est bous.

(*Il lui baise la main.*)

JAVOTTE.

Ah! Monsieu, qu'c'est doux!

Mais doux, comme la rue des Lombards, t'en vérité. (*A part.*) (*Haut.*)
Mon cher poulet... des Ind'... que j't'aime!

TOUPET.

Qué jé t'aimé! et boilà lé mot. Jé sabois vien qu'ellé né sétoit pas long-tems ténacé.

JAVOTTE, *à part.*

Si tu savois!

LA RAMÉE.

Assisons-nous tertous.... (*Ils se mettent tous à table.*) (*A Sans-Regret, à haute voix.*) Hé! Sans-R'gret, zest-ce que tu dors t'encore?

SANS-REGRET, *s'éveillant.*

Ho! que non, j'n'ai pas l'tems d'ça, moi.

JAVOTTE.

Est-ce qu'y zest gris donc, lui?

SANS-REGRET.

Gris! C'est bon pour zeun ivrogne.

LA RAMÉE, *voulant le faire changer de place.*

Allons, passe donc.

TOUPET, *à part.*

Jé mé compromets en cé jour, par nécessité.

SANS-REGRET.

J'suis ben là, moi. N'vous gênez pas, vous autres.

LA RAMÉE, *versant à boire.*

Allons, tendez, Man'zelle Javotte.... A vous, Man'zelle Marie-Jeanne ... (*A Tonton.*) Et vous, bonne pièce.... (*Ctant son chapeau.*) Monsieu Toupet,

voulez-vous ben m'parmettre? (*A Sans-Regret.*) Hé! ben, est-c' que tu n'veux pas boire zà la santé d'Monsieu Toupet, toi?

SANS-REGRET.

D'Monsieu Toupet! Si fait, j'boirois jusques t'à son dernier cheveu, moi.

LA RAMÉE, *à Toupet.*

Not'e bourgeois, n'prenez pas gard' zà lui; c'est l'vin qui parle.

TOUPET.

Jé lé bois... Madémoiséllé Marie-Jeanne, sans rancuné dé tantôr,

MARIE-JEANNE.

Fi donc! Monsieu du Château : zà la vôt'e.

TOUPET.

Madémoiséllé Jabotte, jé vois à bos plaisirs.

JAVOTTE.

Monsieu, c'est l'plaisir d'la copagnie.

SANS-REGRET.

Ç'que c'est qu'la politesse!

LA RAMÉE, *à part, pendant que Toupet boit.*

Allongeons l'tems pour attendr' Joli-Bois. (*Haut.*) Ha! ça, Monsieu Toupet, pour zamuser la copagnie, dites-nous donc queuqu'chose d'vot' pays.

MARIE-JEANNE.

Quoi! d'son pays?

JAVOTTE.

Non, non; parlons putôt d'Versailles.

TONTON.

Ha! oui, zall' y a t'été zavec ma mere, dà.

MARIE-JEANNE.

T'es ben zheureuse.

LA RAMÉE.

Hé ! ben, contez-nous ça.

TOUPET.

J'en sérai fort aisé.

SANS-REGRET.

Écoutons.... parce que, pour peu que queuqu'zeun qui cause, quand zon parle....

LA RAMÉE.

Allons, laissez-la donc dire.

JAVOTTE.

AIR : *Drès l'matin*, &c.

Vantez qu'j'avons vu la Reine,
L'Dauphin zet Mesm'zell' ses sœurs.
All' zont tout, comm' la Daupheine,
Zeun air d'esprit zet d'douceur.
Quand zon l'za r'gardés, r'y semble
Qu'gn'a pus rien dans l'mond' zà voir.
Il étiont dans zeun' longu' chambe,
Qu'est comme eune rue zen miroir ;
Zet pis l'Roi, not'e bon maître,
Les couvoit si ben d'ses yeux
Que j'nous mourions d'envi d'être
Ses enfans t'aussi ben qu'eux.

LA RAMÉE.

Je l'sommes tertous, Man'zelle. Si n'nous fait pas t'aussi riches que ceux qui ly sont zeun p'tit brin d'plus près qu'nous ses enfans, ç'n'est pas manque

ed bonne volonté. Zeun pere qui za tout zeun grand Royaume pour famille fait ç'qu'y peut.

AIR : *Reçois dans ton galetas*, &c.

C'est zun des meilleurs t'humains,
Et des plus honnêt' homm' d'la terre.
Hé! puis, t'nez, tous ses cousins
Sont d'l'himeur de son caractere.
L'François les aim', drès t'en naissant;
Jugez ç'que c'est zen grandissant.

Vous savez ben l'pain d'amonition que j'mangeons t'en campagne? zeh! ben, t'nez, ça nous sembe comm' des perdrix : pourquoi? parce qu'ça vient du Roi. C'Prince-là, c'est l'ben zaimé du cœur.

SANS-REGRET.

Tu m'as volé celui-là.

JAVOTTE.

Hé! mais, vous l'avez volé zà tout l'monde, vous.

TOUPET.

Cé garçon-ci a dés entraillés.

LA RAMÉE.

Hé! ben, Monsieu Toupet, ça n'vous donne-t-i pas teun p'tit brin l'envie d'voir d'queu magnere zeun boulet d'canon t'en zagit zavec ceux qui n'veulent pas s'ranger quand zy passe?

TOUPET.

Eh! mon ami, chacun doit s'i ténir dans son état.

LA RAMÉE.

J'badine zau moins. On n'force personne; zet

puis, ç'n'est pas t'avec vous qu'y faudroit jouer z'a c'jeu-là, d'la finesse dont vous êtes.

TOUPET.

Cadédis! jé lé crois.

LA RAMÉE.

Escusez....

TOUPET.

Il n'y a pas dé mal; j'entends raillérie, mon cher, j'entends raillérie.

SCENE XXI.

JOLI-BOIS, *déguisé en Marchand de billets de Loterie*; JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, SANS-REGRET, LA RAMEE, TOUPET, *à table.*

JOLI-BOIS, *criant.*

ON la tire zaujourd'hui; c'est pour zaujourd'hui.

TOUPET.

Ah! un vonhur né ba pas sans un autré.... Mettons à la lotérie, ma pétite Jabotte.

JAVOTTE.

Pourquoi faire?

MARIE-JEANNE.

Hé! pargué, pourquoi pas?

JOLI-BOIS, *criant.*

J'n'en ai pus que deux, qu'est-ce qui les veut?

LA RAMÉE.

Monsieu Toupet za raison, faisons t'eune société.

TOUPET.

Eh ! qué risquez-bous? Qui né hasarde rien, n'a rien.

LA RAMÉE, *à Javotte.*

Va-t'y, Man'zelle ?

JAVOTTE.

Allons, va.

MARIE-JEANNE.

C'est pas t'eune si grosse dépense.

JOLI-BOIS, *criant.*

V'là l'gr'lot d'quinze mille livres, t'en passant, v'là l'gr'lot.

TOUPET.

Coléportur, bénez-çà.

LA RAMÉE.

L'homme! zhai, l'homme!

JOLI-BOIS, *s'avançant.*

V'là mes deux derniers, mon Zofficier.

TOUPET.

Y n'y a qu'à les prendré tous deux.

JOLI-BOIS.

Ho ! j'ai la main zheureuse, déja.

TOUPET.

Boyons, ils sont dés Enfans-Troubés.

JAVOTTE.

Marchand d'ognons s'connoît zen ciboule. Zhé ! ben, r'gardez donc s'y n'sont pas t'eun p'tit brin faux. (*Toupet les retourne et les examine.*)

SANS-REGRET.

AIR : *Talaleri ta, talarire, &c.*

Quand je n'vous vois pas, je soupire,
Zet j'soupire aussi, quand j'vous voi.

LA RAMÉE.

Paix !

TOUPET.

Jé lés crois vons... (*A Joli-Bois.*) Abez-bous dé l'encré, l'ami ?

JOLI-BOIS.

Toujoux not'e bourgeois, t'à cause du négoce, zet du papier zitou, pour zécrire les lots que j'vends. (*Il tire de sa poche du papier et une écritoire.*)

SANS-REGRET, *achevant.*

Et l'amour que l'amour m'inspire
Zest zeun zamour plus fort que moi.
C'est comm' j'ai l'honneur de vous l'dire...

LA RAMÉE.

Mais, tais-toi donc... (*A Javotte.*) Man'zelle Javotte, vous savez écrire ?

JAVOTTE.

Non, j'n'ai jamais pu zapprendre ça, parc'que j'sis gauchere.

LA RAMÉE, *s'enveloppant le pouce droit dans son mouchoir.*

Si j'n'avois pas mal zà mon pouce.

TOUPET.

Prêtez, prêtez-moi la plumé.

LA RAMÉE.

Encore mieux ; car j'vous dirai t'avec ça qu'je n'peux

pas

pas ben mett' l'ostographe dans les chiffres. Vous garderez les billets : gn'a qu'à seul'ment faire faire zeune r'connoissance pour nous quatre, zet faire Man'zelle Javotte la porteuse. (*Joli-Bois donne le papier et l'écritoire à Toupet.*)

TOUPET, *écrivant.*

A merbeillé.

TONTON, *à Javotte.*

Ha ! ma sœur, vous mettrez six yards pour moi, pas vrai ?

JAVOTTE.

Nous voirrons ça.

SANS-REGRET.

Je ne sais pas pourquoi j'sis t'altéré comme ça... La Ramée, passe-moi zeun peu la bouteille.

LA RAMÉE.

Ho ! zeun moment. (*Ils se font tous des signes, pendant que Toupet écrit.*)

SANS-REGRET.

Sur ce côteau,
Je badinois t'au fond de l'eau,
Zet je m'endormois,
Ten m'écriant, qui va là ?
Là.

JOLI-BOIS, *à Toupet.*

Not'e bourgeois ; t'nez, pernez garde zà ç'pli. N'mettez pas vot'e nom d'dans ; car l'papier buroit, zet faudroit r'commencer.

TOUPET, *écrivant.*

Eh ! vien ; jé n'ai qu'a lé méttré plus vas... (*A Javotte.*)

Ténez, Madémoisellé, nous né poubons pas manquer de gagner ; car bous y êtes.

JAVOTTE.

Hà ! Monsieu, vous y êtes t'encore pus qu'moi. . . . Comment donc ? vous écrivez comme zeun déluge.

TOUPET.

Bous mé flattez, mon aimavlé poulé.

LA RAMÉE.

Gn'a pas d'flatterie ; j'vous réponds d'un lot, moi, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Jé l'espére.

LA RAMÉE, *bas, à Marie-Jeanne.*

Dites-ly qu'all' nous coule ça par sous la table.

MARIE-JEANNE, *bas, à la Ramée.*

La Ramée s'ra ben joyeux, quand z'y verra la liste. (*A Javotte.*) Donne.

JAVOTTE, *lui donnant la reconnoissance.*

Je m'doutois ben d'ça.

TOUPET. *à Joli-Bois, en lui rendant l'écritoire.*

Ténez, pétit, boilà bos usteusiles.

LA RAMÉE, *à Joli-Bois.*

Allons, vivans, tavec la permission d'Monsieu, mettez-vous là ; j'vous pairons dans l'moment.

JOLI-BOIS, *se plaçant à la table.*

Ça n'presse pas.

LA RAMÉE.

Faut convenir qu'y a de beaux hommes dans les troupes, Monsieu Toupet.

TOUPET.

Jé lé sais.

MARIE-JEANNE, *montrant Toupet.*

Quand y ne r'sembleroient qu'à Monsieu.

JAVOTTE.

Hé ! mais, t'on se ressemble de pus loin.

TONTON.

Et sans t'étr' parens t'encore.

SANS-REGRET, *à Toupet.*

AIR : *Il est Gentilhomme*, &c.

Monsieux est sans dout' grenadier,
Selon ce que j'espere ?

TOUPET.

Non, cé n'est pas là mon métier.

SANS-REGRET.

Ha ! c'est zeune autre affaire.

TOUPET, *à la Ramée.*

Qué beut-il dire par-là ?

LA RAMÉE.

Ho ! rien du tout.

SANS-REGRET, *montrant Toupet.*

C'est quy za
L'air d'un mi, mi, mi,
L'air d'un li, li, li,
L'air d'un mi,
L'air d'un li,
L'air d'un militaire...
(*A Toupet.*)
A vot' santé, frere.

TOUPET, *à Javotte.*

Frere ! qué beut diré céci ? Il sé familiarisé : jé né mé crois pas fait pour cétté fraternité.

JAVOTTE.

Est-ce que vous l'acoutez ? Voyez-vous pas ben qu'y za beu ; zet puis t'avec qui croyez-vous donc zêtr', Monsieu ? Comment donc ! des filles qui sont l'innocence même....

TOUPET.

Bous abez raison, ma chére enfant ; daignez bous apercéboir aussi qué jé plaisanté.

JOLI-BOIS.

Hé ! ben, t'nez, puisqu'vous êtes t'entrain d'badiner, j'ai là t'eune chanson qui zest baclée gn'a pas longtems, zet qui za déja sarvi.

LA RAMÉE.

Ça n'fait rien, donnez toujou, pere.... (*Joli-Bois donne a la Ramée un papier, sur lequel est écrite une chanson*) Zallons, chantons queuqu'p'tite chose, tà cause d'la rencontre. (*A Javotte, en lui donnant la chanson.*) T'nez, Man'zelle, vous qu'avez teune belle poitrine, défrichez-nous ça.

JAVOTTE, *prenant la chanson.*

Donnez ; qnand zon n'a pas t'eune belle voix, t'on n'se fait pas prier.

TOUPET.

Allons, ma pétite amie, bous mé férez botré cour par-là ; chantez pour l'amour de botré pétit mari : nous férons *Chorus.*

JAVOTTE.

Air : *Mais y a deux ans que j'vous aim' ben*, &c.

D'un faraud de not'e quartier
Accoutez l'aventure.

TOUS, *en chœur.*

D'un faraud, &c.

JAVOTTE.

Y s'mit zen tête d'épouser
Un' fill' qui n'pouvoit pas l'aimer.

TOUS, *en chœur.*

Y s'mit, &c.

TOUPET.

Il né saboit pas vien s'y prendré.

JAVOTTE.

Ç'te fille avoit zeun autre amant,
De pus bonne figure.

TOUS, *en chœur.*

Ç'te fille, &c.

JAVOTTE.

Qui, ma'gré sa mere vrament,
Ly baillit son consentement.

TOUS, *en chœur.*

Qui, &c.

TOUPET.

Rien dé mieux.

JAVOTTE.

Pour s'débarrasser du rival,
Qui s'croit zeun mignature.

TOUS, *en chœur.*

Pour, &c.

JAVOTTE.

On vous t'a fait zà ç't'animal,
Un tour qui ne réussit pas mal.

TOUS, *en chœur.*

On vous t'a fait, &c.

TOUPET.

C'est vien employé.

JAVOTTE.

Pour société de deux billets,
Donnant sa signature.

TOUS, *en chœur.*

Pour, &c.

JAVOTTE.

On l'a fait signer bas esprès,
Pour zafin d'l'engager zaprès.

TOUS, *en chœur.*

On l'a fait, &c.

(*Tout le monde claque des mains.*)

TOUPET, *en colere.*

Sérois-jé pris pour dupe ?

LA RAMÉE.

Hé ! ben, camarade, conv'nez qu'vous êtes d'dans, d'beau jeu, là ?

TOUPET, *à Javotte.*

Rendez-moi, s'il bous plaît, ma réconnoissancé.

JAVOTTE.

Allez, t'all' est zen bonne main ; c'est la Ramée qui l'a : y vous travaillera ça, com' ça s'pratique.

Air : *Garre le pot au noir*, &c.

Ha ! ça, mon p'tit futur,
Je v'nons d'fair' les fiançailles.

LA RAMÉE, *le raillant.*

D'elle vous v'là ben sûr.

JAVOTTE.

A tantôt l'z'épousailles.

TOUPET.

Mé tromper dé la sorte !

JAVOTTE.

M'aimez-vous à ç't'heur'-ci ?

TOUPET, *furieux.*

Qué lé diable t'emporte.

SANS-REGRET.

D'la douceur, notre ami.

Faut d'la civilité dans les Troupes. Mad'moiselle zest fort ragoûtante. Z'allons, pas de refus, épousez-la t'eun peu, jusqu'à nouvel ordre.

TOUPET, *avec emportement.*

Jé n'ai qué fairé dé botre berviage vachique ; jé suis vrabe... (*A Javotte.*) Cé qui mé pique, c'est dé mé bo.r dupé, où je croyois faire uné dupe dé bous, pétite égrillarde ! ...

SCENE XXII.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, LA BRECHE, LA RAMÉE, JOLI-BOIS, SANS-REGRET, TOUPET.

TOUPET.

JÉ né bous régrette pas; car, bous, botré race, à commencer par botré mére, bous né balez pas les frais dé la policé.

Madame SAUMON.

Ha! grand-merci; v'là donc comm' tu nous t'equippe, girouette du pilori!

Madame SAUMON.

Tu n'sortiras pas d'ici sans t'avoir la margoulette zen compotte.... T'nez, ç'diable de mal peigné, traiter comm' ça d'honnêtes gens!... (*A Toupet.*) Tu peux ben dire: Bon soir la copagnie; car j'te vas mettre zhors d'état ed travayer d'main.

JAVOTTE, *à Mad. Saumon.*

Laissez-moi faire, ma mere; faut quy porte zeun bras t'en écharpe de ma façon... (*A Toupet.*) Tu vas voir zà qui qu'tu t'joues: va: cocher des cabriolets de Marseille... Mais, voyez ç'cousin-germain d'Lucifer zà la mode de Bretagne... (*A Toupet.*) Zah! c'est fait, c'est fait d'toi.

MARIE-JEANNE, *à Toupet.*

C'est donc zà nous qu'tu t'adresses, timbalier des archers de l'écuelle ! Nous n'aions pas les frais de la police ! Ho ! j'te vas faire voir zà qui que tu parles : va, médaille de papier volant, vis-à-vis l'hôtel des Ursins, quien-toi ben !

TONTON, *à Toupet.*

Tu n'm'échapperas pas ; ç'te main là va mettre ta face t'en couleur, zet l'autre va la frotter. Zha ! comme tu vas m'payer l'honneur d'avoir trinqué zavec moi ! rendez-vous t'à croquignolles, faut que j'técharpe !

LA RAMÉE et JOLI-BOIS, *s'opposant à leur violence.*

Douc'ment donc, douc'ment !

LA RAMÉE.

J'nous intéressons t'à sa santé.

TOUPET, *à part.*

Tâchons de leur souhaiter tout vas le von soir.

Madame SAUMON.

Est-ç'qui s'roit zengagé ?

LA RAMÉE.

Et proprement même.

(*Toupet s'échappe.*)

SCENE XXIII.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, LA BRECHE, JOLI-BOIS, LA RAMÉE, SANS-REGRET.

JOLI-BOIS, *courant après Toupet.*

DITES-DONC, dites-donc ?

SCENE XXIV.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, LA BRECHE, LA RAMÉE, SANS-REGRET.

SANS-REGRET, *s'en allant doucement et en serpentant.*

HO ! z'y n'ira pas loin.

Air : *L'amour pour me rendre heureux*, &c.

J'm'en vas bentôt vous l'attraper.

SCENE XXV.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, LA BRECHE, LA RAMÉE.

LA RAMÉE. *Suite de l'air.*

Y ne peut pas nous t'échapper,
La manigance est prête,
Zet j'm'en vas dans l'moment,
(*Tirant une cocarde de sa poche.*)
L'y poser sur la tête
L' cachet du Régiment.

Madame SAUMON.

Qu'j'en suis ben aise!

(*La Ramée sort.*)

SCENE XXVI.

Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, LA BRECHE.

Madame SAUMON.

HA! ça, Monsieu, j'sis r'connoissante... (*A Javotte.*) Tiens, ma fille, sans ly j'étois t'agonie par ste femme, deux d'ses commeres t'et la populace, t'au sujet

de ç'te carpe de tantôt. Monsieu d'la Brêche m'voit dans les douleurs, tire l'épée zà la main nue : zet cric, crac, zin, zon, piff, paff, zil s'escripe si bien d'coq zet d'caille, qu'y m'tire d'embarras t'en zeun crin d'œil.

AIR : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens ?* &c.

Javotte, approche, mon enfant,
Va, j'permets que Monsieu t'embrasse.

DE LA BRÊCHE.

Madame....

Madame SAUMON.

Ha ! pas tant d'copliment ;
J'sais ç'que j'dis, z'et ç'qu'y faut qu'y s'fasse.
Toupet vient d'découvrir la mêche,
Zet je r'ssens ç'que vous t'avez fait...
(*A Javotte.*)
Va, tu s'ras Madame ed'la Brêche.

MARIE-JEANNE.

Ç'nom-là vaut ben Madam' Toupet.

TONTON.

V'là deux drôles de noms toujou.

JAVOTTE, *donnant la main à M. de la Brêche.*

T'nez, ça vaut la parole, comme la parole vaut l'jeu.

SCENE XXVII et derniere.

JOLI-BOIS, LA RAMÉE, SANS-REGRET, TOUPET, Madame SAUMON, JAVOTTE, MARIE-JEANNE, TONTON, DE LA BRÊCHE.

JOLI-BOIS.

ALLONS, camarade, n'vous faites pas ptier, car ça d'viendroit gênant zentre zamis.

TOUPET.

Eh! Messiurs, doucément. Une personné délicate comme moi, sé cassé comme un berre; jé né cherché point à m'enfuir.

SANS-REGRET.

Ho! non: Monsieu s'promenoit; zil est bon d'prend' l'air.

Madame SAUMON, *à Toupet, en le menaçant.*

AIR: *Qui veut savoir l'histoire entiere,* &c.

Ah! tu viens donc chercher ton reste?

TOUPET.

En parlant on peut sé passer du geste.

Madame SAUMON.

On m'venge assez n'craignez pus rien.

JAVOTTE, *à Toupet.*

Pargué! la cocarde vous va ben.

MARIE-JEANNE

Faut l'appl'er Monsieu de la Terreur, zà ç't'heure-ci.

TONTON.

Y za l'air dégagé comme l'coche d'Auxerre.

LA RAMÉE, *à de la Brêche, en lui montrant la fignature de Toupet.*

AIR: *C'ti-là qu'a pincé Berg-op-Zoom*, &c.

Avons-nous ben su l'accrocher ?
T'nez, v'là d'quoi le faire marcher.

DE LA BRÊCHE.

En faveur du bien qui m'arrive,
Du fruit de vos soins je me prive.

Je lui rends ce papier, pourvu qu'il vous faſſe une légere excuſe.

TOUPET.

Essécuses, moi ! des essécuses ! qu'on mé donne sur lé champ l'habit d'ordonnance. (*Montrant Javotte.*) Jé lis dans ses yux qu'elle sé répent dé mé perdré, et abant qué son goût pour moi né la réprenne bibement.

AIR: *De tous les Capucins du monde*, &c.

Mon Sergent, car jé suis des bôtres,
Jé bux partir abec ux autres;
Délibrez-moi dé ses transports...
(*A Javotte.*)
Oui, j'aimé miux être, ma mie,
Enrôlé dans les pétits corps,
Que dans la grande confrérie.

JAVOTTE.

Ha ! ça n'auroit pas manqué zavec toi. Va, y n'est pas Gascon :

Madame SAUMON.

Allons, partons j'allons bacler ton matiage, zet c'ti-là d'Marie-Jeanne.

TOUPET.

Jé bous souhaité uné postérité aussi nomvreuse qué cé vias-ci étrilléra d'ennemis.

LA RAMÉE.

J'aurons sans doute queuqu'jour la guerre : zet de l'himeur dont j'vous connois, papa, si, comme dit ç't'autre, zon rase queuqu'ville, vous n'manquerez pas d'ouvrage.

Madame SAUMON.

Hé ! ben, v'nez-vous, tertous ?

JAVOTTE.

Tout-à-c't'heure, ma pauvre p'tite chere mere.

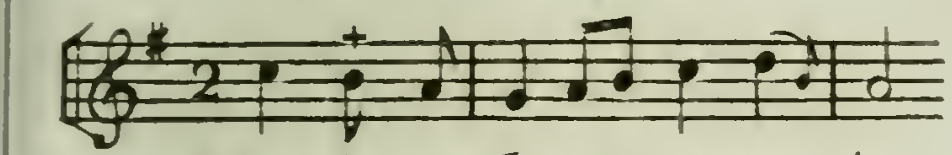
(*Au Public.*)

AIR : *Me promenant dans la plaine*, &c.

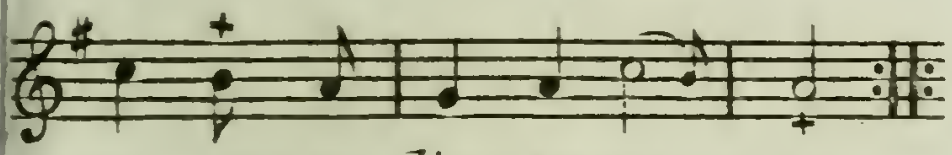
Le zele ardent nous engage
A prévenir vos desirs :
Nous varions le langage,
Pour varier vos plaisirs.
Un censeur triste et sauvage
N'y trouvera point d'appas.
Croit-il lui seul former l'orage ?
Non, non, non, le goût ne suit point ses pas.
Ah ! quand on a votre suffrage,
Non, non, non, l'homme ne réplique pas.

FIN.

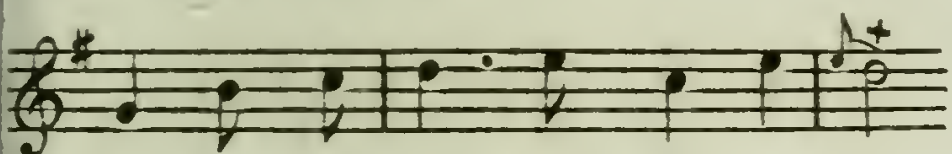
RONDE
des Raccoleurs.



D'un faubourg de no-tre quar-tier



a - cou-tez l'a ven-tu - - re :



y se mit en têt' d'épou-ser

un' fille qui n'pouvoit pas l'aimer.

LA VEUVE INDÉCISE,

OPÉRA COMIQUE,

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES,

PAROLES DE VADÉ,

MUSIQUE DE DUNI;

PARODIE

DE LA VEUVE COQUETTE,

Acte du Ballet des Fêtes de Thalie.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET

DE LA VEUVE INDÉCISE.

ALISON, jeune Meûniere, veuve depuis quelques tems, est redemandée en mariage par un riche Fermier, nommé Mathurin, ancien ami de son premier mari, et par un jeune Paysan, nommé Colin, qui n'a pas de bien. Ces deux partis peuvent également convenir à Alison, parce qu'elle est assez à son aise pour préférer l'agrément à la fortune, dans le choix d'un second époux; mais, si elle est lasse de son veuvage, elle craint pourtant d'engager encore sa liberté. Suson, sa cousine et son amie, fait tous ses efforts pour la déterminer en faveur de l'un des deux prétendans, parce qu'elle compte épouser celui qui restera libre. Cependant Alison penche alternativement pour l'un et pour l'autre, sans pouvoir se décider à choisir. Voulant faire cesser cette perplexité, Suson et Mathurin s'unis-

sent, et Colin dit à Alison qu'il va trouver Claudine, autre villageoise, dont il feint d'être amoureux et aimé. Alison piquée, mais voyant qu'il n'y a plus à balancer, s'offre enfin d'elle-même à Colin, qui l'épouse bien vîte, pour l'empêcher de changer davantage de résolution.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA VEUVE INDÉCISE.

LÉRIS prétend que cette Piece « est une espece de Parodie de *La Veuve coquette*, ancien acte d'Opéra, faisant partie des *Fêtes de Thalie*, paroles de Lafont, musique de Mouret, représentées en 1715. »

« Vadé, dont la mémoire est chere aux Amateurs du vrai genre de l'Opéra-Comique, et qui sera de plus en plus regretté, avoit laissé dans ses papiers quelques croquis de Pieces, dont les plans et la conduite étoient dans sa tête. *La Veuve indécise* est un de ces canevas posthumes. Les soins d'une plume, pas assez gaie peut-être, mais correcte, ont rendu cette Piece digne d'être offerte au Public, » dit des Boulmiers, dans son Histoire de l'Opéra-Comique.

Cet acte fut mis en Musique par Duni ; et, au jugement de l'Auteur du *Mercure de France*, Octobre 1759, « une jolie intrigue, des paroles gaies, des scenes décousues, un style négligé, une musique vive, facile à retenir, des tableaux naturels et peints de main de maître, font le caractere de ce petit Opéra.... On est toujours étonné de l'aisance et de la précision avec lesquelles la musique de ces sortes d'Ouvrages est exécutée, sans que l'action y perde rien de sa chaleur et de sa gaieté, » ajoute l'Auteur du Mercure.

LA VEUVE INDÉCISE,

OPÉRA COMIQUE,

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES,

PAROLES DE VADÉ,

MUSIQUE DE DUNI;

PARODIE

DE LA VEUVE COQUETTE,

Acte du Ballet des Fêtes de Thalie,

Et représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Opéra Comique, à la Foire Saint-Laurent, le 24 Septembre 1759.

PERSONNAGES.

ALISON, Veuve.

SUSON, sa cousine.

MATHURIN, COLIN, } Amoureux d'Alison.

La Scene est au Village.

LA VEUVE INDÉCISE,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

ALISON, *seule.*

ARIETTE.

D'UN triste veuvage
Je voudrois sortir :
On peut à mon âge
Recevoir l'hommage
Qu'offre le plaisir.
Colin en partage
Prétend m'obtenir ;
Mathurin fait rage,
Et veut mettre ombrage
A son desir.
D'un dur esclavage
L'amour dédommage.
Qui des deux choisir ?
Mais je présage
Que le repentir
Pourroit venir.

Allons, à ce sujet, consulter ma cousine, et profitons de ses conseils. (*Elle sort.*)

SCENE II.

MATHURIN, COLIN.

MATHURIN.

OUI, te dis-je ; son penchant pour moi la détermine.

COLIN.

Oh ! je suis sûr que c'est moi qu'elle va couronner.

DUO.

MATHURIN.

N'y prétends pas.

De ma richesse
Elle fait cas.
N'y prétends pas.

De ma richesse
Elle fait cas.
Tiens, crois-moi, cesse
Ces vains débats ;
N'y prétends pas.

COLIN.

N'y prétends pas ;
Car ma tendresse
Vaut tes ducats.

N'y prétends pas ;
Car ma tendresse
Vaut tes ducats.
Je veux sans cesse
Suivre ses pas ;
N'y prétends pas.

MATHURIN.

Mais quel droit as-tu pour y prétendre ?

COLIN.

Eh ! quel droit as-tu, toi, de me la contester ?

MATHURIN.

Moi ! j'étois l'ami du défunt ; elle m'aimoit aussi dès ce tems-là : ainsi j'ai pour moi l'ancienneté.

COLIN.

Oh ! moi, c'est depuis son veuvage qu'elle m'aime ; ainsi j'ai pour moi la nouveauté.

MATHURIN.

Arrange-toi comme tu voudras, mais je n'en démordrai pas.

COLIN.

Ni moi non plus.

MATHURIN.

Eh ! mais, tu veux donc te faire frotter ?

COLIN.

Par qui !

MATHURIN

Par moi.

DUO.

MATHURIN.

Ah ! voyons donc ;
C'est tout de bon :
Pauvre garçon !
Tais-toi, poltron !
Commence donc.

C'est tout de bon.

Pauvre garçon !

COLIN.

Tu le veux donc ?

Oui, tout de bon ;
Pauvre garçon !
Tais-toi, poltron.

Commence donc :

Oui, tout de bon.

Tais-toi, poltron,
Poltron, poltron!

Tais-toi, poltron,
Tais-toi, poltron,
Poltron, poltron!

SCENE III.

ALISON, SUSON, *accourant;* MATHURIN, COLIN.

SUSON.

POURQUOI donc tout ce bruit?

ALISON.

Pourquoi donc tout ce vacarme?

MATHURIN.

C'est lui qui veut me disputer ton cœur.

COLIN.

C'est lui qui prétend l'emporter sur moi.

ALISON.

Mais vraiment cela me fait honneur.

MATHURIN.

C'est votre faute aussi.

ALISON.

Pourquoi donc?

COLIN.

Sans doute, depuis six mois que vous nous bercez d'espérance.

SUSON, *à Alison.*

Ils ont raison; pourquoi ne pas se déterminer?

ALISON.

Cela t'est bien aisé à dire ; mais je considere bien des choses.

SUSON.

Quoi ?

ALISON.

Ce n'est pas un marché d'un jour. J'ai le bonheur d'être veuve ; si j'étois sûre de l'être une seconde fois, je n'y regarderois pas de si près.

SUSON.

Tu plaisantes ; mais il faut une fin.

MATHURIN.

Sans doute, il faut une fin.

COLIN.

Eh ! faut-il tant barguigner ? Dites-nous vos sentimens une bonne fois.

ALISON.

Arriette en dialogue.

Je vais faire un heureux.

SUSON.

Lequel des deux. . . .

MATHURIN et COLIN, *ensemble.*

Aimes-tu mieux ?

COLIN.

Que mon ardeur
Touche ton cœur.

MATHURIN.

A mon amour
Cede en ce jour.

ALISON.

Je vais choisir.

MATHURIN.

Ah ! je le croi,
Ce sera moi.

COLIN, *à Mathurin.*

Ce sera moi,
J'aurai sa foi...
(*A Alison.*)
Décide toi,
Décide-toi.

ALISON.

Mais....

COLIN.

Quoi ?

ALISON.

Mais....

MATHURIN.

Quoi ?

SUSON, *à Alison.*

Décide-toi.

ALISON.

Oh ! non, ma foi !

COLIN, *à Mathurin.*

Ce sera moi,
J'aurai sa foi....

MATHURIN.

Oh ! je le croi,
Ce sera moi.

MATHURIN et COLIN, *ensemble à Alison.*

Décide-toi.

ALISON.

Oh ! non, ma foi !

MATHURIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Voyons.

COLIN.

Que de façons ! parlez.

ALISON.

Oh ! plus vous me pressez, moins je pourrai me décider. Donnez-moi du moins le tems de réfléchir.

ARIETTE.

(*A Mathurin.*)
Votre caractere
Est vif et sincere.
Votre amour constant
Mérite assurément
Que l'on vous préfere
A tout autre amant.

MATHURIN.

Quel aveu charmant !

COLIN.

Ah ! Dieux, quel tourment !

ALISON, *à Colin.*

Ta flamme m'est chere ;
Chut ! c'est un mystere :
Ton amour constant
Mérite assurément
Que l'on te préfere
A tout autre amant.

COLIN.

Quel retour charmant !

MATHURIN.

O Dieux ! quel tourment ;

ALISON.

Que pour me plaire,
Chacun persévere :
Peut-être un bon moment
Finira le mystere.
Un cœur qui differe,
Agit prudemment.

MATHURIN.

Ingrate !... Sur un tel caprice, je vais réfléchir à mon tour.

(Il sort.)

SCENE IV.

ALISON, SUSON, COLIN.

SUSON.

Quoi ! toujours balancer ?

COLIN.

Jarni ! pourquoi faut-il que je sois amoureux ?

ALISON.

Suson, conseille-moi ?

COLIN.

Que voulez-vous qu'elle vous dise ? C'est votre cœur qui doit vous conseiller.

SUSON.

C'est bien dit. Que ne prends-tu Colin ?

ALISON.

J'aurois bien aimé Mathurin.... Mais, non; il me semble que tu as raison. Colin est mieux mon fait. (*A Colin.*) Va, je te prends.

COLIN.

Que je suis satisfait ! Oh ! tatigoi ! vous ne vous repentirez pas de la préférence que vous me donnez.

ARIETTE.

Oui, c'est un parti sage,
Alison sait choisir;
Car je puis en ménage
Remplir tout son desir.
Je suis homme à l'épreuve,
Un vrai mari de veuve.
Demandez au canton
Si je suis bon luron,
Si je suis franc garçon.
On ne vous dira pas non;
Car je puis en ménage
Remplir tout son desir.
Déja mon cœur nage
Dans le plaisir.
Je suis homme à l'épreuve,
Un vrai mari de veuve.
Demandez au canton
Si je suis bon luron,
Si je suis franc garçon.
On ne vous dira pas non.
Et tous, à l'unisson,

Vous diront : Colin est bon,
Bon, bon, bon, bon.

ALISON.

Suson, ai-je bien fait ?

SUSON.

Oui, j'approuve ton choix.

ALISON.

Mathurin va faire le diable. Il est riche et puissant dans le village : il peut nous nuire, et je crains....

COLIN.

Ne craignez rien. Je vais l'observer.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ALISON, SUSON.

ALISON, *rêvant.*

Oui, oui, je ferois mieux....

SUSON.

A quoi rêves-tu ?

ALISON.

C'est que....

SUSON.

Eh ! bien ?

ALISON.

C'est que.... Tiens, il faut te le dire, Colin ne m'aura pas.

SUSON.

Bon ! autre caprice ! et tu viens de le lui promettre.

ALISON.

ALISON.

C'est vrai; mais j'ai eu tort.

SUSON.

Que peux-tu lui reprocher ? Il est jeune, il t'aime....

ALISON.

Mais il n'a rien.

SUSON.

ARIETTE.

Dans le mariage,
A quoi sert le bien ?
L'époux qui n'a rien
Est beaucoup plus sage,
Est bien moins volage.
L'époux qui n'a rien
Jamais ne partage
Ce charmant hommage
Qui d'un bon ménage
Fait le doux lien.
Toujours empressé,
Jamais courroucé,
Le mari demande,
La femme commande,
Et voit les plaisirs
Prévenir ses desirs.

ALISON.

Tu as beau dire, je crois pourtant que Mathurin seroit mieux mon affaire.

SUSON, *à part.*

Quel esprit indécis !

ALISON.

Dis-lui que je veux lui parler.

SUSON.

J'y cours de ce pas.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

ALISON, *seule.*

ARIETTE.

Il est convenable
Qu'une femme raisonnable
Quand il s'agit d'un choix
Regarde à deux fois.
Colin est aimable,
Je m'en aperçois;
Mais Mathurin est agréable:
Hélas! pour chacun,
Mon cœur est sensible.
Des deux que n'est-il possible
De n'en faire qu'un!
Colin gémira;
Mais, enfin, n'importe,
Mathurin l'emporte,
Il m'épousera.

SCENE VII.

MATHURIN, ALISON.

MATHURIN.

Suson vient de me dire que vous vouliez me parler.

ALISON.

Oui, cela est vrai.

MATHURIN.

Et est-il vrai encore ce qu'elle m'a dit ?

ALISON.

Quoi ?

MATHURIN.

Que vous aviez enfin rendu justice à mon amour ?

ALISON.

Oui, cela est vrai.

MATHURIN.

Ah ! si tu savois à quel point ma flamme....

ALISON.

Elle est entre nous mutuelle.

MATHURIN.

ARIETTE.

Chere Alison, mon cœur gémissoit,
Palpitoit
Dans le doute ;
Mais le plaisir devient bien plus flatteur
Par les peines qu'il coûte.

Ah ! combien ce soir,
Je vais en avoir
A te posséder toute.
Je t'embrasserai,
Te dorloterai,
Je te conterai,
Je t'endormirai,
Je te bercerai,
Te réveillerai,
Puis je te dirai
Tout ce qui te flatte :
Ton œil guilleret,
Dont le feu me plaît,
Autant m'en dira :
Tout pour moi sera.

Récitatif obligé.

Je vais tout disposer pour notre mariage.

ALISON.

Ne tarde pas.

MATHURIN.

Je reviendrai bientôt.
Souffre que sur ta main mon amour prenne un gage.

ALISON.

Volontiers.

MATHURIN.

Mon rival sera, ma foi ! bien sot.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

SUSON, ALISON.

SUSON.

EH ! bien, cousine, es-tu contente ?

ALISON.

Oui.

SUSON.

Ton choix est donc fait ?

ALISON.

Oui.

SUSON.

Quel effort !... Et c'est sans retour ?

ALISON.

Oui, oui, ne crains rien.

SUSON.

Au bout du compte, tu as fort bien fait.

ARIETTE.

Eh ! pourquoi tant attendre,
S'il faut passer par-là ?
Le soin de se défendre
Ne sert pas de cela.
C'est un meuble nécessaire
Que d'avoir un époux.
Au hasard pourvoyons-nous :
Le choix n'avance guere.

Volages et jaloux,
Ils se ressemblent tous.
Il nous faut au village
Un mari jeune et dodu.
A cela près, femme sage
Prend le premier venu.

Cousine, allons, de la gaîté; pense à ton hymen.

ALISON.

Je n'y pense que trop.

SUSON.

Comment!

ALISON.

Je ne sais.... mais....

SUSON.

Tu ne voudrois pas te dédire, peut-être?

ALISON.

Pourquoi non?

SUSON.

Mais tu deviens donc folle?

ALISON.

Il y va de ma liberté.

SUSON.

Tout comme il vous plaira. Je ne vous conçois plus.

ALISON.

Qu'est-ce que cela te fait? tu peux t'engager, si tu veux.

SUSON.

Mais, enfin, pour qui penches-tu?

ALISON.

Je suis encore indécise. Mathurin m'aime, il est vrai : il est riche, j'en conviens ; mais il est si délicat.... un mari comme celui-là ne dureroit pas six mois.

SUSON.

C'est donc pourquoi il faut s'en tenir à Colin.

ALISON.

Mais je te l'ai dit, il n'a pas de bien.

SUSON.

Si ces deux-là ne te conviennent pas, cherches-en un troisieme.

ALISON.

Ne pense pas rire : chacun d'eux n'a que la moitié des qualités que je voudrois trouver dans un mari; et c'est ce qui cause mon embarras.

SUSON.

Il faut te décider. J'attends que tu aies fait ton choix pour faire le mien, et je m'en ennuie à la fin.

ALISON.

En ce cas, choisis toi-même qui tu voudras; car je ne veux plus ni de l'un, ni de l'autre.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

SUSON, *seule.*

ARIETTE.

UN aveu mérité
Pénetre, enchante,
Quand il est dicté
Par la sincérité.
La grace touchante
De l'ingénuité
Toujours augmente
La beauté.
Mais la plus charmante
Qui suit la pente
De l'inégalité
N'est jamais contente;
Une flamme inconstante
Sans cesse épouvante
La volupté.

SCENE X.

MATHURIN, COLIN, SUSON.

MATHURIN, *à Colin.*

JE te fais compliment.

COLIN, *à Mathurin.*

Oh ! je te félicite.

SUSON, *à part.*

C'est bon ; chacun de son côté s'imagine avoir réussi.

MATHURIN, *à Colin.*

On se rend à tes vœux.

COLIN.

Point du tout ; c'est à ton mérite.

MATHURIN, *à part.*

Il pense l'épouser.

COLIN, *à part.*

Il croit l'emporter sur moi. Parbleu ! je veux m'en divertir.

MATHURIN, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire.

SUSON, *à part.*

Oh ! oui, la chose est fort plaisante.

DUO.

MATHURIN.

On la lui garde,

Ah! ah! ah! ah!
Ce minois-là

L'épousera.
(*A Colin.*)
Tiens, tiens, regarde,
Vois-tu cela?
On t'en ratissera.

COLIN.

C'est lui qui l'aura.
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ce bijou-là
L'emportera.
(*A Mathurin.*)
Tiens, tiens, regarde,
Vois-tu cela?
On t'en ratissera.

MATHURIN.

Tiens, vois-tu? si Alison ne prononce pas en ma faveur, je perds cent écus.

COLIN.

J'y consens.

SUSON, *à tous les deux.*

Eh! bien, ils sont perdus.

MATHURIN.

Pourquoi donc?

SUSON.

C'est qu'à vous deux ma cousine renonce.

DUO.

MATHURIN.

Ah! la diablesse!
Pauvre Colin!
Notre tendresse
A même sort,

COLIN.

Ah! la tigresse!
Cher Mathurin!
Notre tendresse
A même sort,

Et la tigresse
Nous met d'accord.
Elle a tort.
Ah ! la diablesse, &c.

Et la tigresse
Nous met d'accord.
Très-tort.
Ah ! la diablesse ! &c.

MATHURIN.

Morgué ! v'là qu'est fini, je n'y pense plus.

SUSON.

Eh ! bien, tiens, si tu veux....

MATHURIN.

Si je veux.... Oh ! si tu veux toi-même ; je ne demande pas mieux, accepte ma main.

SUSON.

Ma cousine fait une sottise ; je me garderai bien de l'imiter.

COLIN.

Vous avez raison. (*A part.*) Bon ! mon rival me laisse le champ libre ; quand je serai tout seul il faudra bien qu'Alison me choisisse... (*Haut.*) Mais la voici.

SCENE XI et derniere.

ALISON, SUSON, MATHURIN, COLIN.

SUSON.

ALISON, viens donc vîte.

ALISON.

Pourquoi faut-il doubler le pas?

SUSON.

Mathurin....

ALISON.

Mathurin ?....

COLIN.

Épouse ta cousine.

ALISON.

Bon ! quel conte ?

MATHURIN.

Eh ! non, non, ce n'est point un conte.

ALISON.

Plaît-il ?

SUSON.

C'est en honneur.

ALISON.

O Dieux !

ARIETTE.

Quelle insolence !
Quelle impudence !
Ah ! peut-on voir
Un trait plus noir ?

Tous

Tous trois d'intelligence
Tramer mon désespoir !
Au moins, d'avance,
Il falloit savoir
Que votre inconstance
Romproit l'alliance
Qu'on me faisoit prévoir.

SUSON.

Dame ! arrange-toi donc. Tu le veux, puis tu ne le veux plus; après cela tu le regrettes. On n'a jamais vu d'esprit comme le tien.

ALISON.

Taisez-vous.

SUSON.

La chose n'est pas faite ; si tu veux, je te céderai mes droits.

MATHURIN, *à Suson.*

Mais qu'est-ce que vous faites donc, vous, à votre tour.

COLIN.

Pourquoi donc cela ? Vous êtes si bien ensemble, et, pargué ! tenez-vous-y.

SUSON, *bas à Mathurin.*

Ne crains rien ; c'est pour l'amener où nous voulons. (*Haut à Alison.*) Eh ! bien, le cœur t'en dit-il ?

COLIN.

Fi donc, encore une fois !

SUSON.

Moi, je prendrai Colin.

ALISON.

Oui-dà !

ARIETTE.

Non pas, ma mie,
Gardez vos nœuds ;
Celui qui vous lie
Flatte trop vos vœux.
Je suis ravie
Qu'un tel amoureux
Enfin justifie
L'excès de vos feux ;
Mais, moi, je veux
N'aimer de ma vie:
J'en jouirai mieux.
Je suis ravie
Qu'un tel amoureux
Enfin justifie
L'excès de vos feux.

COLIN.

Vous avez raison : aussi bien quand vous le voudriez je ne le voudrois plus.

ALISON.

Toi ?

COLIN.

Non, et je vais de ce pas trouver Claudine.

ALISON.

Tu l'aimes donc ?

COLIN.

Oh ! que cela ne vous inquiéte pas ?

ALISON.

Perfide !

COLIN.

A la bonne heure ; mais j'ai pris mon parti.

ALISON.

Ecoute-moi donc.

COLIN.

Non.

ALISON.

Colin !....

COLIN.

Adieu.

ALISON.

Viens donc j'ai quelque chose à te dire.

COLIN.

Qu'est-ce que c'est ?

ALISON, *lui tendant la main.*

Touche-là, je te donne la préférence.

COLIN.

Je crois bien, parce que je suis tout seul.

ALISON.

Non, c'est parce que je t'aime.

COLIN.

Est-il bien vrai !

ALISON.

Oui.

COLIN.

Puis-je compter sur toi ?

ALISON.

J'en fais serment,

MATHURIN, *à Colin.*

Si tu lui donnes encore le tems de la réflexion elle pourroit bien se dédire. Jarni ! prends-là au mot.

COLIN.

Tu as raison. (*A Alison.*) Eh ! bien, c'est fait; allons vîte chez le Notaire.

MATHURIN.

Ne faisons qu'une seule noce pour nous quatre, et vive la Joie.

QUATUOR.

Tu m'obtiens,
Je t'obtiens,
Mes plaisirs sont les tiens :
Plus d'alarmes ;
Tous les biens,
Tous les charmes,
Sont dans nos liens.

VAUDEVILLE.

AIR : *La raison propose*, &c.

Une fille à dix-huit ans
A de la prudence
Sur le choix de ses amans,
Quand elle balance.
Lorsqu'elle est sur le retour
Et qu'on lui parle d'amour,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

Pour l'hymen faut-il quitter
Un amant sincere ?
Ce n'est pas sans hésiter
Sur ce qu'on va faire ;
Mais si chez notre vainqueur
Nous voyons quelque froideur,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

Si quelque riche barbon
Près de nous soupire
Ne répondons oui, ni non
A ce qu'il desire ;
Mais si, par un bon contrat,
Il nous assure un état,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

Lorsqu'une belle en aimant
Cherche le mystere.
Qu'elle veut secrétement
Voguer à Cythere,
Entre nos petits colets,
Et tous ces fringans plumets,
C'est une sottise
Que d'etre indécise.

COLIN, *à Alison.*

Balancez à m'épouser,
J'y consens, ma chere,
Si moudre, bluter, sasser,

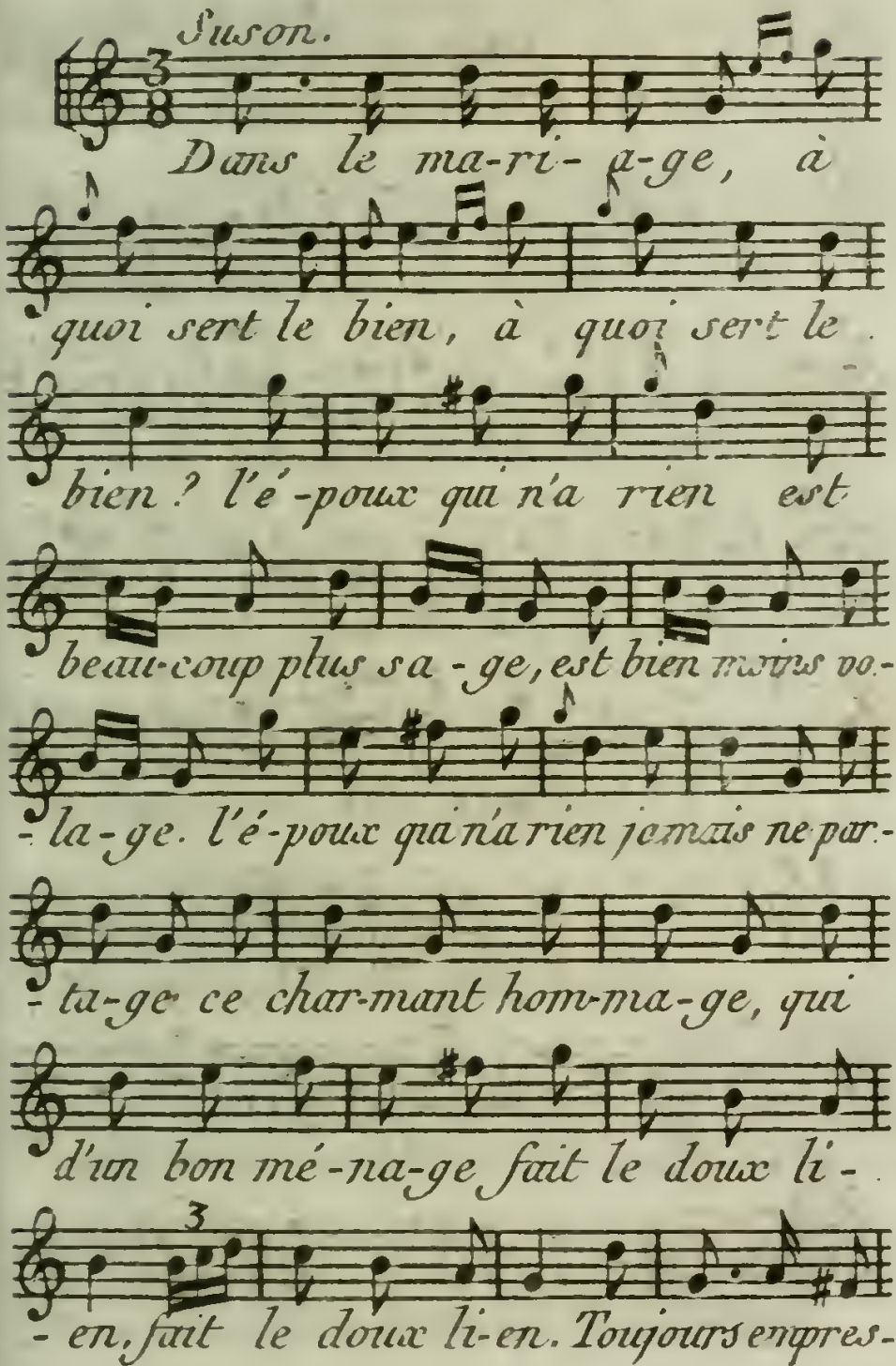
Vous pouvez tout faire ;
Mais puisque votre moulin
Ne peut aller sans Colin,
C'est une sottise
Que d'être indécise.

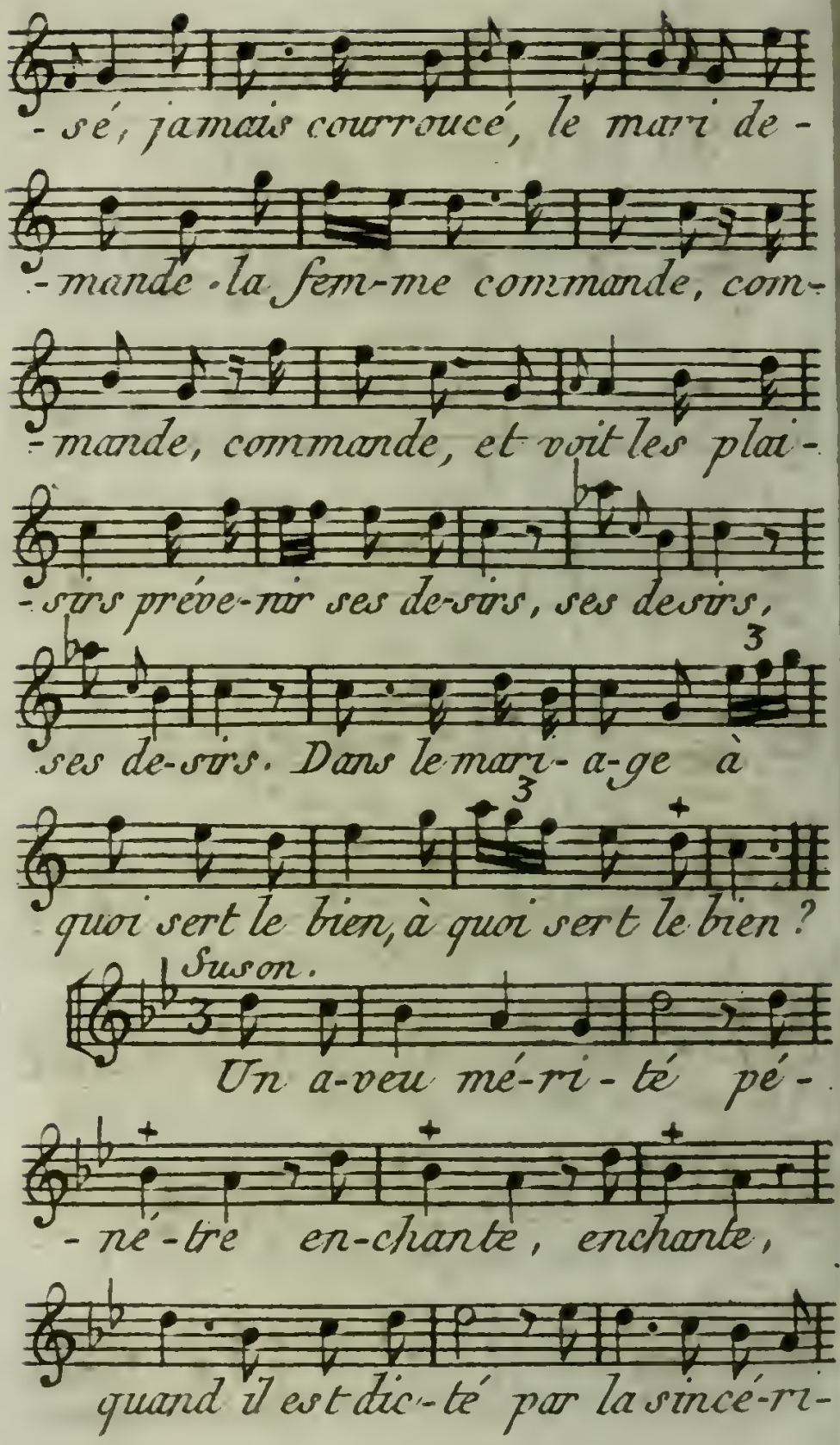
(*Au Parterre.*)

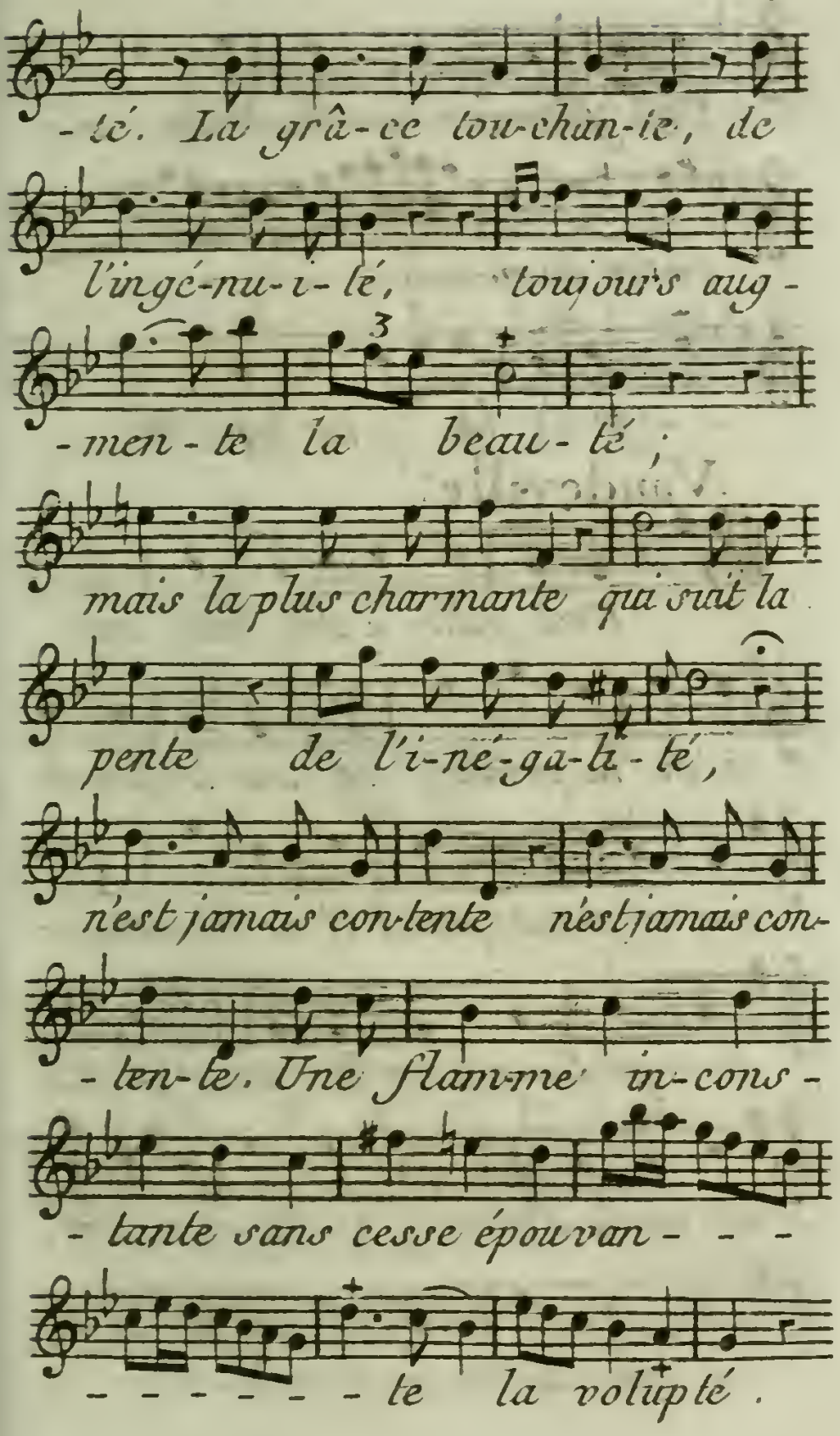
Voici le moment, Messieurs,
D'une épreuve rude.
Pour l'Auteur et les Acteurs,
Quelle incertitude ?
Par un geste de la main
Décidez notre destin.
Frappez la reprise
De la Veuve indécise.

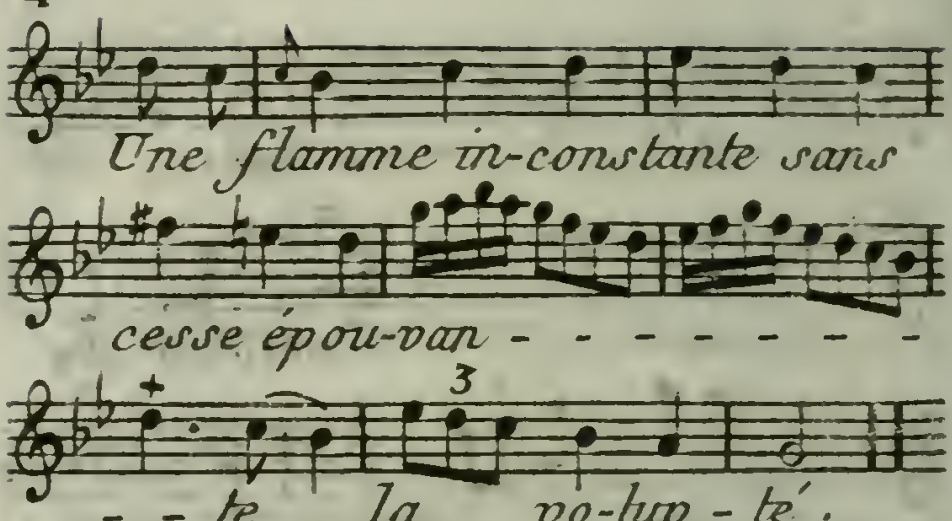
FIN.

AIRS DÉTACHÉS
de la Veuve indécise.

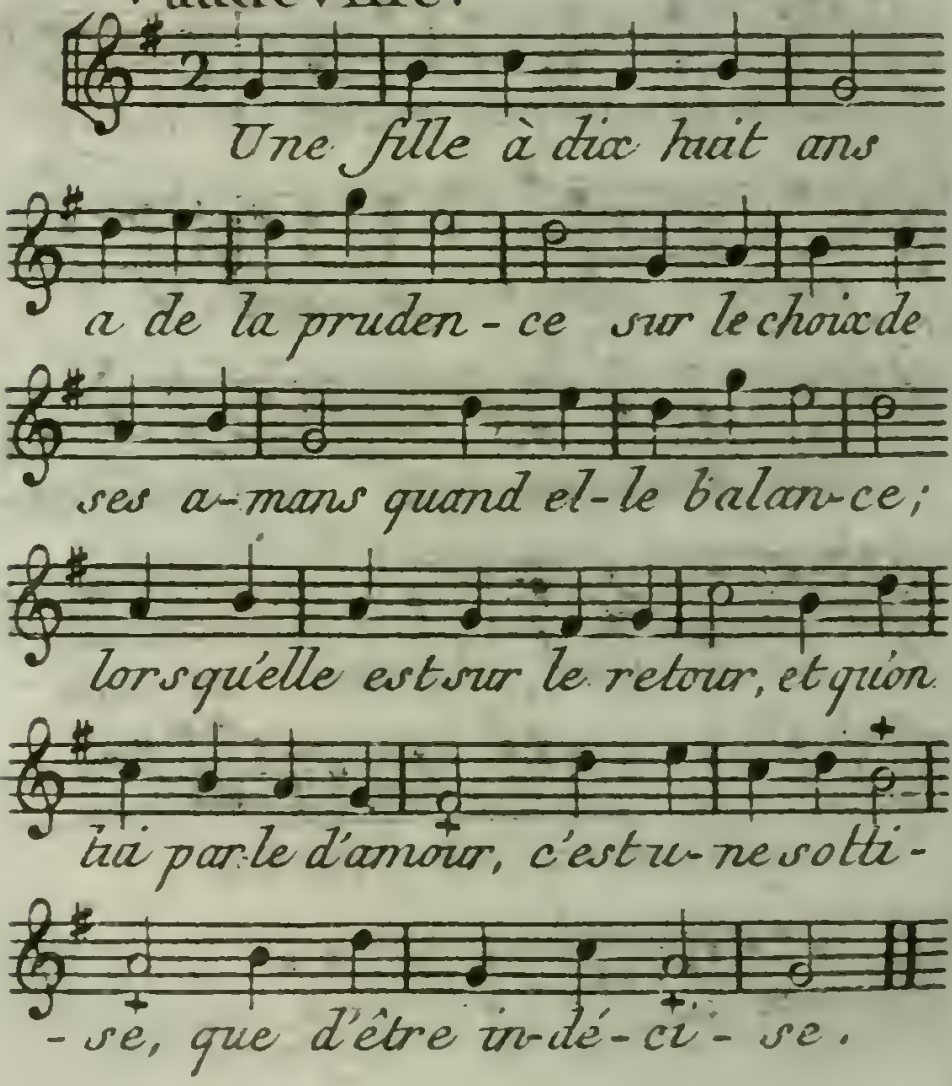



- sé, jamais courroucé, le mari de -
- mande · la fem-me commande, com-
- mande, commande, et voit les plai -
- sirs préve-nir ses de-sirs, ses desirs,
ses de-sirs. Dans le mari- a-ge à
quoi sert le bien, à quoi sert le bien ?
Suson.
Un a-veu mé-ri - té pé -
- né - tre en-chante, enchante,
quand il est dic - té par la sincé-ri -


-té. La grâ-ce tou-chan-te, de
l'ingé-nu-i-té, toujours aug-
-men-te la beau-té;
mais la plus charmante qui soit la
pente de l'i-né-ga-li-té,
n'est jamais con-tente n'est jamais con-
-ten-te. Une flam-me in-cons-
-tante sans cesse épouvan- - -
- - - - - - - te la volupté.


Une flamme in-constante sans
cesse épou-van - - - - - - - -
3
- - te la vo-lup - té.

Vaudeville.


2
Une fille à dix huit ans
a de la pruden - ce sur le choix de
ses a-mans quand el-le balan-ce;
lorsqu'elle est sur le retour, et qu'on
lui parle d'amour, c'est u-ne sotti-
- se, que d'être in-dé-ci - se.

LA CANADIENNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR VADÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

SUJET
DE LA CANADIENNE.

UNE Marquise veut marier son fils, le Chevalier, à Julie, fille d'un de ses amis, nommé Dorimont; mais une Comtesse, sœur de la Marquise, et qui est engouée de tout ce qui paroît étranger, a communiqué cette manie à son neveu, le Chevalier; et, de plus, il prétend qu'on lui a prédit qu'une Canadienne lui inspireroit de l'amour en en prenant pour lui, et qu'elle feroit son bonheur. Rien ne peut le faire revenir de cette erreur. La Marquise a la bonté de s'y prêter, en apparence; mais pour parvenir plus sûrement à la détruire en effet. Julie, qu'elle regarde déja comme sa bru, et qui, de l'aveu de Dorimont, aime le Chevalier, comme son époux futur, veut bien concourir au succès des desseins de cette tendre mere. Elle se laisse donc conduire par ses conseils, et elle demande

à Dorimont la permission d'aller faire une visite à une amie, dans un Château voisin de celui de la Marquise, qui par ce moyen la fait croire absente; et, la revêtant d'habits étrangers, elle charge le Maître-d'Hôtel, Brigantin, qui se déguise aussi, de la lui annoncer comme une jeune Canadienne, nommée Zinca, nouvellement arrivée en France, et sans en savoir parler la langue. Personne ne la reconnoît, pas même son pere; et le Chevalier s'en montre, tout aussi-tôt, éperduement amoureux. Cependant, voyant qu'elle ne répond à ses transports que par quelques ris et des gestes ridicules, il finit par s'ennuyer auprès d'elle et s'en dégoûter tout-à-fait. Il se repent d'avoir, sur une vaine prédiction, refusé la main de Julie, à qui il rend enfin justice, et il prie la Marquise et Dorimont de la faire revenir et de la lui accorder. Julie se fait reconnoître dans la prétendue Canadienne. Dorimont, piqué d'avoir été dupe du stratagême, veut refuser sa fille au Chevalier; mais, apprenant que c'est la Marquise qui a tout imaginé et tout conduit, il approuve tout, et consent à l'union des deux jeunes gens.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LA *Canadienne* a, comme *La Veuve indécise*, été trouvée dans les papiers de Vadé, après sa mort. Nous ne savons pas si quelqu'autre que Vadé a travaillé à cette Comédie, comme on a prétendu que cela étoit arrivé aux paroles de l'Opéra-Comique posthume. Aucun des Auteurs qui ont écrit sur les Ouvrages Dramatiques n'en a parlé, excepté pour en annoncer seulement l'existence et la datte de l'impression, à La Haye en 1761, ainsi que nous l'avons fait au Catalogue des Pieces de Vadé, dans notre neuvieme volume de l'année 1785, notre second d'Opéra-Comiques. Au reste, nous croyons que de toutes les Pieces qui ont paru sous le nom de Vadé, *La Canadienne* n'est pas celle qui lui fait le moins d'honneur, tant pour

la gaieté de l'intrigue et le ton des personnages qui la compose, que pour la versification et la coupe du Dialogue.

LA CANADIENNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR VADÉ.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.

LA COMTESSE, sa sœur.

DORIMONT.

JULIE, fille de Dorimont, et passant pour une Canadienne, sous le nom de Zinca.

LE CHEVALIER, fils de la Marquise.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FRONTIN, valet du Chevalier.

BRIGANTIN, maître-d'hôtel de la Marquise.

La Scene est dans le Château de la Marquise.

LA CANADIENNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

DE bonne-foi, Monsieur, vous donnez là-dedans ?
Moi, qui n'ai pour esprit que fort peu de bon sens.
Je ne croirois jamais de telles impostures ;
Car, tenez, ces discurs de bonnes aventures
Finissent toujours mal. S'ils devinoient, enfin,
Ils sauroient se prédire une meilleure fin.

LE CHEVALIER.

De ces gens quelquefois la science est bornée ;
Mais celui qui sans fard m'apprit ma destinée,
Sur le passé si bien a su me définir
Que mon esprit frappé le croit sur l'avenir.
C'est lui qui m'a prédit qu'une Canadienne,
Par sa flamme bientôt alumeroit la mienne,
Et feroit mon bonheur. J'en suis certain.

FRONTIN.

Oui-dà !
C'est-à-dire qu'il faut vous suivre en Canada ?
Ma foi ! votre valet. Qui voudra partir parte.

Si j'aime à voyager ce n'est que sur la carte.
On y voit sans danger les Indes, le Pérou ;
Mais courir jusques-là ! Je ne suis pas si fou.
Voir cent originaux, ne connoître personne,
Des voleurs en chemin, qui veulent qu'on leur donne
Habit, bourse, cheval !... Oh ! j'en suis dégoûté.
Mais du moins sur la carte on marche en sûreté.

LE CHEVALIER.

Qui te parle, dis-moi, de faire ce voyage ?
La Marquise à mon goût s'oppose.

FRONTIN.

Elle est fort sage.
Vous ne vous piquez pas de trop lui ressembler.
C'est une mere unique.

LE CHEVALIER.

Elle a su m'accabler
De bontés, de bienfaits.

FRONTIN.

Remplissez son attente,
Et croyez un peu moins Madame votre tante,
Qui, vous entretenant dans cette vision,
Vous rendra ce qu'elle est.... Oui ... si l'expression
De folle n'étoit pas un tant soit peu trop forte,
Je risquerois le mot.

LE CHEVALIER.

En parler de la sorte,
Faquin !

FRONTIN.

Mais la voici. Filons doux à ses yeux.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA COMTESSE.

AH !... j'espérois trouver la Marquise en ces lieux.
Eh ! bien, a-t-on gagné quelque chose sur elle ?
(*A Frontin.*)
Que fais-tu là, toi ?

FRONTIN.

Moi ? comme un valet fidele,
Je tâchois d'exhorter mon maître à son devoir,
D'obéir à sa mere.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'ai qu'à le voir ?
Chevalier, tenez bon ; que votre complaisance
N'aille pas sur le sort emporter la balance.
Suivez le vôtre, enfin, puisqu'on vous l'a prédit.
Les Devins savent tout, je vous l'ai déja dit.
Moi-même, sans pourtant être bien curieuse,
J'ai su tout d'une femme, à mon gré, merveilleuse,
Dont presque tout Paris fut si long-tems coiffé.
On lisoit son destin dans du marc de café.
A l'article frappant des tendres anecdotes,
Les plus prudes souvent devenoient les plus sottes,
Les unes par dépit, les autres par regret ;
Mais la femme et l'amour étant seuls du secret,
On prenoit aisément son parti sur le reste.

LE CHEVALIER.

Ma curiosité ne peut m'être funeste,
Puisqu'on m'a présagé les plus heureux liens.

LA COMTESSE.

On peut être crédule, ainsi que les anciens.

FRONTIN.

Ah! si les anciens croyoient aux balivernes,
Ce goût n a pas gagné la plupart des modernes,
Qui, quoique leurs travers soient par-tout attestés,
Ne daignent seulement pas croire aux vérités;
Les fous ne veulent pas, encor que l'on leur prouve,
Convenir qu'ils le sont.

LA COMTESSE.

Mais, mon ami, je trouve
Que tu prends avec nous un ton bien familier.

FRONTIN.

C'est que...

LE CHEVALIER.

C'est que.... Va-t'en.

FRONTIN.

Sans me faire prier,
Je sors, crainte de voir mal payer ma franchise;
Mais vous n'y perdrez rien, car voici la Marquise.

(*Il sort.*

SCENE III.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, mon fils, peut-on, sur votre entêtement,
Vous dire encore un mot ? Quoi ! raisonnablement
Pouvez-vous renoncer à l'aimable Julie,
Et, vous livrant en proie à votre fantaisie,
Préférer votre erreur au plus tendre lien ?
Je veux votre bonheur, vous détruisez le mien.

LE CHEVALIER.

Je vous dois tout, Madame, et ma réconnoissance...

LA MARQUISE.

Paye tant de bienfaits par une extravagance ?

LA COMTESSE.

Ma sœur, ménagez-le...

LE CHEVALIER.

Oui, si c'en est une, enfin,
Que de suivre son goût, ou plutôt son destin.
Je le sais comme vous, Julie est jeune, aimable,
Riche ; mais je me forge une idée agréable
D'être aimé d'un objet qui, changeant de climat,
Croira me devoir tout, son honneur, son état...
Si je puis parvenir à la rendre sensible...
Madame, vous riez ; mais rien n'est moins risible...
Mon projet est charmant. Un cœur simple et sans art
Est si rare à Paris qu'on le croit un hasard.

Ainsi donc je tiendrai des mains de la nature
Ce qu'un autre souvent ne doit qu'à l'imposture.

LA MARQUISE.

Votre prévention ne voit que d'un œil faux.
Sachez qu'en tout pays, les vertus, les défauts
Sont, de même qu'ici, des femmes le partage.
Que tout climat est pur à qui veut être sage;
Qu'une fille à Paris, qu'on éleve avec soin,
Possede la vertu, sans la chercher si loin;
Et que celle qui vient du plus lointain rivage,
A contre elle souvent les hasards du voyage.
(*A la Comtesse.*)
Qu'en pensez-vous, ma sœur?

LA COMTESSE.

Moi? je pense autrement.
Vous ne me verrez point blâmer son sentiment.

LA MARQUISE.

Vous ne le blâmez point?

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je; au contraire,
Sa façon de penser est dans mon caractere.

LA MARQUISE.

Vous êtes fort sensée, après un tel aveu!

LA COMTESSE.

Eh! mais, si par la tante on juge du neveu
Tant mieux pour lui, ma sœur.

LA MARQUISE.

Du côté du mérite,
Ce seroit fort bien fait: c'est à quoi je l'excite;
Mais qu'il écoute moins la singularité.

LA COMTESSE.

C'est par-là qu'il me plaît, et c'est le beau côté.
Du goût national il fronde les chimeres.
J'aime les étrangers, et lui les étrangeres.
Cette conformité me le rend précieux.
Mon époux, le feu Comte, avec moi fut heureux;
Non parce qu'en effet il méritoit de l'être,
Aimable, de l'esprit, bien fait, point petit maître....

LA MARQUISE.

C'est par ces qualités qu'il fut de vous chéri?

LA COMTESSE.

Non: c'est qu'il étoit né près de Pondicheri.

LA MARQUISE, *à part.*

Fort bien! il ne manquoit, pour flatter sa manie,
Que l'imprudent aveu d'une telle folie.
(*A la Comtesse.*)
Loin de me séconder, votre indiscrétion
Se plaît à le soustraire à la soumission.

LA COMTESSE.

Oh! la soumission! voilà comme vous êtes;
Il faut donc s'immoler à tout ce que vous faites?
Et parce que sur lui vous avez du pouvoir
Est-ce assez pour qu'il soit victime du devoir?
Ma sœur, en fait de choix, le devoir doit se taire.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

On ne peut que louer un si beau commentaire.
(*Au Chevalier.*)
Mais répondez, mon fils, que dira Dorimont?
Le croyez-vous d'humeur à souffrir un affront?

(*A la Comtesse.*)
Et vous-même, ma sœur, me proposiez sa fille,
Alliance honorable en qui la vertu brille.
Julie et Dorimont, ici reçus tous deux,
Y restent à dessein de combler tous ses vœux;
Et Monsieur, n'écoutant qu'une humeur fantastique,
Est épris, sans le voir, d'un objet chimérique.

LA COMTESSE.
Quand je vous proposai cet hymen j'ignorois
Les raisons d'un refus qu'en tel cas je ferois,
Vu la prédiction.

LA MARQUISE.
Admirable scrupule!

LA COMTESSE.
Mais ce Devin habile....

LA MARQUISE.
Est aussi ridicule
Que les sots qu'il attrape; et l'on devroit punir
Tous ceux qui font métier de percer l'avenir,
Et la crédulité de ceux qui les font vivre
En payant leurs erreurs. Le destin est un livre
Impénétrable à tous, des sages respecté
Et qui ne s'ouvre enfin qu'à la Divinité.
Entreprendre d'y lire envers elle est un crime,
Dont le plus curieux est toujours la victime.
Avec des sentimens, de l'esprit, un bon cœur,
Sans consulter le sort, on peut croire au bonheur.
(*Au Chevalier.*)
Mon fils, vous persistez; c'en est donc fait?

LE CHEVALIER.

Ma mere,
Malgré tout mon respect, je crains de vous déplaire.
Je suis bien malheureux ! Au nom de vos bienfaits,
Ne gênez point mon goût ! Les efforts que j'ai faits
N'ont pu déterminer mon penchant pour Julie.
Je l'estime beaucoup. Hélas ! sans ma folie
Peut être que l'amour eût fixé mon repos,
Peut-être l'aimerois-je !

LA MARQUISE.

Une autre, à ce propos,
Prendroit un parti vif ; mais toujours bonne et tendre,
Ne pouvant vous guérir, je veux bien vous apprendre
Que depuis plusieurs mois, par mon ordre, en secret,
Un homme s'est chargé d'amener un objet
Du Canada.

LE CHEVALIER, *transporté.*

Souffrez que mon cœur... Mais, ma mere,
Quand verrai-je ?

LA MARQUISE.

Je crois que vous n'attendrez guere.

LE CHEVALIER, *avec impatience.*

Quand ?

LA MARQUISE.

Bientôt, à juger par le tems du départ
De celui que mes soins ont choisi.

LA COMTESSE.

Pour ma part,
Je vous en sais bon gré.

LA MARQUISE.

Son bien et sa naissance
Ne vous cedent en rien Par la correspondance
Que j'ai dans ce pays, cela n'est pas suspect;
Je m'en suis fait instruire Ainsi, que le respect
Marche avec votre amour.

LE CHEVALIER, *baisant la main de sa mere.*

Vos bontés me confondent.
Quoi! j'aurois....

LA MARQUISE.

A mes vœux que les vôtres répondent,
Tout ira bien : rentrez. De mes bienfaits, mon fils,
Connoissez l'étendue, et mettez-y le prix.
(*Le Chevalier sort en faisant des démonstrations de réconnoissance et de joie.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

MALGRÉ vous, la raison vous est donc revenue.
Puisqu'à le seconder vous êtes résolue?

LA MARQUISE.

Soit.

LA COMTESSE.

Je l'en félicite; et je cours sur ses pas

Lui

Ni bien recommander qu'il n'en démorde pas.
Ma sœur, c'est, selon moi, lui rendre un bon office.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je reconnois ma sœur à ce rare service.

(*La Comtesse sort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, *seule.*

SI l'homme le plus fait pour aimer la vertu
Par quelque ridicule est encor combattu,
De celui de mon fils justement je murmure;
Il paye un peu trop cher tribut à la nature.
Cependant je l'excuse : il cherche un cœur sans art,
Qui ne connoisse en rien ni l'apprêt, ni le fard;
Qui, simple dans ses mœurs, et fait pour la tendresse,
Sache traiter l'amour avec délicatesse.
Ce desir le transporte, et pour faire un tel choix
Il croit qu'il faut aller bien plus loin qu'autrefois.
Je le croirois aussi, sans l'aimable Julie,
Qui paroît être faite au gré de son envie...
Mais la voici... tâchons de la déterminer
Au projet que tantôt...

SCENE VI.

JULIE, LA MARQUISE.

JULIE.

J'ai beau m'examiner,
Je n'aurai jamais l'air d'une Canadienne.

LA MARQUISE.

Si, ma chere, de vous il faut que je l'obtienne...
Vos habits sont tous prêts pour ce déguisement.
Vous vous méconnoîtrez vous-même assurément.

JULIE.

Ce n'est point sur l'habit que mon esprit contrôle.
Ma taille et ma figure iront de reste au rôle.
Mon pere, qui, dans tout, croit toujours voyager,
Dit que j'ai l'air Persan, le profil étranger,
Le menton Espagnol, l'oreille Japonoise,
Le nez Américain, et la bouche Chinoise.
S'il dit vrai, je crois fort qu'en mêlant tout cela,
Je pourrai bien avoir un air de Canada.
L'habit au par-dessus soutiendra l'équivoque.
Tout va bien jusqu'ici; mais certain point me choque.

LA MARQUISE.

Quel est-il?

JULIE.

Franchement il doit me déceler.
Croyez-vous me tenir une heure sans parler?

S'il faut qu'avec mes traits ma langue se déguise
Je ne réponds de rien, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Quand vous réfléchirez que ce n'est qu'à ce prix
Que je peux vous devoir le bonheur de mon fils,
Votre amitié pour moi saura, sans répugnance,
Surmonter l'embarras d'une heure de silence.

JULIE.

Mon amitié pour vous me fait risquer un pas
Que sans elle vraiment je ne risquerois pas.
Faut-il que mon desir de vous nommer ma mere
Par votre propre fils devienne une chimere!

LA MARQUISE.

Chassez de son esprit une légere erreur,
Qui n'a point sûrement été jusqu'à son cœur.
Vous en viendrez à bout.

JULIE.

Au moins, j'en ai l'envie.

LA MARQUISE.

Votre pere vous croit chez votre bonne amie?

JULIE.

Depuis hier au soir.

LA MARQUISE.

Ainsi gardons-nous bien
Que l'on vous voie ici... La Comtesse revient,
Qui nous gâteroit tout.

JULIE.

Je vole à ma cachette,
Achever promptement ma bizarre toilette.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Votre fils maintenant est comme je le veux.
Allez, nous en serons contentes toutes deux.
Si-tôt que par mon goût le vôtre se décide,
Vous faites tout de lui quand la douceur vous guide.
Quoique fort jeune, il a l'esprit très-conséquent.

LA MARQUISE.

Tout-à-fait! il en donne un trait bien convaincant!
De l'esprit! en a-t-on, lorsque l'on est bizarre?
Choquer les préjugés, jouer l'espece rare,
Etre seul de son goût, si c'est-là de l'esprit,
Comment donc nommez-vous la sottise?

LA COMTESSE.

Il suffit
De vous contrarier pour être singuliere.
Je vous entends.

LA MARQUISE.

Mon Dieu! laissons cette matiere;
Chacun pense à son gré. La dissertation
N'est point du tout mon genre.

LA COMTESSE.

Et c'est ma passion.

LA MARQUISE.

Ne vous contraignez point.

LA COMTESSE.

J'aime que l'on disserte.
Dorimont, par exemple, est une découverte
Admirable pour nous.

LA MARQUISE.

Je vous cede ma part.

LA COMTESSE.

Fort instruit. Il est vrai qu'il est un peu bavard;
Mais il parle de tout, d'histoire, de voyage.
De sa prolixité ce qu'il dit dédommage....
Il vient à nous.

SCENE VIII.

DORIMONT, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

DORIMONT.

PARBLEU! j'en aurois fait autant.
Elle a raison: il faut chercher l'amusement
Où l'on peut le trouver; c'est le sel de la vie.

LA MARQUISE.

De qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

DORIMONT.

De Julie,
Ma fille. Elle n'est pas si dupe, à mon avis,
Qu'elle ne sente bien que Monsieur votre fils
L'a (soit dit entre nous) fort mal appréciée.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DORIMONT, *à la Comtesse,*

Apparemment qu'hier au soir, ennuyée
Du rôle peu flatteur qu'elle joue en ce lieu,
Ou plutôt de celui que votre froid neveu
Fait auprès d'elle...

LA MARQUISE.

Enfin?

DORIMONT.

Enfin, ne vous déplaise,
Souffrez qu'à ce sujet, j'ouvre une parenthese
Que je saurai fermer quand il en sera tems.
Est-ce-là, dites-moi, comme on aime à vingt ans?
Le pauvre Chevalier mérite qu'on le plaigne,
Ainsi que ses pareils! Corbleu! sous l'autre regne,
Il eût fallu me voir, et mes contemporains,
Toujours vifs, égrillards, sans être libertins...

LA MARQUISE.

Il s'agit....

DORIMONT.

Prévenans sans cesse auprès des belles...

LA MARQUISE.

Sachons....

DORIMONT.

Sans leur manquer, se faire estimer d'elles.
Mais aujourd'hui, ma foi, ce n'est qu'en leur manquant
Qu'un jeune écervelé leur paroît élégant.
L'air libre a remplacé l'innocent badinage,

Et l'enjoûment n'est plus que du libertinage.
Il faut que je vous conte....

LA MARQUISE.

Eh ! mais vous nous parliez
De Julie.

DORIMONT.

Eh ! bien, oui.

LA MARQUISE.

Monsieur, si vous vouliez....

DORIMONT.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Elle m'a fait entendre
Hier, quoiqu'un peu tard, qu'il ne faut plus prétendre...
Vous savez, comme moi, qu'elle a beaucoup d'esprit.

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Oui, Monsieur.

DORIMONT.

Elle parle, elle chante, elle écrit...
Elle a tous les talens que possédoit sa mere.
Tout cela, voyez-vous ? me la rend bien plus chere.
J'ai bien vu du pays, mais je n'ai jamais vu
Un enfant....

LA MARQUISE, *avec vivacité.*

Nous aimons ses talens, sa vertu ;
Il s'agit du propos....

DORIMONT.

Eh ! sans doute.

LA MARQUISE.

De grace,
Achevez cet article.

LA COMTESSE, *à la Marquise d'un ton piqué.*

On vous gêne, on vous lasse,
(*A Dorimont.*)
Pour peu que l'on raconte.... Auriez-vous la bonté,
A propos des pays où vous avez été,
De me dire deux mots concernant vos voyages?

DORIMONT.

Volontiers. Écoutez. Un jour chez les Sauvages,
Peuple assez ignorant et parlant mal Français,
Chantant mal l'Italien... Ce sont deux choses...

LA MARQUISE.

Mais
Votre fille...

DORIMONT.

Ah! ma fille? Eh! bien, elle est partie
Pour aller s'amuser chez une bonne amie...
Elle en a des amis, beaucoup! et c'est un point
Essentiel. Malheur à ceux qui n'en ont point!
Je m'en suis fait pourtant...

LA MARQUISE, *à part.*

Quelles cruelles peines!

DORIMONT.

J'en ai mille au Japon, au Cap....

LA COMTESSE.

Les porcelaines
Sont-elles sur un pied fort cher?

LA MARQUISE, *à part.*

Bon. les voilà
Partis pour le Japon.

DORIMONT, *à la Comtesse.*

A l'égard de cela,
Selon la qualité. Celle que plus on vante
Est marquée au dragon.

LA MARQUISE, *le tirant par le bras.*

Votre fille est absente?
Sera ce pour long-tems?

DORIMONT.

Ma foi! je n'en sais rien.
Autant qu'elle voudra: mon plaisir est le sien.
Il suffit qu'elle soit en bonne compagnie,
Et que j'en sois instruit. Je n'ai pas la manie
De ces peres....

SCENE IX.

LISETTE, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

LISETTE.

MADAME, un nommé Brigantin,
Arrivé, m'a-t-il dit, d'un pays fort lointain,
Voudroit vous présenter une Canadienne,
Qu'il dit être jolie.

DORIMONT.

Ah! ah!

LA MARQUISE.

Dis-lui qu'il vienne.

(*Lisette sort.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

LA MARQUISE, *à part.*

Puisse mon fils par-là guérir de son erreur !

LA COMTESSE.

Nous allons donc la voir ! Je l'attends de bon cœur.
Dorimont, ce pays vous est connu, sans doute ?
(*A part.*)
Comme mon cabinet... Ce détail me déroute.
Ai-je bien été là ?

LA COMTESSE.

Comment les habitans
Sont-ils mis, à peu près ?

DORIMONT, *hésitant.*

Je parle de long-tems...

LA COMTESSE.

Vous vous ressouvenez du moins de leurs manieres,
Et des femmes sur tout ?

DORIMONT, *embarrassé.*

Elles sont... singulieres...
De si loin, la mémoire échappe volontiers.

LA COMTESSE.

Et les hommes sont-ils ?...

DORIMONT, *cherchant.*

Mais... ils sont singuliers...

Ayant l'air... par ma foi... je ne sais trop vous dire.
Les gens sont plus aisés à voir, qu'à les décrire...
(*A part.*)
Ouais! aurois-je oublié d'y faire un tour? Oui-dà!...

LA MARQUISE.

Je le croirois assez.

DORIMONT.

Justement, m'y voilà...

LA COMTESSE.

(*A la Marquise.*)
Vous me faites plaisir... En portraits il excelle...
(*A Dorimont.*)
Vous vous rappelez donc?...

DORIMONT.

Ma foi! je me rappelle...
Que c'est le seul climat où je n'ai point été.
On peut dédommager la curiosité
Par un trait historique... Un jour...

SCENE XI.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LISETTE, BRIGANTIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT.

LA COMTESSE, *avec surprise.*

AH!

DORIMONT, *de même.*

Ah!

BRIGANTIN, *à la Marquise, lui présentant Julie.*

Madame
Veut-elle se charger?...

LA MARQUISE.

Oui, de toute mon ame!

BRIGANTIN.

Cette aimable personne a précédé d'un jour
Deux parens qu'une affaire appelloit à la Cour.
Peut-être dès ce soir les verrez-vous paroître.

LA MARQUISE.

Ils seront tous reçus ainsi qu'ils doivent l'être.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien.

LA MARQUISE.

Charmante!...

DORIMONT, *après l'avoir examinée avec ses lunettes.*

Et sur-tout de profil.
Voyez...

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, c'est plaisant! Mais cela parle-t-il?
(*A Dorimont.*)
Vous savez cette langue?

DORIMONT.

Oh! j'en sais quinze ou seize;
La sienne foiblement. Pour la mettre à son aise,
D'abord, en bon François, je vais l'interroger.
(*A Julie.*)
Bon jour, charmant objet! Dans votre air étranger
On voit je ne sais quoi de doux et d'agréable.
(*Julie feint d'être étonnée.*)
(*D'un ton plus élevé.*)
Bon jour, charmant objet!... Hem!... plaît-il?... Mais
que diable!
(*Plus haut encore.*)
Elle ne répond pas... Bon jour, objet charmant.
Réponds donc, si tu veux.
(*Julie feint d'être effrayée.*)

LA MARQUISE.

Ce n'est pas en criant
Qu'elle vous entendra. Cette Canadienne
Ignore notre langue. Eh! parlez-lui la sienne,
Puisque vous la savez.

DORIMONT, *à la Marquise.*

(*A Julie.*)
Volontiers... Belle,

Ici vous credati in poco perdati ?

(*Criant.*)

Plaît-il ? Repondati ?

(*Julie paroît toujours avoir peur.*)

LA MARQUISE.

Vous lui cassez la tête.

Entend-elle cela ?

DORIMONT.

Je la croyois moins bête.

LA COMTESSE.

Il lui parle pourtant de toutes les façons.

DORIMONT, *à la Marquise.*

Le marchand, quel qu'il soit, est un vendeur d'oisons.

BRIGANTIN.

Monsieur, connoissez mieux...

DORIMONT.

Un oiseau sans ramage

Et cela ce n'est qu'un. Sans tarder davantage,

Il faut vous en défaire.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

Allez chercher mon fils.

(*Lisette sort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, *sous le nom de Zinca*, BRIGANTIN.

LA MARQUISE, *à Brigantin.*

SI monsieur Brigantin veut bien qu'en ce logis
Elle passe le jour...

BRIGANTIN.

Madame est la maîtresse ;
Mais je dois l'avertir qu'en vain Monsieur la presse
De répondre.

DORIMONT.

Pourquoi ?

BRIGANTIN.

Soit chagrin, soit dégoût,
Soit accident, Zinca ne parle point du tout.
(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, *sous le nom de Zinca*,

DORIMONT.

JE le savois bien, moi, cette espece est muette.
(*A la Marquise, en riant.*)
Je vous fais compliment sur votre bonne emplette.

LA MARQUISE.

Ses yeux sont expressifs.

DORIMONT.

Il me faut du caquet:
J'en donnerois, morbleu! cent pour un perroquet.
Belle qui ne dit mot n'est qu'une belle idole.

LA MARQUISE.

Mais l'ame...

DORIMONT.

Oh! selon moi, l'ame est dans la parole.
C'est pourquoi je soutiens...

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, *sous le nom de Zinca.*

LA MARQUISE.

APPROCHEZ, Chevalier.
Voyez comme je sers votre goût singulier.
Voici l'objet qu'enfin j'ai fait venir en France.
Le réel a suivi de près votre espérance....
Sa taille et sa beauté vous surprennent déja ?
(*Le Chevalier regarde Julie avec admiration.*)

DORIMONT, *à la Marquise.*
Oh ! oh ! quoi ! c'est pour lui que vous prenez cela ?

LA COMTESSE.
Oui.

DORIMONT.
Quel conte !

LA COMTESSE.
D'honneur.

DORIMONT.
Ah ! la bonne folie !
Je vous quitte un moment pour écrire à Julie....
(*Au Chevalier.*)
Et je vais lui marquer ton goût pour les tableaux,
Monsieur l'original !

LA COMTESSE, *à Dorimont.*

Il seroit à propos
Que vous fussiez instruit du fond de l'aventure.
Une prédiction, qui me paroît très-sûre,
Veut que, pour son bonheur, il devienne amoureux...

DORIMONT.

D'un être inanimé! Sa façon d'être heureux
N'a pas le sens commun. Morbleu! vive ma fille!
Il n'en étoit pas digne. Elle cause, babille...

LISETTE, *à part.*

Elle a de qui tenir.

DORIMONT.

Ensemble ils seront bien.

LA COMTESSE.

En un mot, c'est son goût.

DORIMONT.

Oh! chacun a le sien.
Mais je voudrois savoir...

LA COMTESSE.

Si vous voulez me suivre,
Vous saurez le détail...

LA MARQUISE, *à Lisette.*

A tes soins je la livre:
Ne quitte point ses pas.

DORIMONT, *raillant le Chevalier.*

Mais voyez donc son air!

LA MARQUISE.

Laissons-les un moment.

DORIMONT, *au Chevalier.*

Prends courage, mon cher.
L'attelier d'un sculpteur t'en offrira bien d'autres.

(*Il sort avec la Marquise et la Comtesse.*)

SCENE XV.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au Chevalier qui est toujours en extase.*

Pour peu que ses discours soient semblables aux vôtres,
Vous n'épuiserez pas la conversation.

LISETTE.

Tais-toi; ne trouble point sa contemplation.
La belle est d'un pays où, pour toute éloquence,
On ne dit rien du tout, et c'est en conséquence
Que ton maître se forme.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Oui, j'en suis enchanté!

LISETTE.

Ses progrès sont bien courts.

LE CHEVALIER.

Une Divinité,
Comparée à ses traits, perdroit au parallele.
Quelle taille! quels yeux!

LISETTE, *à Frontin.*

La trouves-tu si belle ?

FRONTIN.

Ma foi ! tout doucement. Sans aller loin, je crois
Que l'on pourroit trouver d'aussi jolis minois.

LISETTE.

Je m'en flatte, et j'en sais à qui l'on rend les armes.

FRONTIN.

Tu fais tout bonnement les honneurs de tes charmes.

LISETTE.

Je ne dis rien de trop.

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Comment la nomme-t-on, Lisette ?

LISETTE.

Zin... Zinca.

LE CHEVALIER.

Zinca ! le joli nom !

LISETTE.

Le nom y fait beaucoup !

LE CHEVALIER, *à Julie.*

Zinca, je vous adore !
Sur mon étoile, hélas ! mon goût l'emporte encore....
(*Julie joue la surprise.*)
Elle ne répond pas.

FRONTIN.

Parbleu ! je le crois bien.
On en est dispensé, lorsque l'on entend rien.
(*Julie paroît sérieuse.*)

LE CHEVALIER, *à Julie.*

(*A Frontin.*)

Zinca!... Quel sérieux!.... Je lui déplais, peut-être?

FRONTIN.

Lui déplaire! oh! que non. Mais tenez, mon cher maître,

(*A Lisette.*)

Vous vous y prenez mal.... Tiens, Lisette, aide-moi.

(*Frontin et Lisette font des mines grotesques dont Julie paroît s'offenser.*)

Chit! chit!

LISETTE.

Chit! chit!

FRONTIN.

Hem!

LISETTE.

Hem!

FRONTIN.

Elle boude, ma foi!

Pour les bons procédés c'est être trop cruelle.

LE CHEVALIER.

Ne la chagrine pas; mon bonheur dépend d'elle.

Comment peindre à ses yeux toute ma passion?

(*Il lui fait des signes tendres et passionnés. Elle paroît toujours étonnée.*)

(*A Lisette.*)

Que je suis maladroit!... Lisette, aide-moi donc.

LISETTE.

Moi! quêter de l'amour?

LE CHEVALIER.

Tu vois les circonstances.

LISETTE.

Je veux agir pour moi quand je fais des avances.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Et toi Frontin ?

FRONTIN, *se carrant.*

Monsieur, le plus joli minois
N'a jamais eu l'honneur de me braver deux fois.
Chacun sait ce qu'il vaut.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien, je veux lui dire
(Qu'elle m'entende ou non) tout ce qu'elle m'inspire.
(*A Julie.*)
Oui charmante Zinca, je ne vis que pour vous.
Le destin l'a prédit Que ce destin est doux !
Il est justifié par mon ardeur extrême.
Je vous adore ! Hélas ! dites-moi, je vous aime.
Je vous aime est un mot facile à prononcer.
L'amour seul l'inventa.. Mais pourquoi vous presser
De répondre à mes vœux ? vous ne pouvez m'entendre.
Ah ! du moins, sans parler, un cœur sensible et tendre
(*Elle a les yeux baissés.*)
Répond par les regards... Zinca, que vos beaux yeux
Me dédommagent donc d'un silence odieux !
Rien qu'un regard, un seul... Que faut-il que je fasse ?
(*Il se jette à ses genoux.*)
Faut-il à vos genoux demander cette grace ?
Zinca, vous m'y voyez, et j'attends, en tremblant,

(*Elle paroît d'abord effrayée, et ensuite elle contrefait un rire baroque*)

Mon arrêt... Vous riez ! Quoi ! d'un rire accablant
Vous payez mon amour ? vous êtes une ingrate,
Plus cruelle cent fois.. En vain ma plainte éclate.
Elle ne m'entend pas. Que je suis malheureux !
(*A Frontin, avec emportement.*)
Frontin ! Frontin !

FRONTIN, *tout tremblant.*

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Dis-lui donc, si tu veux,
Qu'elle a le plus grand tort.

FRONTIN.

Que diable lui dirois-je ?

LE CHEVALIER, *à Lisette.*

Mais, toi, fais-lui sentir....

LISETTE.

Après vous que ferois-je ?

LE CHEVALIER.

Mais fais-la convenir qu'elle a conçu pour moi
La haine ou le mépris le plus affreux.

LISETTE.

Ma foi !
Vous le mériteriez. D'homme fort raisonnable
Vous voilà devenu le plus impardonnable,
Pour ne pas dire fou ; cela par l'ascendant
Que prend sur votre cœur un être morfondant,
Qui n'a pour tout talent que la béguelerie.

LE CHEVALIER.

Ton insolent discours passe la raillerie.
Apprends que la sagesse, unie à la beauté...

FRONTIN.

La sagesse est de trop.... Monsieur, en vérité,
Pour belle on peut le voir, la physionomie
Est faite pour cela ; mais l'autre point se nie,
Faute d'être aperçu.

LE CHEVALIER.

Sa pudeur est témoin
Qu'en son climat...

FRONTIN.

A beau mentir qui vient de loin.

LE CHEVALIER, *lui donnant un coup de chapeau sur l'oreille.*

Vous êtes un maraud ! Offenser ce que j'aime
(*A Julie.*)
C'est m'outrager...Zinca, pour mon bonheur suprême,
(*Elle fait un mouvement d'impatience, et paroît vouloir sortir.*)
Puis-je espérer un jour... Quoi ! vous voulez me fuir ?
Je vois trop à quel point vous voulez me haïr :
(*A Frontin.*)
Je vous suis odieux !... Quoi ! je lui sacrifie
Tout, en me refusant à l'aimable Julie,
Pour être dédaigné !... Sortons.... Non, je ne puis
Me souffrir plus long-tems dans l'état où je suis.

(*Il sort avec Frontin.*)

SCENE XVI.

SCENE XVI.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

LE voilà bien puni de sa bizarrerie;
Et c'est, ma foi, bien fait. Mais quelle fantaisie
Engage ma maîtresse à vouloir m'employer
Auprès de cette idole? Oh je vais m'ennuyer.

JULIE.

Lisette.

LISETTE, *effrayée.*

Juste Ciel! au secours!

JULIE.

Viens, Lisette.

LISETTE.

Vous parlez?

JULIE.

Sans avoir besoin d'un interprête.
Il est bien singulier que ce déguisement
Voile aux yeux de chacun Julie.

LISETTE, *après l'avoir examinée.*

Eh! oui, vraiment...
Mais non.. oui. non... si fait A présent, je le gage.
Voyez comme le rouge accommode un visage!
Vous n'en mettiez jamais. Cet art officieux,
De bien que vous étiez, vous rend quatre fois mieux.
Mais quel sujet ainsi vous a donc travestie?

JULIE.

Ignorant le dessein, ou plutôt la manie
Du pauvre Chevalier, mon pere, ainsi que moi,
Fut reçu dans ces lieux, et tu sais bien pourquoi.
On me fit voir d'abord le fils de la Marquise,
Comme devant un jour, en épouse soumise,
Etre à lui pour jamais. Tu connois ce qu'il vaut.
Son mérite, ses mœurs, m'enchaînerent bientôt.
Il m'étoit ordonné de l'aimer. Ah! Lisette,
Comme j'obéissois! Mais, hélas! ma défaite
Loin de produire en lui le même sentiment
Sembloit l'en détourner. Juge de mon tourment!
J'allai cacher mes pleurs dans le sein de sa mere,
A qui, par mille soins, j'ai su me rendre chere.
Son but, en approuvant le penchant que j'ai pris,
Étoit de triompher de l'erreur de son fils.
Vain espoir! Elle a cru que par ce stratagême
Cet amant deviendroit la dupe de lui-même.
Voilà tout le sujet de ce déguisement.
C'est elle qui le veut, et l'amour y consent.

LISETTE.

Comme vous dégoisez! Pendant votre silence
Vous avez amassé ce torrent d'éloquence.
Il prend fort bien son cours!

JULIE.

Il me coûte bien cher!

LISETTE.

Votre voyage enfin...

JULIE.

Est un voyage en l'air.

LISETTE.

Mais quel est votre but ?

JULIE.

Mon unique espérance
Est de plaire, ou du moins tenter, par mon silence
Et ma stupidité, de le pousser à bout,
De le guérir enfin de son bizarre goût.
Que j'ai plaint son tourment ! que j'ai souffert moi-même
De ne pouvoir tantôt dire ce je vous aime
Qu'il m'a tant demandé ! Mon cœur en palpitoit.
Que dis-je ? hélas ! tout bas il le lui répétoit.
Qu'il en coûte, en aimant, pour feindre d'être ingrate !

LISETTE.

Oui ; mais, malgré l'espoir dont votre cœur se flatte,
Si Monsieur votre pere, entendant peu raison,
Prenoit mal ce détour ?

JULIE.

Je le connois si bon !

LISETTE.

Oui, j'en conviens.

JULIE.

Il m'aime avec tant de tendresse
Que, si quelque succès couronne ma foiblesse,
Il sera le premier comblé de mon bonheur.
Mais si le Chevalier, constant dans son erreur,
Rendoit à tous égards ma démarche inutile,
Alors, Lisette, alors choisissant pour asyle
Le couvent....

LISETTE.

Le couvent ! Quoi donc ! jusqu'à ce point
Vous poussez le roman ? Mais vous n'y pensez point.
Jugez-vous un peu mieux ; faites-vous quelque grace.
Si, par un coup du sort, j'étois à votre place,
Avec ce que je sais, je vous suis caution
Que plus de vingt Seigneurs me feroient bien raison
De la froideur d'un seul. Ils veulent qu'on les mene,
Et de les bien mener on n'est jamais en peine
Lorsque l'on sait tromper.

JULIE.

Tromper !

LISETTE.

Il le faut bien.
C'est un remede sûr. On n'en fait jamais rien
Sans cela.

JULIE.

Je ne puis ... Allons trouver sa mere.
Ses conseils guideront tout ce que je dois faire.

LISETTE, *à part.*

Le plaisant attirail ! C'est elle, je le vois.
J'en douterois encor sans le son de sa voix.

(*Julie et Lisette sortent.*)

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, *courant;* FRONTIN, *le suivant.*

FRONTIN.

MAIS que diable, Monsieur, quel est donc ce délire?
Vous allez, vous venez, vous restez sans rien dire.
(*Le Chevalier s'arrête, soupire, parle bas et gesticule.*)
Vous soupirez tout haut, et tout bas vous parlez,
Vous restez immobile, et vous gesticulez.
Tenez, ma foi! j'ai peur; et si cela redouble
Je n'y pourrai tenir.

LE CHEVALIER, *marchant de nouveau.*

Ah! Frontin, dans quel trouble
Je suis! Être amoureux et n'être point aimé!
Regretter l'autre objet dont j'étois estimé,
N'adorer que Zinca, ne plaindre que Julie,
Dont l'absence cruelle afflige encor ma vie;
Quel état! quel état!

FRONTIN. *à part.*

Il faudra le lier.

(*Au Chevalier.*)

Il est vrai que cela me paroît singulier.

LE CHEVALIER.

Singulier! point du tout. Rien de plus ordinaire
Que de voir parmi nous une jeune étrangere,
Ignorant le François.

FRONTIN, *à part.*

Il extravague un peu.
Quelle tête !

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Le sort de moi se fait un jeu.
Toi-même conçois-tu mon étoile bizarre ?
Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Moi ? je dis qu'elle n'est pas si rare ;
Et j'en ai pour témoin les petites maisons,
Dont vous prenez la route.

LE CHEVALIER.

Ecoute mes raisons.

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER, *avec violence, après avoir été quelque tems à réfléchir.*

(*A part.*)

Parle donc ! parle donc... Je m'égare.

FRONTIN, *effrayé.*

Quoi ! quoi ! Monsieur ! eh bien ! oui . le penchant bizarre,
Qui fait que votre étoile . . . est un sort . . . du destin,
Dont... Je m'embrouille aussi... De maniere qu'enfin...
Pour trop vous imiter, Monsieur, je déraisonne.

LE CHEVALIER.

Ce qui m'arrive ici n'a donc rien qui t'étonne ?
Mets-toi pour un moment à ma place. Comment
Pourrois-tu supporter un silence assommant ?
Ce souvenir cruel ne sert qu'à me confondre.

Tu diras à cela qu'elle ne peut répondre.
Belles raisons! la bouche articule des mots,
Quelqu'étrangers qu'ils soient: fussent-ils ostrogots
Je les eusse entendus. L'amour sert d'interprête:
Il n'est point d'idiômes à qui ce Dieu ne prête
La plus forte énergie.

FRONTIN.

Il est vrai.

LE CHEVALIER.

Mais Zinca
Ne parle point du tout. Que dis-tu de cela?

FRONTIN.

Ce que je dis? je dis, ou du moins j'imagine
Avoir entendu dire....

LE CHEVALIER.

Eh! bien, quoi?

FRONTIN.

Qu'à la Chine,
A dessein d'empêcher les femmes de courir
On leur brisoit les pieds, sans pouvoir les guérir.

LE CHEVALIER.

Mais quel rapport, dis-moi

FRONTIN.

Voici ma conséquence.
Par la même raison, tout uniment, je pense
Que l'on pourroit fort bien aux filles de Québec
Faire aussi quelque tour pour leur clorre le bec.
Qu'en pensez-vous monsieur?

LE CHEVALIER, *indigné.*

Qu'il faut être imbécille

Pour tenir un propos aussi plat qu'inutile.
Va-t-en.

FRONTIN.

Vous vous fâchez ?

LE CHEVALIER.

Sors.

FRONTIN.

Pourquoi m'en aller :
Au diable soit l'amour ! on ne peut plus parler.
Je m'enfuis.

LE CHEVALIER.

Non, Frontin, ta raison est fort sage,
Et ne me choque plus.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, quel dommage
Qne vous n'écoutiez pas celle que vous avez !

LE CHEVALIER, *rêvant.*

Je trouve... que... Zinca...

FRONTIN.

Eh ! bien, vous lui trouvez ?...

LE CHEVALIER.

Avec notre Julie un air de ressemblance.

FRONTIN.

Bon ! vous n'y pensez pas ?

LE CHEVALIER.

Quelque foible nuance...

FRONTIN.

C'est le jour et la nuit. Tenez, voilà le fait :
Je crois que votre idée a tout l'air d'un regret.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais j'aime Zinca : voilà ce qui me tue.

FRONTIN.

Quel plaisir aurez-vous avec une statue ?
C'est de l'amour perdu.

LE CHEVALIER.

Je voudrois l'étouffer.

FRONTIN.

La Marquise s'avance.

LE CHEVALIER.

Elle va triompher.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Quoi ! lorsque tout concourt à remplir votre envie,
Que tout sert votre cœur, ce même cœur s'oublie,
Et néglige l'objet dont il est possédé ?
Que veut dire, Monsieur, un pareil procédé ?

LE CHEVALIER, *embarrassé.*

Mais, ma mere, l'amour n'en est pas moins le même
Pour n'être pas toujours auprès de ce qu'on aime.

LA MARQUISE.

Quand l'amour est bien vif il agit autrement.

LE CHEVALIER, *encore plus embarrassé.*

On ne se connoît pas toujours parfaitement.

On fait de vains projets... l'utile expérience
Vient les anéantir... Ce n'est pas que je pense
Que Zinca ne pourroit faire un jour mon bonheur.
(*Avec chaleur.*)
Mais la figure seule est bien peu pour un cœur !

FRONTIN.

Sans doute, et je soutiens que dans le mariage,
Il n'est pas suffisant de parler au visage ;
Et que pour le bonheur de la société
Il faut bien que chacun tâche, de son côté,
D'ajouter...

LA MARQUISE, *à Frontin.*

C'est assez ; du reste fais-nous grace...
(*Au Chevalier.*)
Oui, je conviens, mon fils, que la beauté nous lasse,
Ses traits, soutenus des plus vifs agrémens,
Ne savent point servir de cadre aux sentimens.

LE CHEVALIER.

Eh ! voilà ma raison.

LA MARQUISE.

Sachons par quel augure
Vous jugez que Zinca n'a que de la figure,
Et ne possede pas un mérite réel.

LE CHEVALIER.

Oh ! si je l'entendois il seroit naturel
De croire à son mérite...

LA MARQUISE.

Il faut bien pour l'entendre
Qu'elle apprenne à parler François.

LE CHEVALIER.

Elle ? l'apprendre ?
Apprendre le François ! Non, Madame, jamais.

LA MARQUISE.

Vous le lui montrerez.

LE CHEVALIER.

Pour faire des progrès,
De ce genre sur-tout, il faut que l'écoliere
Commence par sentir que l'on cherche à lui plaire,
Qu'un souris marque au moins sa bonne volonté ;
Mais pour l'amener là je suis trop détesté.

LA MARQUISE.

Quel garant, quelle preuve avez-vous de sa haine ?

LE CHEVALIER.

Le plaisir qu'elle a pris à jouir de ma peine.
Je tombe à ses genoux ; mes feux passionnés
N'exigent qu'un regard. Non, l'on me rit au nez !

FRONTIN.

Cela n'est pas poli, je crois ?

LA MARQUISE.

Allez, sa flamme
Peut-être avec le tems pourra naître...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Madame
Quand revient donc Julie ?

LA MARQUISE.

A quel propos, mon fils,
Me parler d'un objet qui, voyant vos mépris,
Se venge, en vous fuyant ? Eh ! j'eusse agi comme elle.

LE CHEVALIER.

Qui ? moi, la mépriser ! Julie est sage et belle.
Sa vertu, ses talens ont toujours eu sur moi
Tous les droits de l'estime, et même...

LA MARQUISE.

J'aperçoi
Zinca. Songez-y bien ; ensemble je vous laisse.
N'allez pas désormais réclamer ma foiblesse.
Je n'en veux plus avoir.

LE CHEVALIER.

Mais si Julie...

LA MARQUISE.

Adieu.
Elle a rompu. Zinca doit vous en tenir lieu.
(*A part.*)
Puisse-t-elle achever de le rendre à lui-même !
(*Elle sort.*

SCENE XIX.

JULIE, *sous le nom de Zinca*, LISETTE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Devin, quel qu'il fût, savoit fort bien son thême ;
Car sa prédiction se soutient jusqu'au bout.
C'est le diable !

LE CHEVALIER,

LE CHEVALIER, *à Julie.*

Zinca, tenez-moi lieu de tout.
Oui, faites que j'oublie, en vous voyant si belle,
Un objet qui, depuis son absence cruelle,
A laissé dans mon cœur de quoi vous balancer.
Hélas! par vos dédains vous m'y faites penser.
(*A part.*)
O ma chere Julie! en vain je vous appelle!...
(*Julie le regarde tendrement, et semble prête à se faire reconnoître.*)
Quel regard! non, Zinca, je vous serai fidele;
Je n'aimerai que vous, je vous en fais serment.
Ah! j'ai nommé Julie involontairement...
(*Julie le regarde avec indignation, et puis détourne la vue.*)
Mais quel air courroucé!... Vous évitez ma vue!
Julie en m'écoutant seroit peut-être émue....
Quoi! lorsque je suis prêt à la sacrifier...
Quel sacrifice! ô ciel!

LISETTE, *à Julie.*

C'est trop l'humilier.

FRONTIN, *à Julie.*

Parbleu! Mademoiselle, on a beau savoir plaire;
On ne plaît qu'à demi sans un bon caractere.

LE CHEVALIER, *à Julie.*

Regardez-moi du moins!...
(*Elle passe avec précipitation du côté de Lisette.*)
Ingrate! c'en est fait.
Oui, je renonce à vous.

FRONTIN.

Bon! voilà parler net.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qu'il falloit pour guérir ma folie...
(*A part.*)
Sotte prédiction, tu m'as ravi Julie!
Jusqu'au fond de mon cœur, que ne peut-elle voir!...
Hélas! il n'est plus tems.

SCENE XX et derniere.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, DORIMONT, JULIE, *sous le nom de Zinca*, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Mon fils, je viens savoir
Si, relativement au nœud qui vous engage,
Je pourrai sur Zinca, sur votre mariage,
En termes positifs, répondre à ses parens.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, me marier!

LA MARQUISE.

Ce soir je les attends.

LE CHEVALIER.

Madame... on les verra.

LA MARQUISE.

Quel accueil leur ferai-je?

LE CHEVALIER.

Celui que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Enfin, que leur dirai-je?

LE CHEVALIER.

Que je suis... hors de moi.

FRONTIN, *à la Marquise.*

Tenez, sans tant tourner,
Madame... ces Messieurs pourront s'en retourner.
Cette belle, ainsi qu'eux, perdant son étalage,
On peut leur souhaiter à tous un bon voyage.

DORIMONT.

Oh! oh! je savois bien, moi, qu'il n'y tiendroit pas.
Il a, parbleu! raison. Le premier des appas
Est la langue.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Parlez.

DORIMONT.

Que voulez-vous qu'il dise?
Le voilà dégoûté de cette marchandise,
Et je l'aurois gagé. Bon! rien n'est si trompeur.
Il m'est arrivé, moi...

LA MARQUISE.

Permettez-moi, Monsieur,
D'interrompre un moment le fil de votre histoire.

LA COMTESSE, *à Dorimont.*

Étoit-ce loin d'ici?

DORIMONT.

Si j'ai bonne mémoire...
C'étoit...

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Décidez-vous, mon fils, et promptement.

LE CHEVALIER, *pénétré.*

Je me repens si fort de mon égarement
Et des travers affreux où l'erreur nous entraîne
Que j'en reste confus.

DORIMONT, *au Chevalier.*

Oh ! c'est ta faute.

LE CHEVALIER.

A peine
J'ose lever les yeux sur Dorimont.

DORIMONT.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Cependant mon bonheur dépend de lui.

DORIMONT.

De moi ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! si j'ai besoin d'un secours, c'est du vôtre.
Je suis perdu sans vous.

DORIMONT.

En voilà bien d'un autre !
Eh ! mais, ne crois-tu pas que je vais bonnement
Partir pour te chercher une femme ?... Comment !
Mais je vous dis !... Enfin, sais-tu que ta folie
Ne me va pas...

LE CHEVALIER.

Monsieur, il s'agit de Julie....
(*A la Marquise.*)
Ma mere, appuyez-moi. Je me jette à vos pieds.
Engagez Dorimont, parlez, pressez, priez...

LA MARQUISE.

Que puis-je faire ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! faites donc que j'obtienne
Ma grace.

DORIMONT.

Crois-tu donc que ma fille aille, vienne,
Comme cela ?... Mais, mais...

LE CHEVALIER

Monsieur, écrivez-lui.
C'est dans votre bonté que je cherche un appui.
Votre cœur est trop bon, pour être inexorable.
Je vous en prie au nom d'une fille adorable
Qui cause mon amour, mes chagrins, mes remords.
Donnez-moi le moyen de réparer mes torts,
Monsieur !

DORIMONT, *attendri, à part.*

Ce morveux-là m'arracheroit des larmes,
(*Au Chevalier.*)
Si je ne me tenois à quatre... Tu me charmes !
Va, soit. Mais si ma fille, écoutant la fierté,
A son tour s'opposoit à ta félicité ?

JULIE, *à Dorimont.*

Non, mon pere, ma main seconde votre envie.

DORIMONT, *étonné.*

Quoi ! morbleu ! cela parle ?

LA MARQUISE, *à Julie.*

Embrassez-moi, Julie.

LE CHEVALIER, *confondu, et baisant la main de Julie.*
O ma chere Julie! à peine je soutien
Cet instant.

LA COMTESSE, *l'examinant.*
Oui, c'est elle; on la reconnoît bien.

FRONTIN, *dans la plus grande surprise.*
Mais, qui diable l'auroit connue à son silence?
Même je doute encor...

JULIE.
Perdant toute espérance
De plaire au Chevalier, si, pour flatter son goût,
Je ne me transformois...

LE CHEVALIER.
Hélas! je vous dois tout.

JULIE.
Vous ne me devez rien, puisque je suis contente.
(*En riant.*)
Si le Devin vouloit que je fusse inconstante,
Il faudroit pourtant l'être...

LE CHEVALIER.
Ah! ne m'accablez pas.
Mon cœur désabusé ne croit qu'à vos appas.
Je sens tous vos bienfaits, adorable Julie.
Mon bonheur et la fin de ma bizarrerie
Sont l'ouvrage parfait de votre tendre amour.
Le mien peut-il jamais vous...

DORIMONT, *à Julie.*
Me jouer ce tour!...
(*A la Marquise.*)
Point d'hymen, s'il vous plaît, Madame la Marquise.

On m'en a fait accroire, et l'on vous a surprise.
Ensemble vengeons-nous.

JULIE.

Hélas ! je meurs d'effroi.

LA MARQUISE.

Et de qui vous venger ? Vengez-vous donc de moi.
De ce qui s'est passé seule je suis coupable:
J'ai tout conduit, Monsieur.

DORIMONT, *enchanté.*

Vous êtes admirable !
(*A Julie.*)
Que ne parliez-vous donc ?... Ma fille, embrasse-moi.
Parbleu ! présentement on voit bien que c'est toi.
(*Riant.*)
Je ne l'ai pas remise. Aussi dans les voyages
On parle à tant de monde, on voit tant de visages !...
A propos de visage, ôte ce rouge-là.
Je veux que tu sois toi... Quand je fus à Goa...

LA MARQUISE.

Ne peut-on pas ce soir, savoir cette aventure ?

DORIMONT.

Oui... J'en ajouterai cinquante, je vous jure.
Moi, quand je n'en sais point, sur le champ je les fais.

LA MARQUISE.

(*Au Chevalier et à Julie.*) (*A la Comtesse.*)
Allons, mes chers enfans.... Ma sœur, de tels effets
Prouvent que les sorciers n'ont rien qui se soutienne.

LA COMTESSE.

Mais ma niece à présent est en Canadienne.

LA MARQUISE.

A propos de cela, sachant bien que mon fils
Céderoit... Vous allez être au fait du pays,
Des fêtes qu'on y donne, et de leurs mariages;
Partons... Combien de gens pourroient devenir sages,
S'ils vouloient concevoir que souvent le bonheur
Dépend de revenir d'une fatale erreur!

FIN.

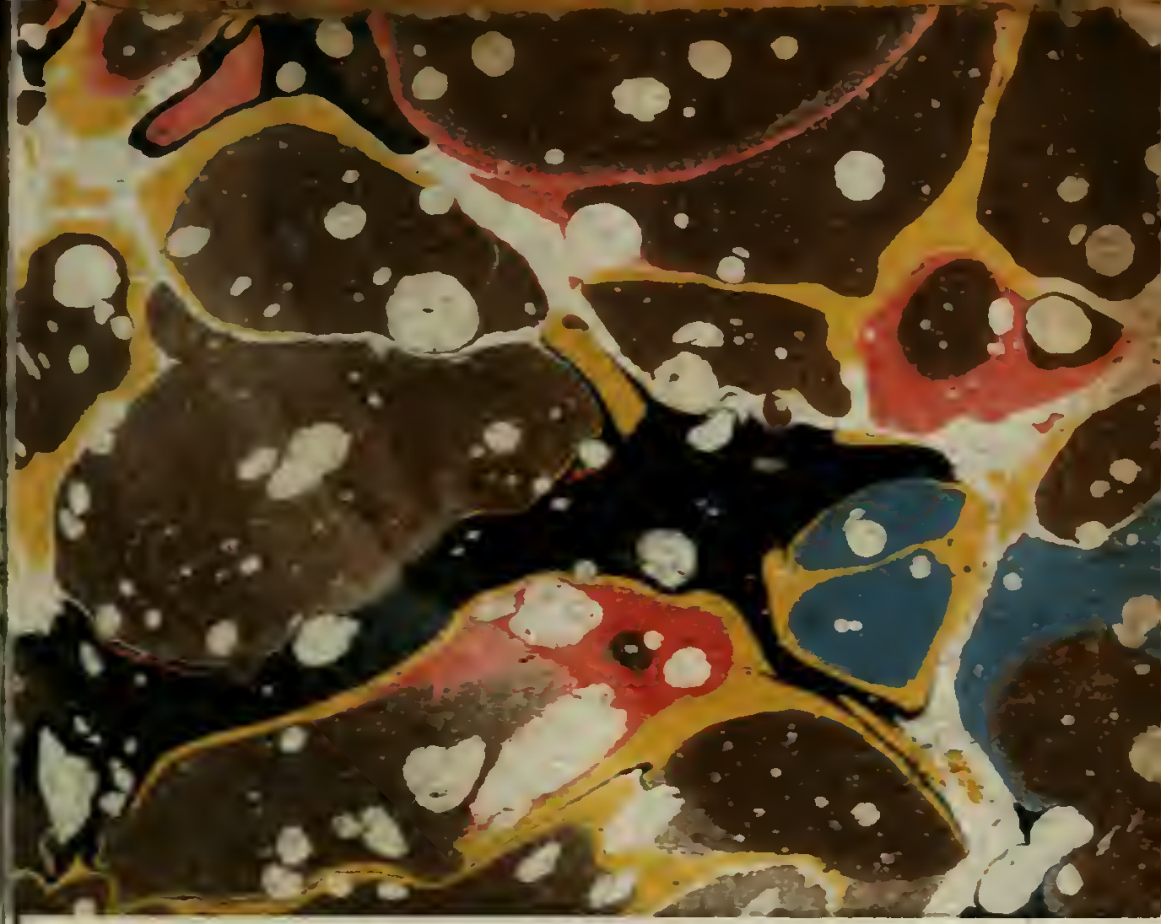
DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The
University

Dat

For failure to re
fore the last date
will be a fine of fiv
charge of one cent f